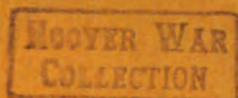


ST. N. CHICHKOF.
Rédacteur de la revue ethnographique „Le progrès des Rhodopes“.



L'HELLENISME

DANS

la péninsule balkanique

Essai historico-politique et ethnographique.



Gift of Bulgarian Gov't.

PHILIPPOPOLI
Imprimerie Chr. G. Danof.
1919.

ST. N. CHICHKOF.
Rédacteur de la revue ethnographique „Le progrès des Rhodopes“.

Shishkov, Stoio N

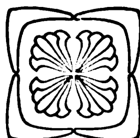
L'HELLENISME

DANS

la péninsule balkanique

Essai historico-politique et ethnographique.





PHILIPPOPOLI
Imprimerie Chr. G. Danof.
1919.

PRÉFACE.

Cette brochure est un simple essai sur la véritable physionomie d'une des principales, sinon unique source de cette chaîne ininterrompue de souffrances et de luttes que le peuple bulgare supporte depuis 15 siècles et qu'il subit encore aujourd'hui pour sa défense nationale.

Placé par le destin dans le voisinage des Grecs, ce malheureux peuple est obligé de vivre sous l'influence immédiate d'une institution ecclésiastique très puissante dans l'Orient européen — le Patriarcat Oecuménique de Constantinople. Celui-ci dès le début délaisse sa vocation sublime de „Mère universelle des chrétiens d'Orient" pour devenir l'agent dévoué du Panhellénisme Impérialiste de l'ancienne Byzance. Favorisé par les événements, aujourd'hui le Panhellénisme démasque son jeu et déclare ouvertement aux représentants de l'humanité civilisée, créateurs de l'Europe de demain, quelles furent durant des siècles ses aspirations politiques.

Le temps et les moyens nous manquaient pour montrer en détail les résultats de la vaste littérature parue depuis un siècle sur la véritable situation de la péninsule balkanique. Nous n'avons pu produire les données et les faits innombrables étudiés dans des ouvrages de valeur, montrant le rôle de l'Hellénisme cherchant d'abord par le culte païen dont il était la personnification, puis par le christianisme dont sa langue devint le véhicule à conquérir à son influence puis à sa domination toute la péninsule des Balkans. Ces „rêves" politiques n'ont cessé de hanter les cerveaux des Panhellénistes et ils veulent profiter de ces temps de haines orageuses et de désordre universel pour réaliser l'impérialisme ébauché par l'antique Byzance et caressé pendant des siècles par ceux qui ne pourront jamais le diriger.

Nous nous sommes éfforcés dans ce coup d'œil rapide jeté sur l'œuvre de l'Hellénisme à travers les âges de ne nous baser que sur des ouvrages faisant autorité dans le monde savant et dans l'opinion de l'Europe autant que les circonstances actuelles nous ont permis de les trouver. Nous nous sommes en outre abondamment servis de donnés et de documents grecs anciens ou nouveaux, ignorés ou peu connus jusqu'à nous.

Nous espérons que les quelques modestes faits que nous versons par la présente brochure dans le nombre infini d'autres disséminés dans les ouvrages de nombreux savants et explorateurs, dans les revues, les journaux et les chancelleries diplomatiques aideront le lecteur à se faire une idée juste sur la question si embrouillée de la péninsule balkanique et à tirer luimême la conclusion.

Philippopoli, 5 Mars 1919.

St. N. Chichkof.

I. La péninsule balkanique jusqu'à l'arrivée des Slaves.

§ 1. Les plus anciens habitants de la péninsule balkanique[1]. — Au début de l'époque historique, la péninsule balkanique était habitée par trois groupes de races: les Hellènes dans la partie du Sud, les Illyriens dans la moitié occidentale, les Thraces enfin au milieu et dans la partie orientale.

Du mélange des Hellènes et des Pelasges, peuple d' origine aryenne installé bien avant eux dans le pays, est sorti le peuple grec, que les Romains appellèrent „Graeci" tandis qu'eux mêmes se désignaient sous le nom générique d'„Hellènes". C'est sous cette double dénomination qu'ils ont traversé l'histoire et qu'ils sont encore connus de nos jours.

§ 2. Formation et propagation de l'ancienne culture hellénique[2]. —Par la position géographique du pays qu'ils occupèrent les Hellènes se trouvèrent aussitôt en relations directes avec les anciennes civilisations de l'Orient: l'assyro-babylonienne, l'égyptienne et la phénicienne.

Les Phéniciens leur transmirent avec l'écriture, les produits industriels et artistiques acquis par l'antiquité. Cela leur permit de déployer un commerce très étendu, de pousser l'organisation de leurs cités encore à l'état rudimentaire, de porter à sa plus haute perfection cette civilisation brillante qu'on a coutume de nommer la civilisation hellénique, si infatuée de sa propre excellence, qu'elle traitait de „barbare" tout ce qui lui était étranger.

Le développement progressif de la vie commerciale des Hellènes donna naissance aux nombreuses colonies à physionomie purement grecque qui s'échelonnèrent sur le littoral de la Mer Egée, de la Mer Noire et des Mers qui baignaient les trois continents alors connus. Ces colonies devinrent une pépinière féconde de l'Hellénisme au milieu des peuples voisins.

§ 3. La péninsule Balkanique sous la domination Macédo-romaine. —*Causes de la domination romaine.*[3]. — L'influence de l'Hellénisme fut faible en dehors de ses colonies. Elle fut presque nulle parmi les tribus indigènes de l'intérieur des terres de la péninsule, les belliqueuses peuplades thraces et illyriennes. Néamoins elles purent prendre connaissance de certaines manifestations extérieures de la civilisation hellénique et orientale. L' influence de l' Hellénisme fut plus marquée au su, de la Thrace dans la Macédoine méridionale et parmi les Epirotes macédoniens. Mais sa force et sa puissance civilisatrice s'étendait surtout sur le littoral de la Mer Egeè.

---

[1] **P. Kretschmer,** Einleitung in die Geschichte der grieichischen Sprache, Göttingen 1896 p. 181. H. d'Arbis de Jubainville. Les premiers habitants de l'Europe Paris, 1889 p. 265—307.—**Dr W. Tomaschek,** Die heutigen Bewohner Macedoniens. Sonder-Abdruck aus den Verhandlungen des IX. D. Geographen-Tages in Wien, 1891, Berlin, 1891.

[2] **Raoul Rochette,** Histoire de l'établissement des colonies grecques, Paris 1815. — **H. Bulle** Die älteren Ansiedelungsgeschichten, Münich, 1885. — **Baumgarten**, Die hellenische Kultur, Leipzig; 1908.

[3] **Heusey et Daumey**, Mission archéologique dans la Macédoine. Paris, 1876. —**Fulke,** Hellas und Rom, Culturgeschichte der Altertums, Stuttgart, 1880.— **J. Droysen,** Histoire de l'Hellénisme. Paris 1883.

Il manquait aux Hellènes un centre politique et national, pour grouper leurs nombreuses colonies dispersées au loin. unies seulement par la langue et la civilisation. C'est que l'inclination à l'isolement et à la concurrence commerciale, mais plus encore l'organisation particulariste de chaque Etat, les tenait séparées de la Métropole et les poussait trop souvent à s'entre-déchirer dans des guerres acharnées.

Ce manque de lien durable entre les cités et les colonies helléniques, ces luttes intestines sans cesse renouvelées morcelant la race hellénique, en petites républiques impuissantes, dont l'histoire n'est qu'un tissu étonnant de succès et de revers et les guerres sauvages qui ensanglantèrent la Thrace et l'Illyrie, usant à la longue les forces vitales de ces peuplades belliqueuses, avides de sang et de pillage, voilà en un mot les causes qui amenèrent au II-e s. av. J. Ch. les aigles romaines en Orient pour établir dans la malheureuse Grèce réduite à la décadence la plus lamentable, et dans la péninsule Balkanique toute entière, cette organisation puissante, que Rome la maîtresse du monde imposa aux peuples barbares afin de les policer,—aux nations civilisées, mais déchues, pour les régénérer.

§ 4. L'Hellénisme sous l'autorité romaine et sous l'influence du Christianisme[4]).—La domination. plusieurs fois séculaire de Rome dans la péninsule Balkanique y laissa des traces profondes de sa civilisation et de sa puissance. Les Thraces du Nord et une grande partie des Illyriens devinrent romains. Le latin fut alors la langue officielle, qui se répandit dans l'Orient et s'y maintint jusqu'un VI-e siècle.

Les Grecs établis dans la moitié méridionale de la péninsule, ainsi que leurs colonies surent conserver leur nationalité, leur langue, les signes distinctifs de leur race. Sous l'influence grandissante du Christianisme, qui se propageait à pas rapides, l'ancienne culture hellénique se releva et gagna de nouveau la prépondérance. Ce renouveau est connu dans l'histoire sous le nom de culture byzantine. Elle ne réussit pas pourtant à renaître complètement et à se purger de l'idolâtrie ainsi que des défauts qui amenèrent sa décadence. S'adjugeant arbitrairement le titre et les droits de propagatrice officielle du Christianisme en Orient, elle s'en servit surtout pour faire aboutir ses aspirations nationales et politiques, qu'elle savait cacher ou manifester selon les circonstances; à cause de cela même, elle ne réussit pas à créer des sociétés chrétiennes de haute culture, pareilles à celles que la doctrine et la morale chrétiennes surent fonder en Occident et par après dans le Nouveau monde — l'Amérique.

§ 5. Décadence de la domination romaine. *Formation de Byzance[5]).*—Pendant le III-e et le IV-e siècle apr. J. Ch. le Christianisme se fortifie et devient la religion dominante en Orient. L'autorité romaine au contrairey faiblit et décline et l'Orient finit par se séparer de l'Occident.

A la tête des divers éléments indigènes, anciens et nouveaux dont se composait alors l'Orient s'était élevé un pouvoir suprême temporel et spirituel

---

[4]) **G. Colin,** Rome et la Grèce, Paris, 1905. — **G. Finlay,** Greece under the Romans, Edimburg, 1857.—**H. Kellner,** Hellenismus und Christentum, Cologne, 1886. — **Rossi—Martini,** Disegno storico della vita e cultura graeca, Milan, 1910.

[5]) **O. Seeck,** Geschichte des Untergangs der anticken Welt. Berlin, 1895. — **A. Thierry,** Récits de l'histoire romaine du V-e s. Paris, 1879.—**H. Gelzer,** Byzantinische Kulturgeschichte, Tübingen, 1909.—**Lavisse et Rambaud,** Hist. Générale du IV-e s. à nos jours, t. 1, Paris, 1893, p. 161 202.

auquel les Grecs surent imposer le nom politique de Byzance. Eux-mêmes se donnèrent le nouveau nom de „Romaei". Ils choisirent Constantinople, la Nouvelle Rome, comme centre politique et spirituel L'écriture, la langue et la culture hellénique s'imposèrent désormais, sous le voile du Christianisme, à toute la péninsule et donnèrent une empreinte presque exclusivement grecque à son organisation et à son genre de vie tant politique et spirituel que social et national.

II. Les Slaves dans la péninsule balkanique. Efforts pour leur hellénisation.

§ 6. Arrivée des Slaves dans la péninsule Balkanique. — Tandis que Byzance s'organise, le noyau slave installé déjà depuis longtemps dans les steppes de la Russie, commence à se mettre en mouvement. Les premières incursions dans l'empire byzantin remontent au IV-e siècle. Ils exécutent ces razzias soit en petits groupes indépendants, soit en masses compactes, de concert avec des races différentes.

La science historique a établi depuis longtemps, que ce torrent slave avait inondé dès le VI-e et VII-e siècle toute la péninsule balkanique jusqu'au fond de l'Hellade classique[6]). Il pénétra même dans nombre d'îles de la Mer Egée et de la Mer Ionienne[7]), où il s'arrêta. De bonne heure le Christianisme se propagea parmi ces Slaves, ce qui leur permit de prendre part à la vie publique civile et ecclésiastique de la contrée. Au temps où les Iconoclastes régnaient à Byzance, les tribus slaves de Thrace, de Macédoine, de Grèce et des Iles, se déclarèrent contre l'hérésie des empereurs byzantins[8]). Ils avaient tellement envahi l'empire, que l'empereur Constantin le Porphyrogénète lui-même disait au X-e s. que: „tout le pays grec s'est slavisé et est devenu barbare."

§ 7. Apparition des tendances assimilisatrices de Byzance sur les Slaves. — Distraite par des embarras intérieurs, Byzance ne fit pas d'abord grande attention à ces hôtes nouveaux. Ce n'est que lorsque le torrent se répandit dans toute la péninsule qu'elle prit quelques mesures de préservation, pour essayer d'arrêter ou du moins pour diminuer le danger qui la menaçait.

C'est précisément à ce moment que les rusés Hellènes prennent pour arme de salut l'enseignement de l'Apôtré des Gentils: „Il n'y a plus d'Hellène ni d'esclave, vous êtes tous un dans le Christ" qu'ils opposent à l'armée envahissante des Slaves. Le clergé grec de Byzance en possession

---

[6]) **M. Drinof,** Etablissement des Slaves dans la péninsule Balkanique, St. Petersbourg, 1873. — **K. Iretchek,** История на българитѣ, Tirnovo, trad. bulg. p. 91—121. — **L. Niederle,** Slovanske Starzinosti. Dil. II, V, Praze, 1906. — **St. Stanojevitch,** О јужним словенима у VI, VII и VIII веку, dans „Глас Српске Крал. академије. LXXX, 1909. — **Müller,** Geographi graeci minores, (éd. Didot) II, 574. — Geograph vet. Scriptores graeci minores, Oxon. 1763, t. II, p. 93.

[7]) **Vita Sancti Demetrii,** dans **Acta Sanctorum,** Octobr. IV, 162. — **De Themat.,** éd. Paris p. 25.

[8]) **Bréhier,** 51. — **Lombard,** 25 — 26,93, 132 et. seq. — **Bousquet,** Histoire du peuple bulgare, p. 4. — **Zigostsv.** Methodia éd. Safarik, Pamatky jchoslov. akad. 17, III. — **Miklosich,** Alb. Forschungen, I, Die slav. Elemente im Albanis, Wien 1870. — **Tafel,** Symd. Crit. geograph. Byz. 3,95. — **Makouchef,** Истор. разысканія о Славянахъ въ Албаніи въ срѣднія вѣка, Varsovie, 1871, p. 153.

déjà d'une haute position en Orient et entièrement dévoué au pouvoir temporel, s'était depuis longtemps détourné de sa sublime vocation de propagateur des paroles évangéliques: „Aimez-vous les uns les autres", et „Allez prêcher à toutes les nations". Avec un zèle plus interéssé qu'apostolique, il met en œuvre les anciens moyens de propagande de l'Hellénisme, pour repandre soi disant le Christianisme parmi les barbares. C'est en grec, langue inconnue et incomprise d'eux, que les néophytes devaient entendre la parole divine, qui sert pour implanter la culture grecque. De cette façon, petit à petit, les Slaves perdaient leur nationalité propre et se fondaient dans l'Hellénisme.

§ 8. Les Slaves dans le Péloponnèse, les îles et les contrées situées au Nord. — Bien que soumises dès le début, a la forte influence du pouvoir spirituel grec et à celle de la domination politique de Byzance, séparées de leurs congénères du royaume bulgare formé plus tard au Nord, les populations slaves installées au loin dans le Sud, jusqu'en Péloponnèse et dans les Iles, sauvegardèrent jusqu'au XVe siècle leur vie nationale et les noms propres à leur race. (Ezertzi, Milintzi[9]). Toutefois, dans le cours des temps, grâce à l'oppression spirituelle et politique de Byzance, elles finirent par se fondre, difficilement mais définitivement dans l'Hellénisme. Aussi n'y trouve-t-on de nos jours que des traces bien effacées de l'invasion slave de jadis. Quelques vestiges ont pourtant été révélés et leur existence a été prouvée par les travaux scientifiques d'une pléïade de savants historiens et ethnographes qui se sont consacrés à l'étude de l'Orient[10]). Ils y apparaissent avec évidence dans les dénominations de lieux, de rivières et de bourgades. Ces anciennes dénominations slaves sont si nombreuses que le Panhellénisme contemporain n'a pas encore réussi à les détruire toutes. Elles n'ont pu être complètement remplacées ni dans ses cartes géographiques représentant des terres grecques d'autrefois ou d'aujourd'hui, ni dans ses documents officiels ni dans sa volumineuse littérature parue au siècle dernier en Grèce et surtout à l'étranger dans un but politique bien connu. On trouvera sûrement de pareilles traces dans les dialectes grecs inconnus ou encore incomplètement explorés par la science. Certains savants parlaient même naguère de signes distinctifs des Slaves existant dans la façon de vivre et l'anthropomètrie des indigènes qui habitent de nos jours ces contrées.

Quant aux pays situés au Nord du Péloponnèse à savoir: les provinces de Thessalie[11]), d'Epire[12]), d'Albanie et de Macédoine, les chroniqeurs byzantins eux-mêmes jusqu'au XIV-e siècle affirment catégoriquement, qu' ls étaient bulgares et habités par des bulgares.

---

[9]) Dans le département de Maïna (Péloponnèse) on entendit parler la langue slave jusqu'au XV-e s. **Fallemerayer,** Frg. II, 164 — 165; L'élément slave en Grèce, 31—33. — **Karl Hopf,** Geschichte Griechenlands, Leipzig, 1867, p. 100—119. — **P. J. Schafarik,** Slavische Altertümer, II, p. 153 sq; 190 sq 227 — 230. — **Philipson,** Zur Etnographie des Peloponnes (Petermans Mitteilungen 1890).

[10]) **Fr. Miklosich,** Die Slavischen Elemente im Neugriechischen, Wien, 1870.— **A. Deffner,** Archiv für mittel-und neugriechische Philologie, Athen, 1880.

[11])**D. Urquart,** Der Geist des Orients, erläutert in einem Tagebuche über Reisen durch Rumili, Stuttgart, 1839, t. I, p. 225 -227.

[12]) **C Müller,** Geographi Minores Graeci, II, 574. — **V. Vassilief,** Славяне въ Гpeцiи, въ „Виз. Временникъ", V, 433.—**Iordan Ivanof,** Българитѣ въ Македония, Sofia, 1917, documents 13, 36, 41, 43, 89.

§ 9. Formation du premier royaume bulgaro-slave[13]).—Ce torrent slave qui avait ainsi envahi presque toutes les parties de la péninsule balkanique, ébranla jusque dans ses fondements la domination byzantine, dont les vastes frontières ne pouvaient rien contre les vices qui la rongeaient à l'intérieur.

Dans la seconde moitié du VII-e siècle, se détacha de la grande agglomération des Bulgares du Volga, d'origine touranienne, la horde d'Asparoukh. Vivant en bons voisins et en collaborateurs des Slaves dans les incursions en territoire byzantin, les Bulgares en connaissaient bien la fertilité. Leur horde descend du Nord, passe le Danube et se fixe définitivement dans la péninsule, à l'angle situé entre la Stara-Planina et ce fleuve. Vers la même époque arrivèrent aussi dans la péninsule, les Bulgares réfugiés en Panonnie sous la conduite d'un autre frère d'Asparoukh, Kouber. Ces derniers s'installèrent en Macédoine. L'élément bulgare en fut renforcé et il fortifia l'unité de la Mésie occupée par la horde d'Asparoukh et de la Macédoine où s'installe celle de Kouber. Cette unité ethnique existait déjà au point de vue linguistique parmi les Slaves habitant ces provinces[14]).

Les Slaves, habitant la Mésie, occupée par les Bulgares, furent les premiers à se grouper sous l'organisation militaire de fer des guerriers d'Asparoukh. Ainsi furent posés les fondements d'un nouveau corps politique dans les Balkans, le royaume Bulgare. Ce royaume, constitué principalement de Slaves, entreprit une lutte à vie ou à mort presqu'ininterrompue avec Byzance. Au IX-e s. sous le règne de Kroum, puis sous celui de Boris, il s'organisa, étendit ses frontières et s'adjoignit une grande partie de la Mésie, de la Thrace, de la Macédoine, ainsi qu'une partie de la Thessalie, de l'Epire et de l'Albanie [15]) où vivaient sous le joug de Byzance nombre de ses congénères ayant même denscendance ethnique, même langue et même passé. Au X-e siècle[16]), sous le règne de Siméon et de Samuel, il étendit ses limites à l'Ouest, jusqu'à l'Adriatique, au Sud il touchait à la Mer Egée, moins l'angle oriental de la Thrace et Constantinople, et s'appuyait au Nord aux Karpathes. Il n'y eut que les terres siuées au Sud de l'Olympe et la Thessalie, l'ancienne Grèce et les îles qui demeurèrent d'une façon permanente sous la domination byzantine malgré les tendances des populations slaves, établies dans ces contrées depuis des siècles, à se réunir elles aussi à leurs congénères du royaume bulgare.

---

[13]) **Iordan P. Guéorguief,** История на Българския народъ, ч. I, старобългарска история. Stara-Zagora, 1915, стр. 45—46

[14]) **Prof. Milef N.,** Кубратъ въ историята и Куберъ въ Чудесата на Св. Димитрия Солунски. Пер. Сп. на Бълг. Кн. Дружество, 1910 г., кн. 71, p. 557—586.— **Prof. Zlatarski V. N.,** История на Българската държава прѣзъ срѣднитѣ вѣкове. Изд. на Бълг. Акад. на Наукитѣ. Томъ I, ч. I. 1918 г., Sofia, p. 121 и 148 — 151.

[15]) **Fr. Miklosich,** Sur la nationalité des Bulgares, Miscellan. philolog. e ling. Florence, 1886, p 1—76. — **K. J. Iretchek,** История на Българитѣ, Tirnovo, 1886.— **G. Songeon,** Histoire de la Bulgarie, Paris, 1913. — **A L. Pogodine,** История Болгарии, Petrograd, 1910.

[16]) **Prof. Iordan Ivanof,** Българитѣ въ Македония и пр. Sofia, 1917 г., p. 1—37. — On y trouvera une bibliographie assez detaillée de la question et quelques documents nouveaux.—**G. Schlumberger,** Un empereur byzantin au X-e s., Paris, 1890. L'épopée byzantine de la fin du X-e siècle, Paris, 1896.—**A. Rambaud,** L'empire grec au X-e s., Paris, 1870.—**Palaousof,** Вѣкъ Болгарскаго царя Симеона, St. Peterbourg, 1852. — **M. Drinof,** Южные Славяне и Византія въ X вѣкъ. Чтенія въ Имп. Общ. Ист. и древн. Росск. Московскомъ Университетѣ, 1875, кн. 30.

§ 10. Luttes entre Grecs et Bulgares pour l'assimilation de ces derniers dans l'Hellénisme[17]. — Alors commença une lutte longue et tenace, entre la race grecque, minorité submergée par les éléments étrangers, mais jouissant d'une haute civilisation intellectuelle, et la majorité submergeante des Slaves encore incultes. Dans cette lutte de destruction de l'élément slave, Byzance ne fut jamais privée du secours des divers peuples barbares qu'elle attirait soit de l'Europe, soit de l'Asie.

Toute l'histoire du peuple bulgare, du VII[e] au XIV[e] siècle, jusqu'à la conquête de la péninsule par les Turcs, ne fut qu'une chaîne continue de guerres entre Bulgares et Grecs. Ces luttes ne cessèrent pas pendant la domination cinq fois séculaire des Turcs. Elles se poursuivent encore de nos jours non sans acharnement des deux côtés. Sans dédaigner la force brutale l'Hellénisme y employait de préférence le Christianisme, la langue, l'écriture et la culture grecque, moyen sûr de s'assimiler tout ce qui dans la péninsule n'était pas grec.

Naturellement, les Slaves, de civilisation moins avancée, privés de littérature nationale, oppressés par une autorité politique étrangère et hostile, furent petit à petit engloutis par la marée montante de l'Hellénisme. Grâce à leur assimilation celui-ci gagna de nouvelles forces et une vitalité nouvelle en Orient, ce qui lui permit de sauver la domination de Byzance d'une part et d'autre part de fortifier et d'augmenter l'élément hellène qui disparaissait graduellement de la péninsule. De grands capitaines, d'illustres hommes d'Etat et d'Eglise, des empereurs même, d'origine slave dominaient alors sur la scène historique de Byzance. Ils dépensaient leur jeune énérgie et la vitalité bouillonnante de leur sang pour assurer l'existence de l'ennemie mortelle de leur race.

§ 11. Le clergé de Byzance au service du pouvoir temporel et du Panhellénisme[18]. — Le clergé hellène se mit dès les premiers temps de la fondation de Byzance, sous l'influence immédiate des empereurs byzantins et de leurs organes. Au concile de Constantinople de 448, au IV[e] concile œcuménique (451) auquel assistaient plus de 600 pères, presque tous orientaux, on s'écriait sollennellement et plein d'enthousiasme: „Nombreuses années au Grand-Prêtre l'Empereur Tu as relevé l'Eglise Docteur de la foi (διδάσκαλος τῆς πίστεως)".[19] Le président du concile de 536, le Patriarche de Constantinople Mennas, déclare servilement que" rien de ce qui provient de la Sainte Eglise, ne doit être contraire à l'opinion et aux ordonnances de l'empereur". (Μηδέν ... παρὰ γνώμην αὐτοῦ καὶ κέλευσιν γενέσθαι)[20].

En 692, le concile in Trullo s'occupa de mesures et de règles pénales à édicter contre la superstition et les mauvaises mœurs du clergé oriental[21].

---

[17] **A. Lipovski,** Sur l'histoire de la lutte gréco-bulgare au X[e] et XI[e] s. (en russe) dans Journal du Minis. de l'Instruc. publiq. 278 (1891) Nov. 120—141. — **Th. Ouspenski,** Образованіе втораго болгарскаго Царства, Odessa, 1879. — **Xénopol,** L'empire valacho-bulgare, Rev. crit. 47 (1891) 287—30.

[18] **Gasquet,** De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance, Paris, 1879. — **V. Sesan,** Kirche nnd Staat im römisch-byzantinischen Reiche, Czernovitz, 1911. — **Knecht,** Die Religionspolitik Kaiser Justinians I, Würtzbourg 1906.

[19] **Mansi,** VI, 723.

[20] Ibid. VIII, 970.

[21] Ibid. XI, 932—933.

D'une façon générale, à Byzance, les questions concernant l'Eglise et la foi furent de bonne heure asservies aux désirs et aux buts de la politique de l'Etat. Les historiens disent de cette époque: „les évêques craignent davantage la colère des rois que celle du Christ“; „Sur l'ordre de l'empereur (imperatoris arbitrio) ils deviennent d'orthodoxes hérétiques et sur le même ordre, ces mêmes évêques reviennent de l'hérésie à l'orthodoxie“[22].

La décadence des mœurs, dans le clergé supérieur et inférieur de Byzance, parut dès les premiers siècles du Christianisme. Dès lors commença à regner la cupidité, l'ambition, la négligence des devoirs pastoraux, l'entraînement vers une vie toute mondaine, les intrigues, les rivalités et d'autres vices encore. Si bien que les conciles locaux et œcuméniques se virent obligés de s'en occuper dans une série de pénitences canoniques contre ces plaies dont ils voulaient préserver l'Eglise chrétienne. La religion y était devenue purement rituelle, extérieure et toute formaliste. Les grandes masses populaires furent complètement délaissées et les superstitions les plus grossières causées par une ignorance crasse des choses les plus élémentaires de la religion régnèrent en maitresses. On ne les considérait que comme des instruments propres tout au plus à procurer à l'aristocratie tant temporelle que spirituelle le moyen de passer le plus agréablement possible cette vie.

Les choses en étaient venues à ce point que l'historien grec le plus compétent, parlant de la société et du clergé byzantins d'alors, ne craint pas de dire: „Les âmes s'étaient aveulies, les hautes aspirations éteintes et les moeurs devenues on ne peut plus grossières“[23]. C'était du reste la conséquence fatale du vice originel de la „Grande Eglise“ byzantine, fruit véreux du mensonge et de l'ambition. S'attribuant une origine apostolique dont la fausseté a été démontrée (Migne, Patrologie Grecque, t. LIV, col. 999), et basant son usurpation anticanonique (Mansi, Concil. III, 521 — 599; XXI, 991) sur l'appui du pouvoir séculier dont il devint l'esclave (Théodoret, Hist. eccl. l. V, c. XXXVIII), le Patriarcat oecuménique fut dès l'origine un foyer d'hérésies (Lequien, Oriens christianus, t. I, col. 205 sq.; Lichtenstein, Eusebius von Nikomedien, Halle, 1903), au point que le 3-ème Concile de Constantinople eut, à lui seul, à condamner nommément 6 patriarches de Byzance (Migne, Patr. Grecque, t. XCVIII, col. 76 et 38), et il resta tout le long de son histoire une source de schismes qui arrachèrent peu à peu l'Orient de l'unité de l'Eglise Apostolique. (Bréhier, Le Schisme oriental du XI-e s. Paris, 1899; Lebedof, Histoire de la séparation des Eglises au IX-e et X-e s., Moscou, 1900 (en russe). Hergenröther, Photius, Patriarch von Constantinopel, Regensburg, 1869, 3 vol.) Séparée dès lors de l'âme vivifiante de la véritable Eglise et privée de la saine doctrine du Christ, la prétendue „Mère des Eglises“ uniquement préoccupée des avantages matériels ne garda plus que les formes extérieures de la vie chrétienne, si bien qu'au lieu d'être le guide spirituel des peuples orientaux qu'il avait entrainés dans l'erreur, le Patriarcat de Constantinople ne

---

[22]) **Faustini et Marcellini** Libell. precum ad imper. c. 14, dans Migne P. L. XI I, 93, B.

[23]) **K. Paparrigopulo,** „Ἱστορία τοῦ Ἑλλην. ἔθνους.“ III, 415, éd. 1867. — **A. P. Dobroklonsky** — Прѣп. Θеодоръ, исповѣдникъ и игуменъ Студійскій, I ч. Записки Имп. Новоросійскаго Университета, т. 113. Odéssa, 1914 г.— L'auteur donne une bibliographie abondante sur la vie ecclésiastico—sociale de Byzance du V-e au X-e siècle.

fut plus que l'agent servile de la politique impérialiste de Byzance et le propagateur le plus zélé de l'Hellénisme. (P. V. Guidoulyanof, **Les Patricarhes Orientaux dans la période des quatre premiers conciles œcuméniques.** Jaroslavof, 1908, (en russe). — Gelzer, Das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz. Byzantinische Zeitschrift t. I, p. 133—252).

III. Byzance et le Patriarcat œcuménique à l'égard du peuple Bulgare.

§ 12. Lutte des rois bulgares pour la création d'une Eglise autonome.—Dès les premières années de l'existence du jeune royaume bulgare, ses rois eurent conscience des tendances hellénisatrices des hiérarques de Constantinople, poussés et dirigés par le pouvoir civil de Byzance. Aussitôt après le baptême en masse du peuple bulgare, les soins les plus empressés de ces rois prévoyants furent orientés vers la création et l'affermissement d'une Eglise nationale indépendante et entièrement délivrée de la tutelle de Constantinople[24]) Boris et Siméon (IX-e et X-e siècle), Samuel, (X-e — XI-e s.), et les Assénides (XII-e—XIII-e siècle) y travaillèrent, employant tour à tour la ruse.

§ 13. L'ancienne littérature slave et l'hellénisation. —Tandis que dans les limites de l'ancienne Grèce et les iles, tout favorisait l'hellénisation des populations slaves qui y vivaient, le Nord de l'Olympe lui fit au contraire une opposition presqu'insurmontable, surtout en Macédoine. La raison en est évidente: avant l'arrivée des Turcs, ces régions jusqu'à l'Adriatique à l'Ouest et la Mer Egée au Sud-Est et à l'Est, furent comprises pour des périodes de temps plus ou moins longues, dans les frontières du royaume bulgare. Ensuite parce qu'apparut au IX-e siècle sur la scène historique une nouvelle force d'ordre intellectuel et culturel, la littérature bulgare nationale, avec le paléo-bulgare comme langue littéraire, litterarure et langue qui devinrent dans la suite communes à tous les Slaves et se répandirent dans l'Europe méridionale, orientale et centrale. Cette littérature prit naissance et se développa au milieu des Dragovitchi, des Roukhnini et des Smoléni, tribus bulgaro-slaves, qui habitaient la Macédoine et la Thrace méridionales, depuis le lac d'Okhrida jusqu'à l'embouchure de la Maritza. C'est de ces régions que les saints frères Cyrille et Méthode, ainsi que leur grand disciple saint Clément, le premier évêque slave, commencèrent à annoncer en paléo-bulgare, la parole divine et posèrent de la sorte les fondements de la littérature et de la civilisation slaves. Cet immense service rendu à tous les Slaves, est dû aux Bulgares comme le reconnaissent les slavistes[25]) les plus compétents.

[24]) **Baron d'Avril**, La Bulgarie chrétienne, dans Revue de l'Orient chrétien, Paris, 1897. t. II, p. 565. — **Zach, von Lingenthal**, Beiträge zur Geschichte der bulgarischen Kirche, St Petersburg, 1864, p. 1—36. - **Duchesne**, Autonomies ecclésiastiques.—Eglises séparées, Paris. 1896. — **V. Lahr**, De Boriso I — Archiv für Kirchenrecht XL, p 274—92. De Borisi seu Michaelis I regis Bulgarorum successoribus; Ibid. XLII, p. 81—120.

[25]) **L. Léger**, Cyrille et Méthode, Paris, 1868. — **V. Iagitch**, La question de St. Cyrille et Méthode, dans la philologie slave. Zapiski de l'Acad. des Sciences, 51 (1886) suppl № 4, p. 1—60, en russe — **Gr. Krek**, Einleitung in der slavische Litteraturgeschichte, 2-e éd. Graz, 188.

Okhrida fut le premier siège épiscopal slave; érigé en Patriarcat par le tzar Samuel (X-e siècle). Pendant l'esclavage byzantin (XI-e et XII-e s.), il fut de nouveau rabaissé par le Patriarcat Oecuménique de Constantinople au rang de simple archevêché, rang qu'il conserva jusqu'au XVIII-e siècle. De là jaillissait la vive lumière qui éclaira la conscience nationale du peuple bulgare durant les longues et rudes années de servitude. Ainsi, malgré les efforts incessants de l'Hellénisme acharné à proscrire la langue, que parlent aujourd'hui encore, les populations bulgares compactes de ces contrées, soumises aux traitements les plus révoltants, l'idiome national y est demeuré le plus archaïque et garde fidèlement les traces les plusév identes et les plus vivantes de la langue des saints apôtres Cyrille et Méthode [26]). C'est cette ville épiscopale qui de nos jours encore forme un mur inébranlable, contre lequel se brisent les efforts tendancieux de l'Hellénisme et les rêves de gloire d'Athènes et du Phanar. A elle seule cette langue forme un argument irréfutable de la physionomie ethnique bulgare et par conséquent du droit des Bulgares sur la Macédoine du Sud et sur la Thrace.

§ 14. L'archevêché d'Okhrida et l'unité nationale sous la domination byzantine au XI-e et XII-e siècle.—Cette nouvelle culture spirituelle pleine de vitalité se développa très vite, se propagea, prit corps et fortifia en les unissant les aspirations nationales des Bulgares. Grâce à cette littérature, ces peuples réussirent à conserver leur unité ethnique pendant les 2 cents ans d'esclavage sous le joug des Byzantins. Grâce à elle encore fut sauvegardée l'entière indépendance ecclésiastico-nationale de l'archevêché bulgare d'Okhrida, qui, en dehors de la Bulgarie du Nord avec la Dobroudja jusqu'à l'embouchure du Danube, comprenait toute la Macédoine moins Salonique, presque toute la Serbie avec Belgrade, l'Epire, la Thessalie, Prizrend et la Rascie. Les droits de l'archevêché bulgare d'Okhrida sur les vastes territoires que nous venons d'énumérer, furent reconnus par trois bulles (chrysobulles) impériales de Basile II et par une autre de Michel Paléologue [27]).

§ 15. Insuccès de Byzance dans son essai d'helléniser le peuple bulgare pendant sa domination deux fois séculaire.—Les successeurs de Basile II[28]) commencèrent déjà à réduire les droits de l'archevêché d'Okhrida. Sous le règne des Comnènes, Byzance devenue de plus en plus forte, disposait des moyens les plus efficaces pour imprimer un caractère bien grec à toutes ces régions soumises à son autorité, mais habitées par une population bulgare profondément consciente de sa nationalité. Un moyen, radical employé plus d'une fois déjà par Byzance, et récemment encore mis en œuvre par Basile II dès les premières années de la soumission de Bulgares, était de

[26]) **Leskien,** Grammatik der altbulgarischen Sprache. — **Jagitch,** Entstehungsschichte der Kirchenslavischen Sprache, Berlin, 1913. — **Prof. K. Iretchek,** Histoire de la Serbie, Belgrad, 1911, p. 169. — **C. M. Koulebakine.** — Древне-церковнославянскiй языкъ, Harkov, 1911 г.

[27]) **Gelzer,** Der Patriarchat von Okhrida, p. 8—9.—**T. A. Rallyn et M. Potly,** Σύνταγμα τῶν κανόνων, V, 268—269. — **Zacharias von Lingenthal,** Jus Graeco-romanum, III, 319—320. — **M. Drinof,** Исторически прѣгледъ на българската църква, 1869 г. p. 55-58. — **Oféïcof,** La Macédoine au point de vue ethnographique, historique et philologique, Philippopoli 1887 p. 191—205.—**St. Novakovitch,** Охридска Архиепископија у почетку XI dans „Глас српске краљевске Академије, LXXVI, 1—62.

[28]) **J. B. Bury,** Roman emperors from Basil II to Isaac Komnenos, The Englisch Hist. Rewiew, 4 (1889) 41—64; 251—285.

transplanter en Asie une grande partie de l'aristocratie bulgare et de la remplacer par des Arméniens, des Uses et par d'autres peuples asiatiques. De la sorte l'élément bulgare était raréfié et affaibli, étant privé de ses chefs. Dans le même but toute une série de prélats grecs se succédèrent sur le siège archiépiscopal d'Okhrida. Quelques uns d'entre eux tels que Théophylacte et Khomathiahos[29]) sont célebres par leur science éminente. Tout pouvoir, ecclésiastique ou civil était entre les mains des Grecs dominateurs. La vie philosophique et sociale eut aussi un grand retentissement sur les Bulgares. La scolastique et la culture grecque avaient alors atteint un développement remarquable.

Ce grand effort de la nationalité grecque à s'assimiler les autres nationalités et principalement la nation bulgare, pour en faire des „Romaei" c. a. d. des Hellènes, eut un bien faible succès. La Bulgarie persista à servir „d'état tampon" entre Byzance et les peuples qu'elle voulait englober sous son autorité[30]). „Jamais, dit l'historien grec de l'époque, elles n'eurent un caractère aussi peu national qu'en cette période de gloire militaire"[31]).

En dépit des vicissitudes politico-religieuses, les Bulgares de Macédoine surtout aimaient à se rallier autour du centre national qu'avait illustré de ses vertus et par le prestige de sa science le grand disciple des Apôtres slaves, saint Clément d'Okhrida[32a]).

§ 16. Bulgares et Grecs pendant le second royaume bulgare (1186—1393). *Littérature bulgare.*—La lutte entre les deux principaux peuples de la péninsule, les Bulgares et les Grecs, se transforma en haine héréditaire. Elle continua presque sans relâche et avec un plus grand acharnement pendant toute la durée du second royaume bulgare. Alors se mêlent en plus grandes proportions des facteurs extérieurs appellés au secours: les Koumanes, les Serbes, les Croisés, les Turcs. Avec leur concours Byzance poursuit avec acharnement ses aspirations séculaires: maintenir et élargir sa domination politique et nationale dans les Balkans par l'assimilation des habitants indigènes.

Ces puissants obstacles placés sur le chemin de l'existence et du développement historique du peuple bulgare n'arretèrent pas la littérature et la culture bulgare du IX-e siècle. Sans avoir l'éclat qu'elle eut à l'âge d'or de Siméon elle continue à être une source de civilisation pour le peuple bulgare. Elle enfanta ces illustres évêques, ces conducteurs de peuples et ces littérateurs (Théodose, le Patriarche Euthyme, le moine Dionysios, Constantin de Kosténetz, Grégoire Tzamblak etc.) qui donnèrent un nouvel élan à la vie littéraire bulgare. Aussi les terreurs de l'esclavage ne réussissent-elles pas à l'éteindre. Au contraire, pareille au flambeau brillant qui dissipe les ténèbres de la nuit, elle jetait ses rayons au loin en Serbie, en Russie, en Roumanie, en y affermissant la culture slave[32b]). „Rétablir dans

---

[29]) **Krumbacher,** Byzantinische Litteratursgeschichte, 2 e éd. München, 1897, p. 133 sq. 463 sq. 607 sq.

[30]) **F Chalandon,** Essai sur le règne d'Alexis Comnène, 1900, p. 3.—**Vassilievsky,** Византія и печенеги въ „Труды" и пр. 1872 г.

[31]) **Finlay,** Empire Byzantin, p. 351.

[32a]) **Vita Sancti Clementis,** c. XIII, P. G de Migne, t CXXVI, col. 1218.

[32b]) **P. Sirkou,** Къ исторіи изправленіи книгъ въ Болгаріи въ XIV в. St. Petersbourg, 1890 г.—Время и жизнь п Ефтимія терновскаго, St. Petersbourg 1989, XXXII, p. 609. — **N. S. Derjavine,** Болгарско-сербскія взаимноотношенія и Македонскій вопросъ, St. Petersbourg, 1911 г. p. 123—5.

toute sa pureté primitive la langue littéraire slave, tel fut l'idéal des écrivains bulgares de l'époque d'Euthyme (XIV-e siècle)" dit l'historien qui a étudié soigneusement toute cette époque[33]).

IV. Situation de la nation bulgare après l'établissement des Turcs dans la péninsule au XIV[e] siècle.

§ 17. L'invasion turque. Fin des Etats chrétiens de la péninsule.— Le dénoûement naturel de ces luttes de plusieurs siècles approche. Les guerres sanglantes sans fin entre les populations balkaniques eurent toujours pour cause principale sinon unique les mœurs dépravées et les vices originels de la politique byzantine qui se servit de tout pour anéantir les peuples voisins. Cette haine implacable, les cruautés perpétrées par Byzance, les dévastations qui firent un désert de certaines parties de la péninsule et découragèrent les peuples chrétiens, l'influence démoralisatrice du Byzantinisme qui insensiblement, mais systématiquement se fraya un chemin et fit son nid au milieu des boïards ignorants et égoïstes, enfin le prosélytisme politico-religieux du Patriarcat, si pernicieux et empoisonnant la foi et la morale chrétienne en Orient, tout cela finit par amener d'une façon inattendue, mais inéluctable la perte de tous les Balkaniques.

Pendant le XIV[e] siècle, d'abord comme alliés de Byzance contre les peuples chrétiens ses voisins, puis comme conquérants, les Turcs firent irruption de l'Asie et conquirent la péninsule Balkanique. Les Etats chrétiens, la Bulgarie, la Serbie, Byzance et peu après la Roumanie, furent détruits. Leurs nations perdirent l'indépendance et la liberte et gémirent pendant des siècles sous le joug de fer de l'empire nouvellement formé par les Ottomans[34]). En prenant Constantinople au XV[e] s. les Turcs se fixèrent définitivement dans l'Europe orientale. Leur empire militaire et despotique, un des plus puissants d'alors, menaçait la civilisation chrétienne toute entière.

§ 18. Sort particulièrement pénible de la servitude bulgare. — L'établissement des Turcs changea complètement la situation des terres conquises et de leurs populations chrétiennes. De tous les peuples, les Bulgares ont le plus souffert parce qu'ils occupaient les provinces de la Thrace, de la Mésie, de la Macédoine, de la Dobroudja et de la vallée de la Morawa qui formaient le centre de la péninsule.

Ces contrées, habitées dès le début, par une population bulgare homogène, se trouvaient le plus près de la capitale turque et sur les principales voies militaires et commerciales qui reliaeint Constantinople avec l'Europe et l'Asie. Aussi furent-elles horriblement dévastées par les hordes turques allant à la conquête de l'Occident. La composition ethnographique des villes fut le plus profondément changée par l'invasion turque. Une partie de la population bulgare périt dans la lutte, une autre partie dut passer de force au Mahométisme, beaucoup s'enfuirent dans les montagnes et

---

[33]) **Const. Radtchenko,** Религіозное и литературное движеніе въ Болгар въ епоху передъ турецкимъ завоеваніемъ, Kiev, 1898, p 337.

[34]) **J. H. Krause,** Die Eroberungen von Konstantinopel im XIII. und XIV. Jahrhundert Halle, 1870. — **Florinski,** Les Slaves du Sud et Byzance au XIV[e] s. St. Petersbourg, 2 vol.

dans les villages éloignés des grands centres et des voies fréquentées, une assez grande partie enfin se mit sous la protection du clergé grec et sous l'égide des notables grecs, qui usèrent de leur influence auprès des Turcs, par tous les moyens mis à leur disposition, pour propager l'Hellénisme [35]).*)

Des Turcs furent installés sur tous les points de quelque importance stratégique pour la défense de la capitale et du pouvoir central. On en installa surtout dans les villes. Dès les premières années de cette domination, ces villes prirent cet aspect mi turc mi grec dont nous voyons les restes encore de nos jours à Philippopoli, Varna, Stanimaka, Bourgas, même après une vie de liberté de 40 ans. Leur organisation changea complètement. Ces traces sont bien plus visibles encore dans les villes comme Andrinople, Serrès, Salonique, Monastir et beaucoup d'autres qui sont demeurées sous le joug jusqu'à ces dernières années.

La population des villes, refugiée dans les montagnes et les campagnes, fut décimée avec la population rurale demeurée bulgare dans l'âme, par le glaive des hordes conquérantes. La lutte fut aussi tenace et sanglante que longue et dévastatrice**). Petit à petit disparurent aussi les boïards, l'élite intellectuelle bulgare et le clergé national que la première bourrasque n'avait pas atteint. Les uns tombèrent sous le glaive des conquérants: la noblesse de Tirnovo fut égorgée jusqu'au dernier grâce à une

---

[35]) **Paparrigopoulo**, Histoire de la civilisation hellénique, Paris, 1878, p. 385—409.

*) La souveraineté politiqued e Byzance avec sa capitale, Constantinople, ne tomba sous le domination des Turcs que 100 ans après leur invasion conquérante. Pendant tout cet espace de temps, soit pour des raisons politiques, soit à cause de leurs qualités naturelles, les Grecs furent épargnés et même jouirent d'une situation de choix auprès des Turcs, situation de faveur qui ne fit qu'augmenter avec le temps. Dans toute ville et dans tout bourg un peu important, les notables grecs étaient, les uns fournisseurs du gouvernement et de l'armée, les autres percepteurs et acheteurs de la dîme, loueurs des biens des sultans, des beys, ou simples serviteurs chez les autorités.

Pendant tout le temps de la domination turque, surtout pendant le XVIIIe et le XIXe s. et même de nos jours ces notables jouèrent un rôle important, peut-être le plus important dans l'oppression et l'hellénisation des populations chrétiennes de Turquie et en premier lieu du peuple bulgare Voici un exemple récent: Au milieu du siècle dernier toul le monde connaissait à Philippopoli un certain Ghumuch Guérdane, qui tenait dans ses mains tout le sandjak Ses hommes étaient plus puissants que les autorités du lieu Le fouet à la main ils forçaient hommes et femmes des villages bulgares à travailler le Dimanche et jours de fête aux étoffes de laine de leur maitre, fournisseur du gouvernement turc. Aucune église ne pouvait être érigée, aucun prêtre engagé à l'insu ou sans la permission de ce représentant de l'Hellénisme. Lui-même recueillait de pauvres petits Bulgares bien doués et les envoyait à l'école grecque de Philippopoli qui portait son nom. Ghumuch Guérdane, à la vérité, ne posait pas en grec fanatique, mais les désirs et les conseils du maître à la population bulgare de ne pas se séparer de sa mère, le Patriarcat grec, ne pouvaient etre negligés sans préjudice.

**) C'est une tradition dont on garde le souvenir et qu'on raconte dans les familles des Bulgares mahométanisés, les pomaques des Rhodopes, que pendant 40 années entières, les Turcs menèrent une guerre sanglante avant de briser l'opiniâtre résistance des montagnards et avant de soumettre ce vaste labyrinthe de montagnes, peuplé de Bulgares. Pendant le XVIe et le XVIIe siècle, les sultans pour avoir ce massif montagneux comme garde fidèle d'Andrinople et de Constantinople, imposèrent de force la religion de Mahomet aux montagnards des Rhodopes, sans pouvoir néamoins effacer la physionomie bulgare de leur vie et de leur langue. Ils professent la foi de Mahomet, subissent la forte influence intellectuelle et spirituelle des Turcs, poursuivent les mêmes buts politiques, cependant leur langue est un bulgare archaïque et sonore qui a gardé toute la pureté de la langue des Apôtres slaves, base de la langue littéraire slave.

ruse du gouverneur de la ville[36]), d'autres furent emmenés en captivité en Asie Mineure, où ils périrent; d'autres encore s'enfuirent dans des pays chrétiens que la trombe asiatique n'avait pas encore touchés (la Hongrie, l'Autriche, la Roumanie); enfin une bonne partie accepta volontairement l'Islamisme pour sauver sa vie et ses biens.

La dépopulation et la débulgarisation continua dans des départements entiers, pendant toutes les guerres et toutes les révolutions qui eurent lieu en Turquie et contre la Turquie, surtout au cours du XVIIIe siècle; chacune d'elles fut suivie d'émigrations en masse en Roumanie, en Russie, en Autriche. Bref au peuple bulgare échut le sort le plus malheureux. Il dut endurer et expérimenter directement cette dureté du joug asiatique, dont les autres ne connaissent que la déscription terrifiante qu'en donne l'histoire générale[37]).

§ 19. Le Patriarcat Oecuménique de Constantinople après l'établissement des Turcs dans la péninsule. — Pour les buts panhelléniques si habilement masqués sous le voile religieux „de la Grande Eglise universellement respectée et glorifiée" le Patriarcat grec de Constantinople obtint de l'autorité turque des conditions encore plus favorables que par le passé.

Grâce à l'esprit de servilité, de flatterie et de basse complaisance à l'égard des puissants, qui régnait dans l'Eglise byzantine[38]); grâce à la ruse, à l'astuce et à la bassesse, inhérentes au Phanar; grâce aussi „à la déloyauté et la perfidie naturelles au grec" [39]) le Patriarcat de Constantinople réussit à obtenir des premiers sultans une situation privilégiée.

Le Patriarche fut considéré comme l'unique chef officiel de tous les peuples tombés sous la domination des Turcs. De la sorte le Phanar mis à la tête de l'ancienne aristocratie grecque, devint le maître nanti de pouvoirs souverains et illimités sur les âmes et les consciences de ces malheureux peuples. Les tendances traditionnelles des panhellènes pouvaient se donner libre cours. La **„Mégali idéa"** pouvait être bien plus facilement réalisée qu'au temps de l'existence des royaumes chrétiens de Bulgarie, de Serbie et de Moldo-Valachie.

§ 20. — Conditions propices pour le Phanar d'exécuter ses desseins politiques au temps de la domination turque. — Le problème qu'avait à résoudre le Phanar était facilité par nombre de circonstances, très favorables pour ses vues. L'aristocratie byzantine dont les façons d'agir hypocrites et les tares indélébiles ont été bien des fois décrites en détail par les historiens anciens et modernes, n'éprouva pas à la suite de la prise de Constantinople l'horrible sort réservé au clergé et aux boïards de Bulgarie. Bien vite avec sa souplesse native elle s'adapta à la nouvelle tournure des événements et se consacra au service des sultans, les puissants du moment. Graduellement, elle accapara les charges les plus élevées de la diplomatie turque. Ses représentants commencèrent par servir d'intermédiaires ou d'interprètes entre les étrangers et les hauts digni-

---

[36]) **K. Iretchek,** История на Българитѣ, 1886, p. 443.—**Prof. A. L. Pogodine,** История на Българския народъ, Gabrovo 1911, 181—2 trad. bulgare.

[37]) **J. Ch. Hammer,** Histoire de l'empire ottoman, trad. Hellert, Paris 1835—41.

[38]) **Basilii Magni Epist.** 92 ad Ital. et Gal. Migne, XXXII 480.—**Gregorii Naz.** De seipso carmina, XVI, v. 389, Migne, XXXVII 1190. — **Epistola italic.** cleric. ad legat. franc. Migne, P. L. LXIX, 116, A.

[39]) Au temps du tzar bulgare Kaloïan (1197—1211) les Croisés se servaient de ces mots pour se plaindre des Grecs au Pape.

taires turcs auxquels le Coran défendait d'apprendre et de parler la langue des infidèles. Puis ils s'insinuèrent comme serviteurs dans le palais du sultan qui ne tarda pas à les nommer vice-gouverneurs et gouverneurs des îles et même de départements entiers. En un mot, peu de temps après la conquête on les trouvait dans toutes les branches de l'administration nouvelle: des Grecs achetaient la dîme, des Grecs la recueillaient, d'autres Grecs percevaient les divers impôts, des Grecs encore commandaient dans la flotte et même dans l'armée.

Pour le commerce extérieur et intérieur ils trouvèrent aussi libre carrière n'ayant à craindre aucune concurrence étrangère, puisque au temps de sa puissance, l'empire turc était fermé aux étrangers. Grâce à tout cet ensemble de circonstances favorables les Grecs surent s'élever au dessus de toutes les autres nationalités de la péninsule balkanique*) ils réussirent de même à s'introduire et faire valoir leurs services dans les chancelleries des ambassades et les agences consulaires des grands Etats européens en Orient. Constantinople redevint le centre de la coterie dirigeante qui avait son siège au Phanar[40]) dont la puissance et le danger devenait toujours plus menaçant. Composée comme au temps de son apogée à Byzance, d'aventuriers astucieux et insatiables, de fanatiques féroces, elle tenait solidement dans ses mains non seulement les destinées spirituelles, mais aussi les intérêts matériels de tous les peuples chrétiens de la péninsule.

Quant au Patriarcat Oecuménique, il s'acquit une position prépondérante en Turquie. Les Etats européens eux mêmes le considéraient comme le représentant unique et naturel des peuples chrétiens vivant sous le joug turc, ainsi que de l'Hellénisme hautement estimé en Occident et énérgiquement soutenu paz les hellénophiles par amour et admiration de son ancienne littérature classique. Bien plus, l'influence et la fascination qu'exerçait sa force et son autorité rendirent le Patriarcat inviolable et sacré pour les grandes masses populaires qui avaient le plus à en souffrir. Cette situation de choix, il la devait aux nombreux Grecs qui occupaient les plus hautes fonctions de l'empire, aux notables et aux richards de même nationalité, mais principalement aux millions de pourboires et aux cadeaux de prix qu'il savait offrir aux représentants les plus influents de l'empire.

On sait aussi de quel éclat s'entouraient les prélats grecs dans leurs tournées pastorales, partout et toujours accompagnés d'un nombre considérable de gardes de corps, de kavass, de serviteurs, de cuisiniers, de palefreniers etc. On n'ignore pas non plus quel effroi leur puissance inspirait aux malheureuses populations chrétiennes qui gémissaient sous ce double joug.

§ 21. Le sort des trois Patriarcats slaves à la suite de l'établissement des Turcs dans les Balkans. — Avec l'arrondissement des conquêtes du sultan la majeure partie des éparchies de l'Eglise autocéphale de

---

*) Cette position exceptionnellement favorisée est encore aujourd'hui l'apanage des Grecs en Turquie; ils l'ont gardé même quand les relations étaient tendues entre le royaume de Grèce et le Turquie, chose plutôt rare

[40]) **M. E. Regnault**, Histoire des principautés danubiennes.—**Ubicini, Provinces** roumaines. — **Zallony** (publiciste grec). Essai sur les Phanariotes, — **S. N. Palaousof,** Румынскія Господарства. — **Evans,** Trugp. Bosnia and Herzegovine houd **1876, p. 264.** Bulgarische Fragmente, dans „Œsterr. Revue" 1864, 7, p. 225. — **K. Iretchek. История** на Българитѣ, XXIX, p. 634—647. — **M. Drinof,** Болгаре и Константинополская Патриархія. Изъ руския журналъ „Бесѣда".—On trouve en outre de nombreux faits sur les évêques grecs dans les récits de voyage de **Kanitz, Lejean, Grigorovitch etc.**

Tirnovo furent placées sous la juridiction immédiate du Patriarcat Oecuménique. Lorsque Tirnovo, la capitale du royaume bulgare, tomba aux mains des Turcs, le siège patriarcal bulgare lui aussi fut détruit et soumis au Patriarcat grec et le dernier chef de l'Eglise nationale dut prendre le chemin de l'éxil, où il mourut de privations. Le même sort atteignit en 1767 l'archevêché bulgare d'Okhrida et une année avant, celui d'Ypek en Serbie. Ces deux derniers sièges succombèrent sous les persécutions indignes des évêques et du Patriarcat grecs, qui à force de calomnies et d'insinuations perfides persuadèrent au sultan de les supprimer[41]). Le peuple bulgare perdait aussi le dernier soutien qui lui restait sous le dur esclavage turc que rendait encore plus intolérable l'aristocratie et le clergé grecs qui poursuivaient toujours le rêve de leurs pères: l'enrichissement personnel et l'hellénisation systématique des Slaves. Ils espéraient gréciser tous les Slaves du Sud de façon à propager l'influence de l'élément grec jusqu'aux Karpathes et à la Save[42]).

§ 22. Rôle du clergé grec dans l'islamisation des populations slaves de la péninsule balkanique. — Une des pages les plus sombres des peuples slaves: bulgare et serbe, fut le passage forcé à l'Islamisme d'une grande masse des populations serbes de la Bosnie et des habitants bulgares des Rhodopes et ailleurs. Sous la menace du cimeterre turc, des régions entières renoncèrent à leur foi chrétienne déjà bien affaiblie par le schisme grec et par les erreurs dissolvantes des bogomiles. En dehors des traditions orales, des mémoires écrits de particuliers, échappés à la destruction systématique, affirment combien peu chrétienne fut alors la conduite du clergé grec. Dès qu'une région refusait de passer à l'Hellénisme c-à-d. ne voulait pas se soumettre au Patriarcat grec, elle était vouée à la religion de Mahomet afin que la voie du Panhellénisme fut déblayée. Le sultan Sélim excité par le Patriarche avait même résolu l'extermination du peuple bulgare tout entier[43]).

C'est sous l'instigation de l'évêque grec de Philippopoli, auquel la population bulgare refusait de se soumettre, ou ce qui revient au même, de devenir grecque, que la région de Tchépino fut forcée d'embrasser l'Islamisme et que furent détruites 218 églises et 33 monastères situés entre Tchépino et Stanimaka. De pareils faits foisonnent dans les temps de date plus récente: des Bulgares un peu plus éveillés furent obligés de se faire mahométans pour échapper aux cruelles persécutions des tout-puissants évêques grecs et pour ne pas servir d'instruments à la grécisation de leurs compatriotes.[44]) Fait bien caractéristique et digne d'être remarqué: dans la péninsule on ne trouve pas de grecs passés à l'Islamisme, si l'on excepte l'île de Crète et

---

[41]) **M. Drinof,** Исторически прѣгледъ на Българската църква отъ самото й начало до днесъ. Prague 1869. Bibliographie abondante de la question. — Болгаре и Константинопольская Патриархія. Журналъ „Бесѣда“, Москва, кн. IV (1877), p. 324—359. **Prof. K. Iretchek,** История на Българитѣ, p. 445—446. — **Prof. A. L. Pogodine,** История на Българския народъ, trad. bulg. de O. Gavrüski, Gabrovo, 1911, p. 219—220.

[42]) **Prof. K. Iretchek,** История на Българитѣ, p. 588.

[43]) **M. Drinof,** Историческо освѣтление и пр. Период. спис. кн. VII 1884, Sofia, p. 9. — **St. Zacharief,** Географико-историко-статистическо описание на Т.-Пазарджишката каза, Vienne, 1870, p. 74. — **Lejean,** Reise in der Europäischen Turkei im Jahre, 1869, Petermanns Mitteilungen, 1870, p. 291. — **St. N. Chichkof,** Помацитѣ въ тритѣ български области: Тракия, Македония и Мизия. Plovdif, 1914, p. 1—68.

[44]) **K. Iretchek,** История на Българитѣ, p. 642.

quelques villages situés dans la partie occidentale de la Macédoine, qui d'ailleurs ne seraient devenus turcs, d'après Verkovitch, que dans la seconde moitié du XVIII-e siècle[45]).

§ 23. Haute situation matérielle de l'aristocratie grecque. L'Hellénisme renforcé aux dépens des autres peuples chrétiens dominés par les Turcs. — Les conquérants turcs, enivrés par leur puissance et leurs vastes conquêtes, délaissèrent bien vite leur manière de vivre primitive, pour s'entourer de l'éclat extérieur et du luxe byzantin. Or pareil train de vie exigeait d'énormes sommes d'argent, qu'ils ne pouvaient se procurer que par des pourboires, ou des rapines. Ici encore, les aides les plus sûrs des Turcs furent l'aristocratie vénale et le clergé grecs, parce que ces procédés peu honnêes étaient devenus leur spécialité et qu'ils étaient en mesure d'en profiter grâce á leur excellente situation matérielle.

On vit donc de grandes étendues de terres très fertiles, conquises et dépeuplées par les beys turcs, passer progressivement entre les mains des Grecs. C'était naturellement la misérable population bulgare qui avait échappé au massacre et ne possédait plus aucune propriété, qui devait cultiver ces terres. Asservie économiquement, elle perdit ainsi jusqu'à la liberté de sa conscience. Les Grecs riches et influents prirent aussi à bail les vastes domaines du sultan, les marais salants, les viviers, les pâturages etc. Les vallées les plus fertiles, les campagnes sises sur le littoral de la Mer Egée, dans l'intérieur de la Macédoine et de la Thrace, voire celles de toute la Roumanie, tombaient ainsi entre les main des Grecs. Ces liens basés sur la communauté d'intérêts entre les potentats turcs et l'aristocratie grecque renforcée par l'hellénisation systématique des populations non grecques, existaient aussi avec le Patriarcat et son nombreux clergé. Tous ils travaillaient de concert, à propager au loin et à fortifier l'organisation scolaire et ecclésiastique grecque, afin de devenir par ce moyen les maîtres incontestés de l'éducation familiale et sociale du peuple bulgare. La dénationalisation des Bulgares, des Albanais, des Valaques et leur refonte en Grecs s'accomplissait librement, sans contrôle, dans tout l'empire turc. Des efforts continuels et un soin tout spécial accompagnaient cette transformation en Macédoine et en Thrace. Cette propagation de l'Hellénisme arriva à un tel degré de succès qu'aujourd'hui encore, on rencontre en Thrace et en Macédoine, des vieillards, qui pour écrire leur langue nationale se servent de caractères grecs. De même, au siècle dernier, comme ils manquaient d'imprimeries slaves, beaucoup de prêtres bulgares tout en étudiant dans des écoles grecques, écrivaient leurs sermons, leurs prônes (дамаскинъ) et le saint Evangile en langue bulgare, quoiqu' avec des lettres grecques[46]).

Nombreux sont les voyageurs, les savants et les diplomates européens qui pendant la domination des Turcs, visitèrent l'Orient et virent de leurs propres yeux tout ce que faisaient les Turcs et les Grecs[47]). Quelques uns

[45]) **Verkovitch**, Топографо-етнограф. очеркъ Македонiи, 178.

[46]) **Ch. P. Konstantinof**, Материалъ за изучване Родопското нарѣчие. Сборникъ за народни умотворения и книжнина, издава Министер. на Нар. Просвѣщение, Sofia l. I, p. 133 — 156; l. II, p. 269 — 284, (1890). — **St. N Chichkof**, Новонамѣренъ дамаскинъ въ Бачковския монастиръ, отъ XVIII в., сп. „Родопски Напрѣдъкъ" l. VIII и IX, 1911 p. 214 — 226. — **J. Ivanof**, Българитѣ въ Македония, Sofia, 1915, p. 141, 170—176, 184—5 и 196.

[47]) Mentionnons parmi les voyageurs de cette époque: **Bertrandon de la Broquère** (1433), **Arnold von Harff** (1496—99) **Félix Péancič** (1502), **Benedetto Ramberti**

d'entre eux, au moyen de la presse mirent leurs observations sous les yeux des sociétés cultivées d'Europe. De cette littérature ressort une fois de plus, le fait démontré bien des fois déjà, à savoir que le peuple bulgare est celui des peuples soumis à Turquie, qui a le plus souffert du joug politique des Turcs et du joug spirituel non moins dur du clergé et de l'aristociatie grecs.

§ 24. Misère extrême du peuple bulgare soumis au joug politique des Turcs et au joug spirituel des Phanariotes[48]). — L'esclavage de cinq longs siècles qui commença alors pour le peuple bulgare représente un tableau terrifiant et inoui dans l'histoire. Les pillages, les dévastations, les massacres, les émigrations systématiques causés par les Turcs ne suffisaient pas. L'Hellénisme triomphant et se propageant partout, usait de moyens encore plus sauvages, que seul l'Orient peut inventer et tolérer. Il semble que le joug turc aurait été moins sensible au peuple bulgare, si le Phanar, son ennemi mortel aux instincts sanguinaires, n'avait pas existé.

La littérature bulgare, ainsi que tous les monuments nationaux qui rappelaient l'existence et le passé du peuple bulgare et de son royaume, furent soigneusement recherchés et détruits d'une façon digne des Vandales[49]). Le clergé bulgare fut chassé et remplacé par un clergé grec, par conséquent la liturgie et tous les rites religieux devaient s'accomplir en langue grecque. De nombreuses écoles grecques furent ouvertes d'abord dans les villes, puis dans les villages pour aider la propagande hellénique; dans le même but, de nos jours surtout, on commença à bâtir des hôpitaux, des pensionnats, des écoles maternelles, des sociétés de bienfaisance etc. etc. Mais les moyens violents et indignes eurent toujours leurs préférences: ils poursuivaient et livraient aux autorités turques comme révolutionnaires et dangereux pour la sécurité de l'empire, tous les Bulgares plus aisés, plus influents et plus éveillés; ainsi la meilleure partie du peuple périssait dans les prisons ou en exil.

Certains Bulgares pusillanimes se laissaient attirer par le soutien puissant que leur procuraient les notables grecs. Elevés au dessus des autres au point de vue économique et social ils devenaient à leur tour les tenants les plus fermes de l'Hellénisme, les espions des évêques grecs et les oppresseurs les plus acharnés de leurs anciens compatriotes bulgares.

En même temps une littérature éhontée de propagande inondait aussi bien les Balkans que la société civilisée d'Europe. Avec des précautions minutieuses et un manque de scrupules inoui, ces livres pseudo-scientifiques, les journaux et les revues cachaient la vérité et la justice et donnaient une notion absolument fausse de la question d'Orient.

Le Patriarcat Oecuménique au lieu d'être le thrône de la paix et de la charité chrétienne devint et fut jusqu'à nos jours une source abondante de haines, d'intrigues, de sacrilèges, de crimes et de corruption. Aidé par le Phanar souillé des mêmes crimes, perdu par les mêmes tares, il s'efforça

---

(1534). Chénan de Pouqueville (1547), Anton Verantius (1553). A. G. Busbeck (1533—54), Hans Dernschwamm (1553—54), Stephan Gerlach (1574—78), Paul Georgié (1595), Henry Blunt (1634), Riccaut (1665), le Patriarche Arseni Černoyević (1683) etc.

[48]) **L. Armanet,** Sous le joug turc et sous le joug grec, dans Revue Augustinienne, XIV (1909), p. 569—593.

[49]) **Pypine et Spasovitch,** Histoire des littératures slaves (trad. E. Denis), Paris, 1881, p. 139.

de détruire à jamais toute trace de nom et d'histoire nationale dans les Balkans exception faite du nom de „Romaei" et d'„Hellènes".

L'état de l'empire turc pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècles arriva à un tel point d'obscurité que des savants illustres de l'Europe crurent que la péninsule balkanique n'était habitée que par le peuple grec[50]), „Roum-Milet". Le peuple bulgare et son passé glorieux semblent disparus à jamais.

§ 25. Espérances et essais de libération de l'esclavage turc. — Bien que ces années d'esclavage furent horribles pour la nation bulgare dont la vie, les biens, l'âme et la conscience étaient entre les mains de ses maitres, néamoins tout n'était pas perdu pour lui. L'esprit national retiré dans la tréfonds de la conscience subsistait et l'espoir de la délivrance ne s'étteignit jamais.

Dans les essais de révolutions régionales qui éclatèrent pendant le XV[e], XVI[e] ét XVII[e] siècles, ainsi que dans les guerres que la Turquie entreprit avec les Etats chrétiens, la Russie et l'Autriche, le peuple bulgare voyait des signes précurseurs, les étincelles annonçant sa propre libération et le triomphe de la Croix du Christ sur le croissant de Mahomet.

La lutte s'engagea sur le terrain religieux, mais l'esprit national planait au dessus et inspirait les chefs. Dans toutes ces guerres, le Bulgare ne restait pas simple spectateur, il y prenait part et seul parmi les chrétiens de Turquie payait un tribut sanglant de nombreuses victimes au fanatisme et à la furreur des Osmanlis. Il ne manqua pas de coopérer par ses victimes, même à la libération de la Serbie, de la Grèce et de la Roumanie.

Pendant toute la durée de l'esclavage, les fameux „haïdouks" sont l'expression la plus réelle de la vivacité de l'esprit national, de la lutte et des aspirations du peuple bulgare à se libérer du terrible joug asiatique.

V. Réveil intellectuel et national du peuple bulgare pendant le XVIII-e et le XIX-e siècle.

§ 26. Le renouveau intellectuel du peuple bulgare[51]). — Malgré les efforts de ses ennemis héréditaires durant les jours sombres de l'esclavage turc, la culture du peuple bulgare ne put être complètement détruite comme avaient intérêt à le proclamer devant le monde civilisé, les Panhellènes d'Athènes et de Constantinople. De petites étincelles, mais bien ardentes se conservèrent dans le silence des âmes, comme des semences d'avenir au milieu d'un amas de ruines. L'esprit national bulgare s'était conservé intact dans les campagnes et dans les bourgades nichées au pied des montagnes, où la vie s'écoulait toujours avec son caractère ethnique d'antan, conservé dans la population bulgare par la saine morale de la foi chrétienne. Il se manifestait encore dans les traditions nationales, dans les chants, les usages et en général dans la culture nationale primitive. De plus, le joug politique supporté en commun, cimentait l'unité nationale. Quelques uns des monastères éloignés de toute communication, surtout les monastères du mont Athos: celui de Chilendar et de Zograph et celui du mont Rilo qui de tout

[50]) **Dobrovsky,** Slovanska, Prag, 1814, t. I, p. 194. — **J. Schafarik,** Geshichte der slavischen Sprache, p. 223.

[51]) **Pypine,** op. cit. p. 145—156.—**G. Songeon,** Histoire de la Bulgarie, Montligeon, 1914, p. 259—280.—**L. Léger,** La Bulgarie, Paris, 1885, p. 81—141.

temps jouissaient de l'admiration générale et où l'âme tourmentée du peuple esclave trouvait appui et consolation, conservèrent les souvenirs les plus vivants du passé glorieux du peuple bulgare. Là, loin de l'œil hostile, on voyait encore se dérouler les cérémonies sacrées de la Liturgie dans la langue des Apôtres slaves. Là, dans les cellules obscures et poussièreuses, étaient gardés comme des reliques saintes les monuments écrits les plus anciens et les plus précieux de l'ancienne littérature et de l'histoire bulgaro-slave.

C'est du monastère de Chilendar, que s'éleva au XVIII-e siècle, la première voix bulgare appellant la renaissance nationale. Parti de là son écho retentit dans toutes les terres bulgares. Cette voix était celle du P. Païssi, prêtre moine et igoumène de Chilendar. Né dans la région de Samokov, il fit jaillir en 1762 l'étincelle du réveil national avec son histoire, dont le titre par lui-même est déjà un manifeste: „Histoire slavo-bulgare, des rois et des saints bulgares, comprenant tous les faits et gestes du peuple bulgare, étudiée et composée en 1762, par le prêtre moine Païssi du diocèse de Samokov, pour servir à l'instruction du peuple bulgare". Le moine de l'Athos donne le branle; il eut de nombreux imitateurs qui attisèrent le feu qu'il avait allumé.

§ 27. Décadence turque. Libération de la Serbie, de la Grèce et de la Roumanie[52]) —Le grand mouvement qui remua au XVIII-e siècle les esprits et les peuples d'Europe,eut son contre-coup jusqu'en Orient où il atteignit les malheureux esclaves qui gémissaient sous le joug turc depuis des siècles. La révolution française, résultat direct de ce mouvement, réveilla complètement ces peuples esclaves. Elle sema dans leurs esprits l' idée de remplacer le régime tyrannique du joug ottoman par la liberté, l' égalité et la fraternité de tous les membres des grandes masses populaires oppressées jusqu'alors. L'empire des Osmanlis, puissant jusqu'à ce moment commençait justement à perdre ses forces et à s'effriter sous les coups redoublés des guerres russes. Des émeutes éclatent sur différents points de ses vastes possessions, signe évident de sa décomposition intérieure. Le désir d'une vie plus humaine commence à agiter les peuples des Balkans, qui jusqu'alors gémissaient en silence sous le despotisme illimité des Turcs.

Placés dans des conditions politiques, économiques et géographiques plus favorables, les Serbes à l'Ouest, les Grecs au Sud et les Roumains au Nord conquirent leur liberté au début du XIX-e siècle. Avec l'aide et la protection des grandes puissances européennes ils se composèrent une existence politique presqu'indépendante et une administration intérieure nationale.

§ 28. Renforcement du sentiment bulgare et apparition de la question ecclésiastique.—Pour le peuple bulgare aussi, qui sans égard pour les conséquences, avait donné toute son aide de bon voisin pour la libération de ses corréligionnaires limitrophes, se leva le jour de la liberté et d'une vie plus conforme à ses aspirations. Ce réveil se répandit très vite dans les contrées peuplées de Bulgares, s'affirma de jour en jour davantage et se manifesta en premier lieu par la lutte contre le joug du clergé phanariote corrompu jusqu'à la moelle.

De tous côtés surgissent des écoles nationales bulgares au prix d' efforts constants et de nombreuses victimes. Partout le peuple a soif d'

[52]) **L. Lamouche,** La Bulgarie dans le passé et le présent, Paris, 1892, p. 84 sq. — **F. Crousse,** La péninsule greco-slave; Bruxelles, 1876, p. 122—152.

entendre la Parole de Dieu dans sa langue et non plus dans la langue grecque imposée par le clergé étranger aux masses populaires, qui ne la comprenaient pas. Vers la même époque prend naissance et se développe rapidement la littérature néo-bulgare. Tous ces efforts se concentrent en premier lieu autour de la question connue dans l'histoire contemporaine sous le nom de question ecclésiastique[53]).

Les premières revendications du peuple étaient justes et modestes; c'était le minimum qu'on pouvait exiger. On demandait l'éloignement de certains évêques grecs qui par leurs agissements criminels ne pouvaient plus être soufferts par leurs ouailles. Le Patriarcat était supplié de les remplacer par des pasteurs dignes, sachant et comprenant la langue de leurs fidèles. Le Patriarcat ne fit aucune attention aux plaintes justifiées de la population bulgare. Au contraire, il prit parti pour les accusés, qui pour étouffer la voix de la morale indignée par leurs actions, se convertirent en satrapes cruels, sans pitié pour les populations livrées à leur ressentiment. Cette conduite inique du Phanar démasquait son but, si habilement caché jusqu'alors. Le peuple bulgare se réveilla comme en sursaut et aperçut clairement le danger qui le menaçait.

De tous les confins de la Mésie, de la Thrace, de la Macédoine, de la région de la Morava et de la Dobroudja, des requêtes et des protestations affluèrent non seulement auprès du Patriarcat Oecuménique, mais aussi auprès de l'autorité centrale turque contre les crimes et l'oppression des évêques dans leurs diocèses. L'on demandait en même temps la liberté pour les enfants d'apprendre dans les écoles leur langue maternelle. Ces diverses demandes raisonnables avaient au fond, comme but, de préserver le peuple oppimé d'une hellénisation définitive.

Le Patriarcat et avec lui tout le monde panhellène dont il était l'organe le plus puissant, tenant entre ses mains les âmes et les consciences de tous les chrétiens soumis au joug turc se troublèrent à la pensée de voir l'inanité des efforts dépensés durant des siècles pour l'assimilation des Bulgares dans l'Hellénisme. La Mère spirituelle Oecuménique entreprit une lutte opiniâtre, pour sauvegarder sa domination, essayant de cacher extérieurement son but véritable, en se plaçant sur le terrain de l'unité de croyance, dont elle s'adjugeait le droit inamovible d'être l'unique chef en Orient. Elle se fondait en outre sur les privilèges religieux et sociaux que lui avaient accordés les sultans, sur un commentaire fantaisiste d'un texte de l'Ecriture sainte, qui n'autoriserait que les trois langues: latine, grecque et hébraïque dans la liturgie. Elle invoquait de prétendus droits canoniques de possession sur les églises, les cimetières, les monastères, les écoles etc. de l'Eglise d'Orient que lui auraient accordés les conciles œcuméniques. Le Phanar employa toutes les énergies qui lui restaient pour empêcher cette partie énorme de son troupeau spirituel, bulgare par sa nationalité, par sa langue, par ses traditions et son passé, de se soustraire à son autorité et d'échapper pour toujours à l'influence de l'Hellénisme, si on lui concédait l'emploi de sa langue barbare dans l'église et dans l'ecole.

---

[53]) On trouvera uu aperçu complet de la question ecclésiastique, dans les travaux de feu **M. Théodore Stoïanof Bourmof,** un des acteurs les plus influents dans cette lutte, parus d'abord dans la Revue Périodique de la Société bulgare de Sofia. puis dans une édition à part sous le titre: Българо-гръцката църковна разпра. Sofia 1902 —**Teplof,** La question gréco-bulgare, St. Petersbourg, 1889.—**Baron d'Avril,** op. cit. t. II, p. 271, 406.

§ 29. Institution de l'Exarchat bulgare, délimitation de ses diocèses, d'après le firman du sultan. Déclaration du schisme[54]).—Entre les années 60 et 70 du siècle passé, la lutte engagée entre le peuple bulgare et le Patriarcat grec de Coustantinople, atteint son plus haut degrês d'intensité. Le gouvernement turc effrayé, craignant des conséquences funestes, qui auraient pu avoir leur contre coup fâcheux sur la domination politique des Ottomans dans les Balkans, résolut d'y mettre fin par un compromis, qui répondrait aux justes réclamations de peuple bulgare tout en maintenant l'autorité suprême du Patriarche.

Le 28 Février, 1870, un firman impérial reconnaissait les droits spirituels et ecclésiastiques du peuple bulgare. Par le même firman était constituée dans la plus grande partie des provinces, où la majorité de la population était bulgare, une hiérarchie nationale indépendante avec tous les privilèges religieux, scolaires et ecclésiastiques, sous le nom d'Exarchat bulgare, mais celui-ci devait respecter le Patriarche Oecuménique comme chef suprême et en recevoir le Saint Chrême *).

Ayant perdu la lutte sur le terrain juridique, furieux de son impuissance, le Patriarcat pousse tout aux extrêmes, déclare le schisme fait accompli entre la Grande Eglise et le nouvel Exarchat bulgare et prononce l'anathème contre le peuple bulgare échappé à ses griffes d'oppresseur. C'est le dernier moyen public qu'il prit pour semer la frayeur dans les masses populaires qui avaient appris à trembler au moindre geste de sa main. Il espérait par là créer deux camps ennemis qui s'entre déchireraient et de cette façon compromettraient le réveil complet, l'unification et le dévolop-pement religieux et national du peuple bulgare. Les historiens et les canonistes impartiaux, dont quelques grecs à la conscience droite et au caractère plus noble, blâmèrent cette déviation par trop évidente du Patriarcat grec Oecuménique, de sa destination de salut et condamnèrent avec courage son opposition aux canons des Pères et aux enseignements du Christ, où la charité fraternelle domine. C'était prêcher dans le désert.

Par sa conduite dans la question ecclésiastique bulgare, le Patriarcat démontrait une fois de plus à l'univers, que pendant des siècles, la religion chrétienne n'avait été qu'un moyen mis par lui au service de la nationalité et de prétendus droits ethnographiques et historiques de l'Hellénisme sur les terres d'Orient peuplés de nations non grecques, que par conséquent cette Mère de tous les chrétiens orientaux ne s'inquiétait ni des canons ecclésiastiques, ni des intérêts spirituels de ses fidèles mais uniquement des rêves du Panhellénisme[55]).

§ 30. Le Patriarcat et les Panhellènes après la constitution de l'Exarchat bulgare.—Aussi, depuis 1870, ce fut une lutte désespérée entre

[54]) **L. Petit,** Acta dissidii eccles. graeco-bulgarici (1860 — 72), Paris, 1911, in-folio 562 p.

*) D'aprés le firman l'Exarchat bulgare comprenait les éparchies de Roustchouk, de Silistra, de Schoumène, de Tirnovo, de Sofia, de Lovetch, de Vratza, de Vidine, de Nich, de Pirot, dc Samokov, de Kustendil, de Vélès, de Slivène moins Varna, Anchialo, Messemvria, et quelques villages du littoral; de Sozopol moins la région du littoral et de Philippopoli moins la ville de Stanimaka et neuf villages. De plus un article du firman ordonnait que si au moins les $^2/_3$ de la population de quelque éparchie exprimait le desir de passer sous la juridiction de l'Exarchat, on y obtempère.

[55]) **L. Dupuy-Peyou,** La Bulgarie aux Bulgares, Paris-Bruxelles, 1896, p. 55, 228—239. — **E. Gouloubinski,** Краткій очеркъ исторіи православныхъ церквей Болгарской, Сербской и Румынской или Молдо-Влашкой, Moscou 1871, p. 176—193.

les Bulgares et le Patriarcat, aidé de ses nombreux organes et des Panhellènes d'Athènes. L'esprit inventif du Grec connu dès la plus haute antiquité peut seul enfanter les moyens que les Phanariotes mirent en usage dans cette lutte.

Une littérature volumineuse s'est fait jour des deux côtés. Tout homme cultivé peut se rendre compte par lui-même jusqu'où peuvent aller dans la délire du chauvinisme, les conducteurs d'un petit peuple, qui enivrés jusqu'à l'exaltation pathologique par le passé glorieux de leurs ancêtres d'il y a 2 à 3000 ans, s'efforcent durant des siècles de conserver son existence et de le développer par des conquêtes sanglantes et par l'assimilation forcée de tout ce qui est étranger.

VI. Le Patriarcat Oecuménique et l'Hellénisme depuis l'érection du royaume de Grèce au XIX-e siècle.

§ 31. Le Panhellénisme depuis l'èrection du royaume de Grèce au début du XIX-e siècle[56]. — Après la libération de la Grèce au siècle dernier, s'implanta chez les Grecs et se fortifia de plus en plus l'idée ancienne déjà, de la reconstitution de l'empire byzantin pour leur propre compte. Cette idée avait le haut encouragement de Napoléon et des empereurs russes. D'ailleurs, en Europe s'était répandue la conviction qu'une Byzance renouvelée constituerait une barrière solide entre l'Orient mahométan et l'Occident chrétien.

Le royaume grec nouvellement formé à l'aide et sous la protection de l'Europe chrétienne, presque au cœur de l'empire turc, fut placé dans une position très favorable pour les rêves et les aspirations panhellénistiques ultérieurs. Géographiquement placé au bout de la péninsule il avait des liens économiques et commerciaux naturels avec la Macédoine et la Thrace, le littoral et les îles. Il avait aussi de son côté la faveur et les espérances de l'Europe diplomatique. La fascination qu'exerça toujours en Europe, l'ancienne civilisation classique grecque augmentait de nouveau. Les colonies commerciales grecques se développèrent dans quelques unes des plus grandes villes d'Occident: Trieste, Vienne, Buda-Pest, Paris etc. Les hétairies philhellènes fondées et propagées dans toute l'Europe pour promouvoir la libération du „christianisme" du joug turc, dirigèrent leur action vers les rêves panhelléniques. La propagande faite par la presse se chargea de gagner les peuples civilisés et la condescendance des milieux européens pour les mœurs depravées et les tares tant individuelles que sociales des Grecs. Tout cela encouragea l'opinion que se faisaient d'eux-mêmes les patriotes, les hommes d'Etat et la classe dirigeante de la Grèce, à savoir que la race grecque était l'unique véhicule de la véritable civilisation chrétienne de l'Orient „barbare"; aussi, sans pudeur aucune se présentaient-ils comme tels devant le monde civilisé. Grâce aux conditions favorables de la première moitié du XIX-e siècle, l'influence intellectuelle et religieuse grecque pénétra plus profondément encore ses aspirations assimilisatrices.

---

[56]) **C. Cervinus**, Geschichte des Aufstandes und Wiedergeburt von Griechenland, Leipzig, 1861—62. — **G. Isambert**, L'indépendance grecque et l'Europe, Paris 1900. — **A. Soutzo**, Histoire de la révolution grecque, Paris, 1829. — **Sp. Trikoupi**, Histoire de l'insurrection grecque, Londres, 4 vol. 1853—57.

§ 32. **Les Bulgares sous le joug des Phanariotes**[57]).—La situation privilégiée que le Patriarcat Oecuménique grec reçut des sultans, dès le début de l'installation des Turcs à Constantinople, fut bien utilisée au cours du temps et même rendue plus favorable. Le Phanar devint le rendez-vous d'aventuriers aux plus bas instincts, corrompus, avides d'argent, serviteurs dévoués de l'autorité centrale turque dans tout son absolutisme asiatique, comme de la „Mère Universelle" représentant devant le sultan tous les peuples chrétiens soumis à la domination ottomane. Et la corruption qui avait envahi les chefs mêmes de ce clergé, depuis un passé déjà lointaln, s'implanta davantage encore, se ramifia et arriva à une déchéance de mœurs indigne de la nature humaine. Le nom de Phanar et de Phanariote portait l'effroi, la frayeur et l'indignation la plus profonde non seulement parmi les populations non grecques, mais aussi parmi les Grecs eux-mêmes. Le publiciste grec Zallony caractérise le grecs phanariotes par les mots suivants: „l'intrigue, la bassesse, l'avidité et la tyrannie furent ses compagnons de route fidèles et pendant sa puissance sans limites et pendant sa disgrâce" [58]). Les Grecs nobles et conscients qui élevaient la voix pour flétrir publiquement et audacieusement les actes antichrétiens et la vie de corruption du Phanar, n'étaient pas rares, mais leur voix n'éveillait aucun remords. C'est un fait bien caractéristique que, même les fidèles de langue grecque de certains diocèses se voyaient obligés de faire appel à l'autorité centrale turque, contre les déprédations et les crimes de leurs évêques grecs et menaçaient le Patriarcat Oecuménique, d'embrasser l'islamisme, s'il ne faisait attention à leurs plaintes[59]).

La maison de l'évêque phanariote ne le cédait en rien au konak (palais) d'un pacha turc d'alors; il portait des robes, des ceintures et des manteaux de soie et de satin, se couvrait de fourrures de prix, passait la journée à boire du café, fumer sa pipe ou le narguilé, jouer au tric-trac et aux

---

[57]) **C. D. Raffenel,** Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople jusqu'à ce jour. Paris, 1825.—**L. Hugonnet,** La Grèce nouvelle, p. 108.

[58]) **Zalony,** Essai sur les Phanariotes etc

[59]) Dans le journal grec „Φίλος τοῦ ἔθνους" № 409, de l'année 1816 voici quel article a été écrit par un publiciste grec:

„A peine la ville de Serrès a-t-elle été délivrée de l'évêque de triste mémoire dont les iniquités arrivèrent aux oreilles du Patriarche, qu'une autre ville, Okhrida fut exposée aux coups de Joseph, l'évêque le plus ignoble, chassé de trois éparchies pour ses actes honteux. Cependant cette triple expulsion ne le rendit pas plus raisonnable. Plus acerbe encore dans ses attaques ignominieuses il passa par dessus les lois divines et humaines. Plein de tous les vices comme un tonneau (sic), faux témoin, parjure, transgresseur des lois, il autorise les mariages illégaux, les mesures illégitimes, la vie conjugale non permise, il absout des quatrièmes et cinquièmes noces, vend aux enchères les monastères et les églises de son diocèse, sans le consentement préalable des diocésains. Pour la guérison de ce mal nous ne voyons d'autre remède que le recours à la Grande Eglise. Amoureuse de la justice, elle comprendra enfin vers quel abime ce vagabond de Prespa, chassé déjà de Ertzen et de Dimitriadi, pousse sa nouvelle éparchie. Les habitants de ces éparchies ont protesté auprès de la Sublime Porte. Celle-ci, par de nouvelles lois et une organisation constitutionnelle fait de réels efforts pour améliorer le sort matériel et moral de ces populations Méprisant toutes ces ordonnances, l'évêque de Prespa compromet tout ce qui aurait pu procurer le bonheur de nos concitoyens: il ferme les écoles et persécute leurs protecteurs. Si la Grande Eglise, qui connait tout cela, ne le dépose pas, les habitants de son diocèse iront au catholicisme ou se feront turcs, car le joug de l'évêque de Prespa est aussi intolérable que celui de Manassi de Serrès".— Изъ Библиотеката на **Dr I. Séliminski,** издава Министерството на Нар. Просвѣщение, кн. I, Sofia 1904 год., p. 62—63.]

jeux de hasard. Dans son konak le servaient toute une valetaille de palefreniers, de tchibouktchis, de kafedjis, de gardes de corps, de cuisiniers, de serviteurs et de servantes. L'Eglise et la foi ne servaient que de moyen pour mener cette vie purement féodale en Orient. La vanité, l'avarice le luxe et la vie libre, tel était l'idéal unique de l'évêque phanariote; pour l'atteindre, il recourait aux mesures les plus inhumaines ne reculant devant aucun crime.

Les évêques faisaient personnellement les tournées de leurs diocèses, imposaient à la population toutes sortes de taxes, vendaient les bénéfices ecclésiastiques et les prébendes des monastères, faisaient et résiliaient des mariages, accomplissaient tous les rites religieux après marchandage préalable, donnaient à des prix incroyables des images, des chapellets, de petites croix, frappaient d'anathème des villages entiers ou interdisaient les églises que les paysans pieux remplis d'effroi rachetaient avec des sommes énormes. Ces évêques se montraient les défenseurs de ceux qu'auparavant ils avaient calomniés auprès des autorités dans le but de les attirer et rendre dociles à l'Eglise c. à. d. à l'Hellénisme et toucher de grandes sommes d'argent etc. etc. En un mot, il n'y avait pas de village, pas même de famille où le dard meurtrier du Phanar ou de ses organes n'ait infusé son venin.

L'exemple suivant montrera de combien les impôts épiscopaux dépassaient ceux de l'Etat. En 1859 les 14 villages bulgares ayant une population de moins de 10.000 âmes dans le caza d'Acheu-Tchélébi, diocèse de Xanthi, ont donné 95,740 piastres d'or comme redevance épiscopale, quand dans la vie ordinaire d'alors, l'habitant des montagnes se contentait d'une paye journalière de 2 à 4 piastres.

Le village Dolno-Raïkovo pendant la même année 1859 a donné les redevances suivantes à l'évêque grec:

1. Ἐτήσιον φιλότιμον τοῦ Πατριάρχη (En l'honneur du Patriarche)	piastres	1300
2. Ἐμβατήκιον (à l'évêque pour un permis)	„	400
3. Διὰ τὴν λητουργίαν τὸν δεσπότη (service dans l'église)	„	140
4. Δικαίσιμος (au diacre et à l'économe)	„	146
5. Φαμηλιάτικα διὰ τὸν παπὰ (au prêtre)	„	200
6. Redevance pour 252 mariages à 39 piastres	„	6540
7. „ „ 70 „ de veuves à 15	„	1050
8. 12 1/2 okes de beurre à 12 piastres l'oke	„	150
9. Pain, viande, poisson, riz, eau-de-vie, vin	„	354
10. Pour ceux qui ont mesuré l'emplacement d'une église dans le quartier Phatovo	„	117
11. Loyer du cheval de l'évêque	„	47
12. Etamage de la batterie de cuisine de l'évêque	„	84
13. Marmitons du cuisinier de l'évêque	„	18
14. Au cuisinier de l'évêque	„	704
	Total:	11,550

ou en monnaie d'aujourd'hui 2587,50 fr.[60])

„L'argent était le moyen unique et le plus sûr. La science, l'expérience de la vie et la dignité morale n'étaient pas indispensables pour la

[60]) C. M. Rodopski, Портретъ на гръцкото Фенерско духовенство и пр. противъ Българитѣ въ Родопитѣ. Philippopoli, 1887 год. p. 17—19.

carrière ecclésiastique, il fallait payer le plus possible et c'était tout. Le prix de la vocation Patriarcale qui, en 1573 était de 6000 pièces d'or, augmenta 25 fois dans la suite. Pour solder cette somme fabuleuse, tout nouveau Patriarche vendait les évêchés au moins 4000 pièces d'or. Les évêques de leur côté savaient recueillir cette somme et trouver le moyen de mener une vie aussi luxueuse que celle de la cour. Leur vie contrastait étonnamment avec celle de l'imam (ministre du culte musulman), qui frappait par sa pauvreté et son austérité. Ils trouvaient en plus de quoi acheter les fonctionnaires et faire jeter en prison ou exiler tous ceux qui les gênaient. Tout cet argent provenait non pas des biens ecclésiastiques, mais exclusivement des biens du peuple." Tel est le langage de la conscience indignée de l'historien[61]).

Ces peuples si indignement exploités et opprimés par le clergé grec eurent souvent recours aux ambassades européennes de Constantinople. Leurs archives doivent être pleines de données nombreuses sur les agissements si peu chrétiens du clergé grec, depuis le début jusqu'à nos jours. Malheureusement elles demeurent encore inabordables. Bien que les Grecs employèrent tous leurs efforts à montrer le Panslavisme et les aspirations de la Russie sur les Balkans dans la moindre protestation du plus petit village bulgare, la vérité pure et entière ne put être cachée aux représentants de l'Europe en Turquie; ils laissèrent les Grecs jeter les hauts cris et se formèrent une opinion personnelle. Mr. Brassier, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qu'on ne peut accuser de bulgarophilie et encore moins de slavophilie, s'exprime ainsi dans son rapport № 16 du 8 Février 1864, adressé à Bismark, Ministre des Affaires Etrangères: „Pour se rendre plus facilement compte de la situation, il faut savoir que le clergé grec de Constantinople a amassé jusqu'ici la plus grande partie de ses richesses par des impôts insupportables, dont la population bulgare a eu surtout à souffrir"[62]). Le gouvernement turc lui-même pourtant entouré et servi par des Grecs et bien disposé envers le clergé phanariote, dut à plusieurs reprises, sous la pression des puissances européennes, donner des leçons de morale chrétienne à la Mère des peuples chrétiens de l'Orient. La Sublime Porte par une ordonnance du 4/17 Février, invite le Patriarcat à composer un conseil mixte de représentants laïcs et d'évêques, pour chercher les moyens propres à faire disparaitre ces désordres, „car beaucoup d'évêques et d'archevêques font dans leurs diocèses des actes que n'oseraient faire les gens les plus méprisés". [63]) Nous finirons avec les paroles d'un étranger très honoré de ce temps: „So wurden die bulgarischen Rajah das Pacht und Nutzungsgut des hohen griechischen Clerus — dieser aber ihr bösen Genius". — Les raïas bulgares devinrent ainsi le fermage et l'usufruit du haut clergé grec — mais celui-ci leur mauvais genie génie.[64]) La prodigalité des évêques grecs était incroyable. Ils payaient follement non seulement pour leur promotion à la dignité épiscopale et pour mener un train de vie mondaine étrangement dissolue, mais encore en pourboires et en pots de vin considérables donnés aux potentats turcs et aux beys influents pour que

[61]) **K. Jretchek,** Историята на Българитѣ, 1876, p. 640.

[62]) **L. I. Popof,** Рапорти на Германскитѣ посланици. „Приложение на Църковенъ Вѣстникъ", кн. XXI, год. XII-та, Sofia, 1912, p. 93

[63]) **Le moine Michel,** Очеркъ прѣобразованія строя церк. управленія въ Конст Патриархатѣ. 1858—1900, St. Petersbourg, p. 13.

[64]) Bulgarische Fragmente, Oesterr. Revue, 1864, 7, 225.

[illegible] faisait. Dans son palais il entretenait toute une valetaille de pale-freniers, de [illegible], de gardes du corps, de cuisiniers, de serviteurs et de servantes. L'Église et la foi ne servaient que de moyen pour mener cette vie [illegible] en Orient. La vanité, l'avarice et la vie libre [illegible] de l'évêque phanariote; pour [illegible] il recourait aux mesures les plus inhumaines ne reculant devant aucun crime.

Les évêques faisaient personnellement les tournées de leurs diocèses, [illegible] à la population toutes sortes de taxes, vendaient les bénéfices ecclésiastiques et les prébendes [illegible], faisaient et résiliaient des mariages, accomplissaient [illegible] après marchandage préalable, [illegible] des images, des chapelets, de pe[illegible], lançaient l'anathème sur des villages entiers ou interdisaient les églises que les paysans [illegible] avec des sommes [illegible]. Ces évêques se montraient les défenseurs de ceux qu'auparavant [illegible] dans le but de les attirer et rendre à l'Église [illegible] et toucher de grandes sommes d'argent etc. etc. En un mot, il n'y avait pas de village, pas même de famille [illegible] du Phanar ou de ses organes n'ait infusé son venin.

L'exemple suivant montrera de combien les impôts épiscopaux dépassaient ceux de l'État. En 1859 les 16 villages bulgares ayant une population de moins de 16 000 âmes dans le [illegible] d'Acher-Tchélébi, diocèse de Xanthi, ont donné [illegible] piastres d'ordinaire redevance épiscopale, quand dans la vie ordinaire d'alors, l'[illegible] des montagnes se contentait d'une paye journalière de 2 à 4 piastres.

Le village Dolno-Raïkovo pendant la même année 1859 a donné les redevances suivantes à l'évêque grec:

1.	[illegible] τοῦ Πατριάρχου (En l'honneur du Patriarche)	
2.	[illegible] (à l'évêque pour un permis)	piastres 1300
3.	Διὰ τὴν [illegible] (service dans l'église)	„ 400
4.	Δ[illegible] (au diacre et à l'économe)	„ 140
5.	Φ[illegible] διὰ τὸν παπᾶ (au prêtre)	„ 146
6.	Redevance pour 252 mariages à 39 piastres	„ 200
7.	„ „ 70 „ de veuves à 15	„ 6540
8.	12 1/2 okes de beurre à 12 piastres l'oke	„ 1050
9.	Pain, viande, poisson, riz, eau-de-vie, vin	„ 150
10.	Pour ceux qui ont mesuré l'emplacement d'une église dans le quartier Phatovo	„ 354
11.	Loyer du cheval de l'évêque	„ 117
12.	Étamage de la batterie de cuisine de l'évêque	„ 47
13.	Marmitons du cuisinier de l'évêque	„ [illegible]
14.	Au cuisinier de l'évêque	[illegible]

[illegible] en monnaie d'aujourd'hui 2587,50 fr.[60])

[illegible] l'argent était le moyen unique [illegible] de la vie et la dignité moral[illegible]

[60]) C. M. Rodopski, Пор[illegible] [illegible] въ Родопитѣ [illegible]

carrière ecclésiastique. il fallait payer le plus possible et c'était [illegible] prix de la vocation Patriarcale qui en 1573 était de 6000 pièces [illegible] augmenta 25 fois dans la suite. Pour solder cette somme fabuleuse [illegible] nouveau Patriarche vendait les évêchés au moins 4000 pièces d'or. [illegible] évêques de leur côté savaient recueillir cette somme et trouver le moyen de mener une vie aussi luxueuse que celle de la cour. Leur vie contrastait étonnamment avec celle de l'imam (ministre du culte musulman) qui frappait par sa pauvreté et son austérité. Ils trouvaient en plus de quoi acheter les fonctionnaires et faire jeter en prison ou exiler tous ceux qui les gênaient. Tout cet argent provenait non pas des biens ecclésiastiques, mais exclusivement des biens du peuple." Tel est le langage de la conscience indignée de l'historien"[1])

Ces peuples si indignement exploités et [illegible] par le clergé grec eurent souvent recours aux ambassades [illegible] de Constantinople. Leurs archives doivent être pleines de [illegible] sur les agissements si peu chrétiens du clergé grec [illegible] jusqu'à nos jours. Malheureusement elles demeurent encore [illegible] bien que les Grecs employèrent tous leurs efforts [illegible] et les as[illegible] de la Russie sur les Balkans dans [illegible] du plus petit [illegible] lage bulgare, la vérité pure et entière [illegible] aux représentants de l'Europe en Turquie; ils [illegible] les hauts [illegible] et se formèrent une opinion personnelle. [illegible] ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qu'on ne peut accuser de [illegible] et encore moins de slavophilie, s'exprime ainsi dans [illegible] du 8 Février 1864, adressé à Bismark, Ministre des Affaires Étrangères: „Pour se rendre plus facilement compte de [illegible] le clergé grec de Constantinople a amassé [illegible] grande partie de ses richesses par des impôts insupportables [illegible] frir"[2]). Le gouvernement [illegible] a eu surtout à souffrir [illegible] Grecs et bien disposé [illegible] étant entouré et servi par des [illegible] phanariote, dut à plusieurs reprises, sous la pression des puissances [illegible], donner des leçons de morale chrétienne à la Mère des [illegible] chrétiens de l'Orient. La Sublime Porte par une ordonnance du [illegible] invite le Patriarcat à composer un conseil mixte de représentants [illegible] et d'évêques, pour chercher les moyens propres à faire disparaître ces désordres, „car beaucoup [illegible] évêques et d'archevêques font dans leurs diocèses des actes que n'oseraient faire les gens les plus méprisés"[3]). Nous finirons avec les paroles d'un étranger [illegible] honoré de ce temps [illegible] den die bulgarischen [illegible] das [illegible] Nutzungsgut des h[illegible] schen Clerus — dieser [illegible] nius". — Les [illegible] rent ainsi le fermage et [illegible] clergé [illegible] génie"[4]) [illegible]

[illegible]

1876, p. 640
[illegible] „Приложени[illegible]
[illegible] 1912, p. 93
[illegible]
[illegible] p. 13
[illegible] 1866, 7, 225.

ceux-ci les soutiennent et les aident à helléniser et à opprimer la population bulgare. Malgré ces impositions énormes, malgré les vols et les rapines que sans contrôle ils exerçaient sur leurs ouailles, en quittant leur éparchie pour se rendre dans une autre, ils s'arrangeaient pour laisser des dettes que, d'une façon ou d'une autre, devait encore payer le troupeau des fidèles qui se laissait tondre. Ainsi en 1625 les notables de Serrès recueillirent parmi eux en dons volontaires la somme de 203,000 aspres pour payer les dettes de la Métropole.[65]) En 1654 on leur demandait à chacun 6000 aspres pour le même but.[66]) Le Patriarcat Oecuménique lui-même pendant le différend écclésiastique (1860—1870) exigeait que le peuple bulgare lui payât 11 millions de piastres pour couvrir sa dette d'alors.

§ 33. Niveau intellectuel du clergé grec. Le clergé grec, qui se recrutait surtout parmi les ignorants et les criminels, souvent anciens domestiques et tchibouktchis des konaks du sultan, des pachas et des patriarches, étaient gens pour la plupart presqu'illettrés et de niveau très bas et à cause de cela „naturellement ennemis du progrès intellectuel et semeurs de l'obscurantisme".[67]) „L'ignorance du clergé grec, même du haut clergé, était fabuleuse: les archevêques étaient à peine lettrés et malgré cela ils s'enflaient orgueillesement de leur origine grecque, refusant de reconnaître aux Bulgares le titre d'hommes.[68]) Les évêques se comportaient à l'égard des prêtres de la façon la plus indigne. Souvent ils les rouaient de coups au milieu de l'autel. Certains évêques avaient pris l'habitude de traiter les prêtres comme leurs serviteurs, leur faisaient balayer leur cour, nettoyer leurs écuries ou leur jardin. Soumis à l'évêque, le prêtre ne pouvait trouver nulle part de défense. Personne ne s'occupait de son instruction. Souvent il ne savait lire et disait les prières par cœur marquait tout avec des traits primitifs et labourant de ses propres mains les champs, il ne se distinguait des paysans que par sa coiffure (le kalimafka) et par sa barbe. Pour l'ordination il payait à l'évêque de 1000 à 1500 piastres; afin de gagner davantage, les évêques augmentaient arbitrairement le nombre des prêtres; un grand nombre d'entre eux erraient sans travail et sans pain[69]).

Pour montrer en outre que le clergé grec est resté aussi grossier que par le passé, citons seulement un extrait de la lettre № 10, du 12 Juin 1911 dans laquelle l'évêque de Vélès-Dibra se plaint au consul grec d'Uskub du petit nombre de ses ouailles dans la ville de Vélès comptant à peine 24 maisons grecques orthodoxes. Sa Grandeur lui écrit: „Faites comprendre tout cela à tous ceux qui arrivent là et sont fiers du faux patriòtisme de leurs pères, qui sucent le sang du malheureux peuple comme des sangsues et autres parasites — poux, puces, moustiques, punaises, mouches de chien etc.. "[70]) Dans sa lettre № 901 du 5 Mars 1903 à l'igoumène et aux

---

[65]) **Iordane P. Guéorguief** et **St. N. Chichkof,** La Macédoine Orientale du sud, I Part. Serrès et sa campagne, 1918, Philippopoli, document XL, p. 52; Extrait des codex de la Métropole de Serrés

[66]) **Ibid.** — Document, XL, p. 53.

[67]) **M. Drinof,** Исторически прѣгледъ на Българската Църква и пр. Prague, 1869, § 139.

[68]) Путешествіе въ Святую землю свещеника Лукьянова. Журн. „Рускій Архивъ", Moscou, 1863. — **Prof. A. L. Pogodine,** История на Българския народъ, St. Peterbsbourg 1911, p. 220, trad. bulgare.

[69]) **K. Iretchek,** История на Българитѣ, p. 641.

[70]) **Iordane P. Guéorguief** et **St. N. Chichkof,** Една страница отъ историята на Сръбската пропаганда въ епархиитѣ Дебърска и Велешка, Philippopoli, 1918, стр 2.

pères du monastère Icossiphinissa situé sur le mont Pangée, Chrysostôme, archevêque de Drama ordonne au sujet du moine Chrysostôme, qui manifestait trop ouvertement ses sentiments favorables aux Bulgares, ce qui suit: „Donc, dès que vous recevrez la présente, sur l'heure vous délibérerez et chasserez bien loin au dehors du monastère cette brebis misérable, maudite et galeuse, afin qu'elle ne communique pas la gâle aux autres brebis saines de l'enceinte gardée de Dieu, qu'est votre honorable monastère“[71]).

Si le cadre de ce rapide aperçu nous le permettait nous pourrions énumérer bien d'autres expressions aussi „paternelles“ dont sont coutumiers les premiers représentants de la Grande Eglise dans leurs relations non seulement privées, mais encore officielles, là où ils tiennent sous leur autorité les âmes et les consciences de millers de fidèles. Point n'est besoin du reste de les multiplier, car on connaît suffisamment la physionomie morale de ceux qui se donnent comme le „sel de la terre“.

§ 34. Le trafic sacrilège des choses saintes mis au service de l'Hellénisme par le clergé grec. — D'une façon générale, la corruption morale de la majorité du clergé grec atteignit des proportions monstrueuses, pendant le XVIII-e et le XIX-e siècles. Elle n'a pas diminué aujoud'hui encore, bien que les conditions ayant changé, le Patriarcat Oecuménique s'est vu obligé de veiller de plus près à la formation morale de son clergé. Cette corruption était la négation entière de la moindre dignité humaine. Il est vrai que, quelques grecs, personnalités de haute moralité et d'une culture religieuse étendue, essayèrent de réagir de temps à autre. Mais ces rares unités isolées ne purent exercer aucune influence.

Le clergé phanariote qui a toujours confondu l'Eglise et la religion avec la nationalité grecque, donc avec le Panhellénisme, trafiquait d'une façon indigne avec la foi chrétienne et ses rites sacrés, de même qu'avec la vie et la conscience de ses ouailles. De cette façon ce clergé montre une âme sans foi, non seulement athée, mais manquant même de la morale de l'athéisme. L'ignorance et la profonde religiosité de la population bulgare d'un côté, son esclavage oppresseur de l'autre, enfin les conditions matérielles et politiques favorables au clergé grec étaient très habilement exploitées par les Phanariotes pour maintenir solidement dans leurs mains autoritaires le peuple qu'ils menaient à la grécisation définitive. Le charlatanisme avec la foi et les choses de la foi atteignait jusqu'au cynisme sordide. Il en était de même du trafic ignoble et sacrilège avec les saintes reliques, les sources sacrées auprès de monastères, les chapelles de pélérinage, les cimetières, les images; de tous les objets de piété ou accessoires d'église; de la prédiction de l'avenir et de toutes sortes de superstitions inventées selon les circonstances de lieu ou de temps et lancées en pâture à la masse populaire pour tenir enchaînée et soumise leur âme et pour avoir une source de revenus et d'avantages matériels, qui allaient au clergé grec, aux églises et aux écoles grecques, aux monastères grecs, véritables pépinières de la culture de l'Hellénisme *).

[71]) **Les mêmes,** La Macédoine Orientale du Sud, II, part. Les Bulgares dans la région de Drama, Cavala, Sareu-Chabane etc., Philippopoli, 1918, document, № XV.

*) Citons un exemple parmi tant d'autres: Quand dans ses tournées episcopales l'évêque venait à officier, après l'office on déchirait son aube en petits morceaux qu'on vendait à des prix fabuleux aux pieux chrétiens, comme possédant une vertu de protection et de guérison miraculeuses. D'ordinaire, le pain béni distribué par l'évêque lui-même était aussi une source de revenus, car un plateau était placé dans ce but devant le thrône épiscopal où avait lieu la distribution.

La vie privée ainsi que la vie de famille elles-mêmes ne furent pas épargnées. Elles aussi devaient servir aux aspirations panhellénistiques du Phanar. Le clergé grec, rejeton digne de son temps et de son origine savait s'introduire partout, s'immiscer dans les moindres coins de la vie privée et familiale du peuple. Fiançailles mariages, coutumes habituelles, vie du ménage et vie sociale, rien n'échappait à l'œil astucieux de l'agent phanariote. Très habilement il suivait tout par ses organes secrets, s'insinuait malignement dans le moindre différend fortuit qui surgissait dans les familles, l'attisait sans en avoir l'air et souvent réussissait à séparer le frère d'avec le frère, le fils et son père, la fille et sa mère, le mari et son épouse, toujours dans le double but bien connu: avantage personnel matériel et avantage national pour l'Hellénisme.

Il en était de même dans la vie éonomique et sociale des villages et des villes, où l'on n'entreprenait et n'exécutait aucune affaire communale sans la connaissance et l'assentiment de l'évêque ou de son représentant: le prêtre ou le marguillier. Héritages, ventes et achats, legs, associations différentes entre commerçants et corporations, dots etc. etc., tout devait se faire avec la „bénédiction" de l'évêque.[72]) C'était le despotisme religieux et politique le plus tyrannique qui se puisse concevoir.

La création du royaume de Grèce, la formation d'une élite intellectuelle grecque moderne et l'érection d'un synode pour l'Eglise grecque d'Athènes, ne font que jeter de l'huile dans le feu de ces passions et donner un nouvel élan à la poursuite des rêves panhellènes. Le Phanar devint alors complètement l'agent d'Athènes et centupla son oppression spirituelle sur les peuples non grecs de Turquie, afin de les forcer à l'hellénisation définitive.

§ 35. Monastères, couvents, églises et moines au service de l' Hellénisme. — Les peuples chrétiens de l'Orient, surtout ceux qui habitent la Turquie — bulgares, roumains, géorgiens, syriens etc. — bien que moins cultivés que les Byzantins, étaient beaucoup plus religieux que leurs maîtres en religion—les Grecs. Les monastères étaient les centres principaux et les séminaires de la culture spirituelle et des sentiments religieux et moraux. Là, l'âme inquiéte des croyants cherchait la consolation dans les tristes infirmités de cette vie, là, elle puisait foi et espoir dans une vie meilleure d'outre—tombe. Avec la pénétration du christianisme surgissaient partout quantité de monastères fondés par des rois et des grands et richement dotés de terres, de revenus et de droits. Dans ces monastères accouraient des pélerins par milliers de tous les côtés et leurs dons généreux augmentaient la richesse des monastères, leur magnificence, et facilitaient l'entretien de leur nombreux moines. Ici aussi le naturel du grec se manifestait clairement. Dans ces monastères il voyait une des sources principales pour apaiser sa soif d'argent et pour tenir sous son autorité les âmes des peuples qu'il voulait fondre dans sa nationalité. Ne respectant ni diplômes royaux, ni statuts monastiques, ni les désirs et les intentions pieuses des généreux fondateurs ou bienfaiteurs des monastères; se moquant de leur autonomie et de leur destination de sanctuaires de prières, chers à Dieu, le Phanar essaya de toutes les manières de s'y introduire, d'en faire son domaine et les mettre aussi entièrement au service de l'Hellénisme. Les

[72]) **Iordane P. Guéorguief et St. N. Chickof,** La Macédoine Orientale du Sud etc. I, part. Philippopoli, 1918, document, № XL, p. 51—67.

aspirations et les agissements de la Mère Universelle étaient bien connus de ceux qui autrefois avaient sacrifié toute leur vie à la grandeur de Byzance. Aussi durent—ils prendre des mesures pour s'y opposer.

Dans la charte de fondation du monastère de Batchkovo construit en 1083 par le géorgien Grégoire Pakourianos, grand domestique de l'empereur Alexis Comnène, nous rencontrons la vraie caractéristique du Grec d'autrefois et d'aujourd'hui. Le brillant stratège et prudent fondateur y dit textuellement: „Je conseille tous ceux qui habitent ce monastère et j'insiste très énergiquement pour que dans mon saint couvent on ne reçove jamais un seul prêtre ou moine de la nation des Romœi (grecs), sauf un secrétaire qui sache écrire, afin qu'on puisse par son intermédiaire communiquer aux archontes du lieu les résolutions de l'igouméne et que, sur ordre, il puisse aller lui-même auprès d'eux pour faire tout ce qui est indispensable pour le monastère. Car ce sont des emportés, des hâbleurs, des accapareurs" [73]) C'est ce que fait ressortir le savant historien russe en expliquant la charte géorgienne: „Pakourianos montre aussi les causes de sa prescription, elles seraient les suivantes: bien souvent il lui arriva d'observer comment les Grecs rusés, enclins à la violence et à l'appropriation, profitant de la simplicité et de la condescendance des moines des autres nationalités et surtout des Géorgiens, s'efforçaient de mettre la main sur les monastères étrangers, s'arrogeaient le gouvernement du monastère et trouvaient toujours quelque prétexte plausible pour déclarer le monastère leur propriété" *).

Le Patriarcat Oecuménique a joué un rôle prépondérant sous la domination turque, dans l'appropriation de tous les monastères, de leurs chapelles et de leurs dépendances. Il eut soin d'y détruire toutes les traces de langue autre que le grec, introduisit la langue grecque dans la liturgie et en fit les pépinières les plus florissantes et les plus fécondes de l'Hellénisme. Dans ces sanctuaires toujours profondément vénérés par les populations chrétiennes, toujours gouvernés par des grecs éprouvés et fanatiques, on attirait des adolescents bulgares, valaques, albanais etc., soit comme postulants, soit comme serviteurs, bergers ou agriculteurs, on les éduquait dans l'esprit grec, puis on leur donnait la tonsure monacale. Ainsi se constituait le contingent des propagateurs fanatiques et des agents de l'Hellénisme parmi les pieuses masses populaires, agents convertis en destructeurs des âmes de leurs congénères non grecs. Pour attirer plus de pèlerins et de plus riches dons à ces sanctuaires, l'ingénuosité grecque fut aussi impudente que monstrueuse. On canonisait certains moines défunts, on proclamait leurs restes et leurs tombeaux miraculeux, on créait des légendes de toutes sortes sur le pouvoir de guérison de sources, d'arbres, de rochers et de grottes situés autour du monastère et l'on répandait des songes et des superstitions impossibles à imaginer.

---

[73]) Τὸ τυπικὸν τὸ ἐκτεθὲν παρὰ τοῦ μεγάλου δομεστικοῦ τῆς Δύσεως κυροῦ Γρηγορίου τοῦ Πακουριανοῦ, πρὸς τὴν παρ' αὐτοῦ κτισθεῖσαν κτλ.

Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Petrtizos (Batchkovo) en Bulgarie. — Texte original publié par le R. P. Louis Petit dans le **Византийски врѣменникъ**, supplément au t. XI, № 1, St. Petersbourg, 1904; Introd. p. XIV Typikon p. 44.

*) Le Professeur de l'Académie ecclésiastique de St. Petersbuorg I. I Sokolof en a donné une analyse historico-critique très détaillée dans la revue „Христіянское Чтеніе" mois d'Avril. — Notre citation est empruntée, au tirage à part intitulé: „Грузинскій монастиръ въ Византіи", p. 17—18.

Tout monastère avait ses dépendances dans les différentes villes et les bourgs principaux. Là venaient régulièrement des moines-quêteurs, soit comme confesseurs pour pénétrer jusque dans les secrets des âmes et des consciences des croyants et au moyen de la direction en faire des sectateurs aveugles de l'Hellénisme; soit pour recueillir des aumônes et recruter des pélerins. De la sorte, les monastères se créèrent des revenus importants qui servaient aussi les intérêts de l'Hellénisme*). Dans les bibliothèques monastiques, les églises, les ossuaires etc., où l'on a mis tant de soin à faire disparaitre toute trace bulgare, on trouve encore aujourd'hui, passés inaperçus, des débris de livres écclésiastiques en ancien Bulgare, des inscriptions sur les icônes, des dons innombrables faits par des bulgares dont le sentiment national n'était pas encore réveillé. Quelques uns d'entre eux sont encore en vie et sont bien connus pour leur générosité envers l'Hellénisme.

Une fois le monastère passé aux mains du Patriarcat Oecuménique, les autorités turques ne touchaient plus à ses biens ni à son existence.

Le Phanar, ses évêques et ses agents veillaient avec soin à ce que l'entrée de ces monastères fut interdite à tout moine non grec. Malheur à celui qui oserait, de quelque manière que ce fût, confesser son origine non grecque.[75])

Jusqu'à nos jours, les monastères de la Macédoine et de la Thrace turque servaient aussi de rendez-vous aux brigands et aux criminels grecs, qui devaient exterminer par la balle ou le couteau tout Bulgare, prêtre ou instituteur fidèle à sa nationalité.

§ 36. Les anciens titres historiques des évêques de Macédoine et le Patriarcat Oecuménique. Le Patriarcat Oecuménique et les Panhellénistes croyaient jusqu'au début de la seconde moitié du XIX-e s. que c'en était fini à jamais du peuple bulgare surtout en Thrace et en Macédoine, désormais submergé dans les eaux de l'Hellénisme. Jusqu'alors les patriarches Oecuméniques ne soupçonnaient pas quelle importance auraient un jour les anciens titres historiques et canoniques des principaux évêques de Macédoine, sous la juridiction desquels se trouvait, en sa grande majorité, la nation bulgare.

On sait aujourd'hui de sources historiques grecques, que le titre du Métropolite de Kostour était: *Ὁ Καστορίας ὑπέρτιμος καὶ Ἔξαρχος πάσης παλαιᾶς Βουλγαρίας*: Le Vénérable de kastoria et Exarque de toute l'ancienne Bulgarie. Le Métropolite de Stroumitza portait le titre: *Ὁ Στρουμνίτσης καὶ Τιβεριουπόλεως, ὑπέρτιμος Ἔξαρχος Βουλγαρικῆς Μακεδονίας*: Le Vénérable

---

*) En voici un exemple: Le monastère de Batchkovo, dont nous avons parlé déjà, propriété du Phanar jusqu'en 1897, avait pour conseillers de fabrique, comme intendant de ses revenus et de ses biens, des commerçants bulgares grécisés de Stanimaka Tous les ans on distrayait 25,000 fr. de ses revenus pour soutenir les écoles grecques de la ville, diverses associations grecques etc., pour rallumer l'Hellénisme qui s'éteignait. A la suite de l'éréction de l'Exarchat bulgare, tous les monuments et inscriptions bulgares furent détruits et remplacés par d'autres grecs. On effaça l'inscription sur le roc auprès de la forteresse datant du temps d'Assen II (1230) que, par bonheur, les savants étrangers avaient autrefois relevée.

[74]) I. Erdic. En Bulgarie et en Roumélie, Paris. 1885, p. 215

[75]) Voir plus haut, l'ordonnance déjà citée du Métropolite de Drama à l'igouméne du monastère Icossiphinissa et les documents V, p. 8 de la première Partie et № XIX de la seconde partie du livre „La Macédoine Orientale du sud" etc. par I. P. Guéorguief et St. N. Chichkoff.

de Stroumitza et de Tibériopolis et Exarque de la Macédoine bulgare[76]). Celui de Pélagonie (Monastir) portait le titre suivant: „Ὑπέρτιμος καὶ Ἔξαρχος πάσης Βουλγαρικῆς Μακεδονίας: Très Honorable Exarque de toute la Macédoine bulgare. Enfin le Métropolite de Prespa et Okhrida aimait à s'orner du titre: πάσης Βουλγαρίας.[77]) Cependant quand chez les Bulgares de ces éparchies commença à s'éveiller le sentiment de leur nationalité véritable et que, de concert avec leurs congénères de Mésie et de Thrace, de Dobroudja et de la région de la Morava, ils redemandèrent leurs droits ecclésiastiques et religieux, le Patriarcat Oecuménique alarmé défendit à ces évêques de porter ces titres, que lui-même avait créé pourtant. Il comptait ainsi détruire ce témoignage historique et ethnographique précieux, qui affirmait au monde que la Macédoine est habitée par des Bulgares.

VII. Autres facteurs étrangers au service des aspirations assimilatrices panhelléniques.

§ 37. Autres facteurs favorisant l'Hellénisme. — En dehors du nombreux clergé grec et de ses innombrables satellites dans l'empire turc et au dehors (colonies commerciales, sociétés, dépendances monastiques, chapelles, églises etc. dans les différentes villes des divers Etats de l'Europe), une foule d'autres facteurs et de conditions favorables aidèrent l'Hellénisme à établir sa prépondérance sur les autres peuples chrétiens de Turquie.

§ 38. Les colonies commerciales grecques et les sociétés philhellènes au service de l'Hellénisme. — Les anciennes colonies grecques parsemées le long du littoral de la Méditerranée, de la Mer Egée et de la Mer Noire, grâce à leur supériorité culturelle, historico-archéologique et économico-commerciale, laissèrent un peu partout des traces de leur existence et de leur action, même aprés l'établissement des Turcs dans la péninsule balkanique. Dès les premières années de la domination turque, ces divers centres se reconstituèrent bien vite. Ils reçurent un renfort important par l' arrivée continuelle d'émigrants bulgares, valaques, albanais etc. qui chassés de l'intérieur de la péninsule où la vie devenait intenable à cause des pillages turcs, venaient y chercher un refuge et se voyaient engloutis dans l' Hellénisme.

Ces centres eurent l'avantage de maintenir les relations entre l'Orient asiatique et l'Occident européen. A côté de Constantinople s'élevèrent donc Salonique, Smyrne, Alexandrie etc. véritables foyers de l'Hellénisme. Sous leur patronage se formèrent à Athènes, à Paris, à Vienne et même en Russie des sociétés philhellènes, qui implantaient et propageaient dans le monde occidental l'idée de la délivrance de l'Orient chrétien gémissant sous le joug oppressif de l'Islam, tandis qu'en Turquie elles travaillaient à l'assimilation des éléments non grecs dans l'Hellénisme.

Devenus en'leur qualité d'excellents marins et commerçants, les intermé-

---

[76]) **Rally et Potly**. Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, Ἀθῆναι, 1855 год. Sur la même question: **Offeïcof** = La Macédoine au point de vue ethnographique, Philippopoli, 1887 217,; **M Drinof**, Периодическо Списание на Бъл. Книж. Дружество, Sofia, кн XXVII, p. 342—43.

[77]) Voir Drinof, l. c. **A. Chopof**, Материали по новата история на Македония. Пер. Списание, на Бъл. Кн. Друж. София, кн. XXXI, p. 91—100.

diaires indispensables dans la plupart des entreprises, les Grecs avaient su gagner des droits particuliers de la part des sultans; ce qui leur facilitait au plus haut point la revendication de leurs prétentions nationales et „historiques". Tous les échanges commerciaux, l'importation aussi bien que l'exportation se faisaient presqu'exclusivement par le moyen des villes du littoral, fortement grécisées. Cela augmentait considérablement la supériorité des Grecs et établissait solidement l'influence de leur race au point de vue intellectuel et économico-social sur le peuple bulgare adonné à la culture de la terre, durement opprimé et enfermé dans les possessions turques de l'intérieur.

Dans chacun de ces centres grecs le Patriarcat Oecuménique avait ses organes. Aidé par les Panhellénistes, il les tenait solidement dans ses mains et y trouvait un secours puissant pour ses intérêts personnels et ceux de l'Hellénisme.

§ 39. La physionomie ethnographique du littoral de la Mer Egée, d'après les données grecques les plus récentes. — Ces antiques colonies grecques avaient perdu en grande partie leur physionomie hellène lors de l'invasion des Slaves et de la formation du royaume bulgare. Pendant toute la durée de la domination cinq fois séculaire des Turcs, ces centres conservèrent leur aspect slavo-bulgare. Ce n'est que dans les derniers temps qu'lis furent grécisés de force et représentés comme foncièrement grecs devant le monde extérieur. Bien que les Grecs se soient toujours entendus pour récuser, au moins en public, les témoignages que la toponymie et l'histoire fournissent à ce sujet, nous voyons leurs représentants les plus autorisés admettre entre eux comme des faits incontestables ce qu'ils prenaient tant de soin à nier au dehors. L'on trouve un exemple frappant de cette duplicité, dans les documents inédits des archives grecques de la Métropole patriarchiste de Serrès. Leurs codex originaux, qui remontent à l'année 1603 contiennent dans les actes et protocoles officiels des milliers de noms nationaux purement et exclusivement bulgares portés par des habitants qui ont fait souche dans tout ce pays: conseillers de la Métropole, conseillers de fabrique, notables, prêtres, commerçants, chefs de corporations, artisans, agriculteurs etc., tous possesseurs de biens immeubles, tant dans la ville de Serrès même, que dans les bourgs et les villages du diocèse [78]).

Les nécrologes des monastères de la Macédoine Orientale du Sud sont eux aussi remplis de noms bulgares non seulement des villes de Serrès, Drama, Cavala, Salonique, mais aussi de tous le villages chrétiens; de même ceux qui sont situés entre le mont Pangée et les littoral que toujours on a considéré comme des restes des antiques colons grecs ou des Turcs émigrés à l'époque byzantine et devenus chrétiens (Porna, Rakhovo)[79]). Ce sont là des noms de gens riches et considérés qui seuls sont en état de faire de ces opulentes fondations aux monastères afin que leurs noms et ceux de leurs proches soient commémorés à perpétuité au Saint Sacrifice. De pauvres artisans ou de simples colons n'en auraient pas eu les moyens. A remarquer aussi le fait curieux que dans ces codex et nécrologes jusqu'en 1870—75 on ne rencontre pas un seul nom national grec

[78]) La Macédoine Orientale du Sud, I, Part. Les Bulgares dans la campagne de Serrès, Philippopoli, 1918, docum. № I, p. 3; № II, p. 4 et № XL, p. 51—67.

[79]) **Les mêmes.** La Macédoine Orientale du Sud, II-e, Partie. Les Bulgares dans le région **de** Drama, Cavala etc. Philippopoli, 1918.

(Socrate, Epaminondas, Périclès...) qu'aimaient à porter avec fierté ceux qui tenaient a passer pour les véritables descendants de l'Hellade classique, noms portés d'une façon courante dans les îles et la Grèce méridionale peuplés de grecs purs. A côté des noms bulgares on y rencontre les noms ecclésiastiques ordinaires que par tradition immémoriale se transmettent tous les peuples chrétiens. Dès lors, peut-on raisonnablement considérer de descendance grecque une famille, dont le père se nomme Théodoris, le fils Stoïtchos ou vice versa, ou bien dont la mère porte le nom purement bulgare Bojana, tandis que la fille s'appelle Marie?

Dans ces documents officiels grecs, le clergé grec, qui possédait l' autorité, pour donner une physionomie ethnographique bien hellène aux agglomérations bulgares et en général à toute la région, changea les terminaisons de tous les noms bulgares auxquels il ajouta les désinences caractéristiques des noms grecs: os, on et dis. Ainsi, Traïko, un nom, certes, d'origine bulgare, devient Traïkos, Stoïtcho se transforme en Stoïtchos; on obtient de même Pentchos, Dobros etc. Les villages dont on ne peut trouver l'équivalent en grec, ont subi le même sort; exemple: Zdravikion, Pravion, Radolivos, Rossilovos etc. etc.

Sans aucun doute, on trouverait des données aussi probantes concernant l'aspect ethnique bulgare en Macédoine méridionale et au delà, dans les nécrologes monastiques et les codex des Métropoles de ces contrées, s'ils n'étaient cachés soigneusement à tout oeil étranger.

Fait encore plus important: les consuls du royaume de Grèce reconnaissent ouvertement et affirment dans leurs rapports confidentiels au gouvernement d'Athènes, que toute la plaine de Serrès jusqu'au littoral, est peuplée de bulgares. Ils proposent des mesures énergiques qui permettent dans un laps de temps assez court de les assimiler et de les recueillir au sein de l'Hellénisme [80]). Et cela a lieu à la veille de la guerre Balkanique (1907—1908) et le monde entier sait, à quelle terrorisation furent soumises les populations bulgares de Turquie, particulièrement celles de Macédoine.

§ 40. Les hôpitaux, les pharmacies, les médecins grecs — au service de l'Hellénisme. — Rien n'arrêtait les évêques grecs et les Panhellénistes dans la dénationalisation complète des peuples balkaniques étrangers à leur race. Ils dirigèrent même les institutions strictement philanthropiques vers ce but unique. Dans tout centre tant soit peu en vue ils érigèrent des hôpitaux ou transformèrent ceux qui y existaient déjà en vue de leur nouvelle destination. Secours des médecins, médicaments, nourriture, tout y était distribué gratis, mais uniquement à qui reconnaissait le Patriarcat c. à. d. se faisait passer officiellement pour Grec. Pour y être admis, le malade devait se faire inscrire dans les registres de la Métropole comme Grec orthodoxe — et se montrer tel devant les autorités turques. Dans la ville de Serrès, par exemple, en 1796, par un firman impérial on ouvrit le premier hôpital expressément destiné au service de tous les chrétiens sans distinction de nationalité, mais la Métropole ne tarda pas à l'accaparer et le mit au service des orthodoxes seuls, c. à. d. de ceux qui se disaient Grecs. Il fut réorganisé quand le mouvement de renaisance de la conscience bulgare se fit sentir dans la région de Serrès. Depuis il ne fonctionna plus que pour soutenir l'Hellénisme. En 1894 l'hôpital refusa de recevoir un

---

[80]) Ibid. I-re Partie, 1918, document № XVIII, p. 20—21.

malade bulgare pour la seule raison qu'il était schismatique et parce que son village Karadja-keuy n'avait pas accepté le prêtre grec qu'on lui envoyait et ne reconnaîssait pas la Métropole grecque. Cet ostracisme indigna certains notables grecs de caractère plus noble et motiva la protestation qu' ils firent au sein de l'assemblée de la ville, présidée par le Métropolite Grégoire*). Des facultés de médecine créées au siècle passé à Athènes et à Constantinople, sortirent de nombreux médecins grecs qui inondèrent toute la Turquie. Science, médecine et même la profession philantropique qu'ils exerçaient furent mises exclusivement au service du clergé du Phanar pour la propagation et le développement de l'Hellénisme. Leur influence fut grande sur les masses populaires, sur la vie sociale, plus encore sur les puissants du jour et les beys turcs qu'ils savaient habilement exploiter pour les attacher à la cause hellène. Il n'y avait pas de ville ou de bourg important qui n'eût son médecin grec ou un pharmacien de cette nationalité. Les charlatans valaques venus de l'Epire, sectateurs fanatiques de l'Hellénisme, grâce aux tours qu'ils exerçaient comme médecins ou chirurgiens libres, non seulement exploitaient la population, mais étaient les agents les plus zélés de l'Hellénisme et les espions attitrés des évêques grecs et des autorités turques.

Ces dernières années, les hôpitaux grecs mettant à contribution les secours qu'ils recevaient d'Athènes, ainsi que les impositions spéciales, quoique non officielles dont étaient grevées les communes, les églises, les populations et les dons généreux faits par des richards grecs ou bulgares se transformèrent en maisons de banques, toujours pour promouvoir l'œuvre nationale. L'hôpital de Serrès prêtait de l'argent aux paysans, à des habitants des villes, à des communes entières. Evidemment, on imposait à ceux qui avaient besoin d'argent, les conditions ordinaires: reconnaître l'évêque grec, et passer pour Hellène.

En plus, auprès de chaque tribunal, dans chaque ville et chaque bourg de la Turquie, ce fut une invasion d'avocats, de scribes, d'avoués, tous Grecs. De cette sorte se forma une élite intellectuelle qui travailla avec ardeur à implanter partout l'Hellénisme, à le consolider et à donner aux pays soumis encore aux Turcs, cette physionomie ethnographique que les Grecs ne manquaient jamais d'exhiber devant le public étranger.

§ 41. Les syllogues grecs d'Athènes et de Constantinople. — Quand on s'aperçut à Constantinople et à Athènes que le réveil du sentiment national gagnait les Bulgares, puis les Albanais et les Valaques et qu'il compromettait les aspirations de l'Hellénisme et ses lointaines „prétentions historiques“ sur la péninsule balkaniqne, le cri d'alarme fut donné et on déploya une activité febrile sur tous les points, pour sauvergarder tout ce qu'on avait acquis depuis tant de siècles. Entre autres signes de cette activité nouvelle, citons la fondation à Constantinople, par le Patriarcat Oecuménique et le Phanar byzantin, de la société philantropique „Φιλανθρωπική Ἀδελφότης“ ainsi dénommée pour échapper aux soupçons et masquer le véritable but qu'elle poursuivait. A son exemple se fondait simultanément à Athènes, dans le royaume libre la „Société scientifique de Macédoine pour la propagation de la langue et de la culture grecques“ parmi les peuples non grecs de Turquie, principalement de Macédoine et de Thrace.

Ces deux sociétés n'en formaient en réalité qu'une seule ayant pour but de centraliser toutes les mesures, qui, en apparence semblaient viser

*) Ibid. document № XVIII, p. 30—31.

la culture et l'instruction, mais qui tendaient en fait à la propagation de l'Hellénisme, surtout parmi les populations bulgares de Turquie.

En peu de temps les deux syllogues étendirent leurs embranchements dans toutes les villes de Turquie. Les évêques grecs et leurs grands vicaires en étaient les présidents et les guides et tous les avocats, médecins, prêtres, maîtres d'école, notables grecs s'y inscrivaient comme membres. Leurs ressources pécuniaires étaient abondantes, sans compter la subvention du gouvernement d'Athènes. Toutes les églises, les monastères, les chapelles grecs à l'étranger, les diverses associations et les compagnies, les casuels des mariages, fiançailles, dots etc. devaient tous les ans fournir leur quote-part et leurs dons volontaires. On savait aussi attirer les dons généreux de Grecs riches et patriotes de l'univers entier et aussi des Bulgares grécisants, enfin de ceux que les évêques grecs avaient l' habileté de gagner ou qui avaient des rapports étroits économiques et commerciaux avec les pays grecs.

Le syllogue avait plein pouvoir sur les écoles en Turquie. Il les ouvrait, aidait à la construction de bâtiments scolaires ou d'églises, envoyait les manuels et le matériel scolaire, nommait instituteurs et institutrices presque tous de l'ancienne Grèce et très bien préparés. Il subventionnait les prêtres, envoyait des chantres et divers livres de lecture spécialement composés pour propager l'esprit et la grandeur de l'Hellénisme. Il venait en aide là où il fallait, et par des pourboires il infusait l'Hellénisme jusque dans les villages qui avaient déjà rejeté le joug phanariote, et y constituait un parti grécomane. Celui-ci servait d'agent aux évêques grecs et aux Panhellénistes, suscitant des querelles et des émeutes au milieu de la population pour en compromettre et arrêter le réveil et la vie nationale.

Les quelques chiffres suivants montrent assez ce que le syllogue d'Athènes dépensait dans ce but: En 1884 il donna pour les écoles grecques de Serrès 90,600 piastres or, tandis que sa succursale de Serrès donna 4000 piastres. Toutes les dépenses pour les écoles grecques de Serrès montèrent cette année-là à 199,496 piastres.

Pour montrer jusqu'où peut aller le fanatisme dans le choix des moyens, citons encore un fait caractéristique: L'évêque grec de Gumurdjina dans une circulaire confidentielle*) à ses représentants, conseille ou plutôt ordonne, aux institutrices installées dans les villages bulgares de faire tout leur possible pour contracter mariage avec le fils de quelque notable bulgare; de l'aider dans son commerce ou dans l'érection d'un débit de spiritueux, afin d'occasionner par ce moyen une scission dans le village, et de former un parti grécoman, qui travaillera à la réunion du village entier au Patriarcat.

§ 42. Les consulats grecs en Turquie et les Grecs dans les chancelleries étrangères en Orient. — Dès les premières années de la formation du royaume de Grèce, l'Europe qui le choyait, lui avait donné une situation privilégiée en Orient dans l'espoir d'anéantir la domination turque. Aussi les patriotes grecs et les hommes d'Etat du nouveau royaume entreprirent-ils la réalisation des rêves panhelléniques. Quand le Patriarcat Oecuménique et l'Hellénisme eurent commencé à perdre leur autorité spirituelle et leurs éspérances en Serbie, puis au milieu du peuple bulgare, alors

*) Documents inédits sur la Thrace.

tous les efforts et tous les moyens d'action d'Athènes furent dirigés vers la Macédoine et la Thrace, seules voies libres pour la réalisation du rêve caressé depuis des siècles par la race grecque, la conquête de Constantinople. Sous ce rapport les patriotes athéniens avaient un agent éprouvé dans le Patriarcat Oecuménique, qui déjà avait bien mérité de l'Hellénisme en Turquie: en effet toutes les corporations des villes avaient été embrigadées au service des aspirations politiques et nationales panhelléniques. D'autre part, les journaux grecs d'Athènes combattaient ouvertement à présent, pour l'idéal hellénique, *la grande idée*.

Entre temps le royaume de Grèce avait installé partout en Turquie des consulats. Il y mit tant de zèle qu'à partir de la guerre de Crimée et surtout après la guerre russo-turque de 1877—1878 au lendemain du congrès de Berlin, aucune localité où par hasard pouvait se trouver un Grec, ne fut laissée sans consul ou pour le moins sans agent consulaire grec. Ceux-ci formaient tout simplement un Etat dans l'Etat turc, car ils savaient toujours s'y prendre et étaient puissamment soutenus par les représentants diplomatiques des grandes puissances européennes. Le gouvernement grec choisissait ses consuls parmi ses citoyens les plus cultivés et les plus habiles, ceux qui comprenaient la gravité de leur mission et étaient entièrement dévoués à la nation. C'est par leur entremise qu'Athènes dirigeait la propagande hellénique ne ménageant pas ses moyens moraux et pécuniaires*). En outre, les consuls grecs recrutaient sans choix préalable, mais dans un but bien déterminé, des sujets grecs parmi les peuples chrétiens indigènes, surtout parmi les Bulgares. On sait quelle importance y attachait l'Hellénisme, particulièrement au milieu des populations chrétiennes de Turquie, laissées sans appui à l'arbitraire des gouvernements régionaux turcs.

S'agissait-il d'échapper au châtiment d'un crime, de s'assurer quelque avantage ou de se libérer simplement du service militaire, il n'y avait qu'à recourir au consulat hellénique et se déclarer Hellène pour avoir un passeport qui assurait le succès. Il va sans dire que l'Hellénisme en profitait chaque fois pour proclamer par les cent bouches de la renommée la force et la puissance ethnique et la valeur de ses droits imprescriptibles**).

Il est de l'essence du Grec de faire le coquet, de flatter, de faire patte de velours, sourire à droite et à gauche, se vanter de sa prétendue descendance des anciens Hellènes au point de vue de la race et de la civilisation. Quand il le juge nécessaire, il sait aussi ramper, pourvu qu'il réussisse ainsi à s'insinuer dans la place convoitée. Avec ses manières de faire doucereuses il s'attire d'abord la bienveillance et les sympathies de l'étranger, qui lui ouvre largement ses portes. Aussi ne rencontre-t-on ni dans le passé, ni dans le présent de chancellerie diplomatique en Orient,

---

*) Un fait: Le Vice-Consulat de Cavala, dont la région comprenait presque tout le sandjak de Drama et était la moins menacée par le Bulgarisme, avait comme dépenses imprévues pendant l'année 1908 la somme de 3,437 et 37% de livres turques. Ces dépenses étaient faites pour l'achat et le transport de matériel de guerre, de vêtements et de chaussures, pour la solde des compagnies insurgées, les pots de vin... etc. Dans ces dépenses entrait aussi la somme de 234 et 66% de livres comme subvention au pensionnat de filles dans le village bulgare de Prossotchéne.

**) Il n'est pas rare de rencontrer aujourd, hui encore un père et une mère bulgares émigrés de quelque village à Stanimaka ou à Bourgas, et leur fils rouler sur des chemins inconnus, muni d'un passeport de sujet grec; évidemment toute la famille est inscrite dans les registres consulaires comme grecque, sous la protection du consulat et des capitulations. Pareil recrutement est chose ordinaire en Turquie.

ou de maison de commerce tant soit peu importante qui n'ait à son service des Grecs. En outre, il est rare qu'un jeune étranger vive ou passe quelque temps en Orient, sans prendre femme parmi les Grecques ou pour le moins avoir été servi par un Grec ou une Grecque. Bien plus, souvent on vit des Grecs occuper les postes diplomatiques ou consulaires des grandes puissances à Constantinople. Des Grecs aussi occupaient les postes diplomatiques turcs auprès des cours européennes. Partout et toujours, les uns et les autres profitaient de la position que leur donnaient ces divers offices, pour travailler à la réalisation de l'idée nationale *).

§ 43. Rôle des Grecs, fonctionnaires turcs, à l'égard des Bulgares. — Toute l'organisation de l'empire turc, reposa de tout temps, sur la volonté personnelle des sultans. Pour tout musulman de n'importe quelle situation publique ou privée qu'il fût il n'y a qu'un Dieu (Allah) au ciel, un seul prophète sur la terre, Mahomet, et son unique représentant, le sultan-kalife. Grâce à cette mentalité passée dans le sang du Turc, la volonté du sultan est sacrée, ses désirs et ses préscriptions infaillibles et imprescriptibles. Le Turc remplissant une fonction, depuis le plus haut jusqu'au plus bas échelon, doit sa place de fonctionnaire à la volonté sacrosainte et à la misericordieuse bonté du sultan, dont les plus hauts dignitaires ne sont que l'expression. Voilà pourquoi, ce ne sont pas les qualités et les aptitudes personnelles du fonctionnaire, mais le favoritisme des plus forts et l' obéissance aveugle de l'employé à leur égard qui le maintiennent à sa place. Cette protection le pauvre fonctionnaire l'achète à très haut prix, et comme sa paie n'y peut suffire, lui-même est obligé de chercher d'autres sources de revenus, les populaires pots de vin.

Le Grec dont la nature extrêmement souple sait se faire à toutes les situations, réussit à merveille à exploiter l'organisation intérieure de la Turquie tant pour son propre compte que pour les intérêts de sa nation. Les essais de réformes en Turquie au siècle passé, permirent aux Grecs de s' installer dans tous les embranchements du gouvernement. Le Patriarcat Oecuménique, représentant de toutes les nationalités chrétiennes devant l'autorité turque, eut en cela une immense influence par ses aspirations et ses organes. Cet état des choses cadrait bien avec les vues des sultans et de leurs hommes d'Etat, vues souvent inspirées à l'intérieur par les intrigues du clergé grec et à l'extérieur par les puissances européennes, dont les intérêts politiques en Orient se compénétraient les uns les autres.

On préférait les Grecs comme aides, adjoints (moavines) des valis et des moutessarifs, comme membres (azi) dans les conseils (mejdlissi) des vilayets, des sandjaks et des cazas où l'évêque grec du lieu ou son vicaire siégeaient de droit; on les choisit de même conseillers municipaux (bilédié)

---

*) Voici quelques exemples à l'appui de ce que nous avançons: le Grec Vassilios Grigoriadis est consul anglais à Drama en 1903. Et en sa qualité de fonctionnaire anglais il intercède auprès du gouvernement de Londres pour l'établissement d'un Consulat grec à Drama, consulat que lui jugeait indispensable pour les intérêts anglais évidemment.

Zlatkous est une famille grécisée très influente de Serrès; pendant de longues années elle eut le rôle principal dans la propagande grecque de la région de Serrès. Or, c'est un membre de cette famille qui est consul autrichien dans la ville dont les écoles éraient généreusement soutenues par sa famille. — Un des membres de la famille Doumba est diplomate autrichien. C'est lui qui défendait en 1917 dans les journaux allemands les prétendus droits de la Grèce sur la Macédoine.

dans les mudurluks, membres des tribunaux, fonctionnaires au département des finances, des douanes, des communications, des postes et télégraphes, des chemins de fer, de la navigation, de la police etc. etc.*).

C'était une rareté que de rencontrer un fonctionnaire turc d'une nationalité autre que la nationalité grecque. Quelque Bulgare avait-il réussi à obtenir une charge, les agissements des Grecs ne tardaient pas à le déloger. Ces Grecs, fonctionnaires turcs étaient les persécuteurs féroces de tout ce qui était bulgare. C'étaient les espions fidèles et exercés du gouvernement turc. Ils rendaient vaines toutes les demandes même les plus justes et les plus inoffensives des Bulgares. La moindre étincelle de réveil national était aussitôt signalée, ils en dénaturaient le sens et la présentaient comme un attentat dangereux pour la domination Ottomane [81]). Impossible de faire prendre en considération les demandes leplus légitimes pour l'ouverture indispensable d'une école ou d'une église bulgare. Au contraire, grâce aux intrigues des fonctionnaires grecs, on enlevait aux Bulgares les droits acquis auparavant, on fermait les églises, les écoles, les chappelles de villages purement bulgares, on calomniait les prêtres, les instituteurs et les citoyens au sentiment national plus éveillé, on les punissait et envoyait en prison ou en exil. En un mot, c'est là surtout qu'on mit tout en œuvre pour étouffer la conscience et l'esprit national du Bulgare. Quand après des luttes et des efforts de plusieurs années quelque ville ou village bulgare avait réussi à ouvrir une église ou une école, les intrigues grecques ne cessaient que lorsqu'elles avaient réussi à les fermer, ou tout au moins à faire acheter par d'exorbitants pourboires la bienveillante condescendance des autorités turques**). La majeure partie de ces fonctionnaires étaient pris parmi la population grecque ou grécisée des villes, parmi les notables, qui toujours furent la main droite du clergé grec dans ses aspirations et les complices de sa vie corrompue.

§ 44. Les Valaques Epirotes de la Macédoine, agents de l'Hellénisme.—Pendant la domination turque, autour des monts Gromos et Pinde, dans l'Epire et la basse Albanie, s'élevèrent de riches centres commerciaux à noyau ethnographique valaque, mais férocement fanatiques pour l' Hellénisme. Leurs richesses les exposèrent à la fin du XVIII-e siècle, au pillage d'Ali Pacha de Janina, puis des hordes albanaises, lors du soulèvement grec au début du XIX-e siècle.

Par leur astuce et leur ruse, par leurs qualités de spéculation et leur savoir faire quand il s'agit de leurs intérêts matériels, les Valaques Epirotes de la Macédoine, connus sous le nom de Tzintzares, furent parmi les agents les plus puissants et les plus tenaces de l'Hellénisme au milieu des

---

*) On ne connait que trop la vénalité des juges et des secrétaires particulièrement dans les tribunaux de paix où siégeaient des Turcs crétois, Grecs d'origine dont la corruption n'avait d'égal que le dévoûment à l'Hellénisme.

[81]) Cf. Document XXXI, p. 28 du livre: Les Bulgares dans la campagne de Serrès etc.

**) En 1884, la population purement bulgare de Oustovo, colonne du Bulgarisme dans le caza d'Akheu Tchélébi, diocèse de Xanti, village où jamais aucun Grec ou Grécoman ne réussit à s'installer, avait obtenu un firman impérial, réparait une de ses églises, insuffisante et incommode. Le Patriarcat Oecuménique, les notables d'Andrinople et de Xanti insinuèrent perfidement au gouvernement turc que les Bulgares y préparaient une cachette d'armes, ce qui éleva un véritable orage et lors de la consécration de l'eglise en 1885 le gouvernement voulut enlever pendant la messe l'évêque bulgare Sinésius et le renvoyer à Andrinople.

populations bulgares de toute la péninsule et surtout de la Macédoine et de la Thrace. Tombés entièrement sous l'influence grecque au point de vue géographique, économique et social, et totalement asservis au point de vue religieux, les Valaques furent toujours les instruments dociles entre les mains du Patriarcat Oecuménique et des Panhellénistes[82]).

Depuis ce temps ils se dispersèrent dans toute la péninsule, mais inondèrent surtout la Thrace et la Macédoine, où encore aujourd'hui ils forment d'importantes colonies; beaucoup d'entre eux parlent leur langue propre, ce qui ne les empêche pas d'être les défenseurs fanatiques de l'Hellénisme*). C'est de nos jours seulement que chez les Valaques Macédo-Epirotes commencent à briller quelques étincelles de réveil national, suite de la propagande intense de la Roumanie qui essaie de les roumaniser. Commerçants dans les villes, épiciers dans les villages, hôteliers et merciers un peu partout, les Tzintzares acquirent une situation enviable, dont ils profitèrent pour devenir les impitoyables usuriers de la pauvre population. En beaucoup de lieux ils concentrèrent l'autorité publique entre leurs mains et devirnent les champions les moins scrupuleux de l'Hellénisme, les espions les plus serviles des beys et du clergé grec. Sur la demande et les indications des évêques grecs, c'est parmi eux que l'autorité turque prenait ses maires et le clergé grec ses adjoints, ses conseillers municipaux, ses conseillers et présidents d'église ou d'école. Comme tels, ils étaient le plus à craindre pour la population bulgare.

§ 45. **Le rôle des Grecs pendant les événements funestes pour le peuple bulgare.**—Le peuple bulgare fut d'un grand secours pour les Grecs lors de leur libération politique des Turcs, noble générosité qui lui valut des represailles terribles. L'armée des révolutionnaires hétairistes grecs de Valachie en 1821 était principalement composée de Bulgares et de Serbes. De même pendant le soulèvement proprement dit de l'Hellade beaucoup de Bulgares accoururent à son aide[83]). Cependant, une fois le but atteint, la libération et la formation du royaume de Grèce assurées, le Panhellénisme ne tarda pas à démasquer ses batteries. Les patriotes grecs tirèrent parti aussi bien de la bienveillance que leur valait le succès obtenu par le Christianisme en Orient, que de la toute puissance du clergé grec[84]) pour helléniser les autres peuples chrétiens. Il recommencèrent leurs agitations en faveur de la reconstitution de l'ancien empire byzantin dans ses frontières les plus vastes: à l'Est, la Mer Noire, au Nord, le Danube, à l'Ouest, l'Adriatique; prêchant à qui voulait les entendre que de la sorte on mettrait fin à la poussée asiatique vers l'Occident, on briserait la puissance turque et délivrerait l'Orient chrétien du joug; d'ailleurs, répétaient-ils, l'Orient chrétien ne se compose plus que de „Romaei"—peuple grec.

---

[82]) **G. Weigand,** Die Aroumounen, Ethnographisch-philologisch-historisch Untersuchungen, Leipzig, 1893.

*) La famille bien connue Théodoridis Doumba est tzintzare; venue à Serrès en 1830 elle immigra à Vienne en 1845. Le vieux Doumba mourut en 1880 et légua 25000 fr. aux communes grecques de Serrès et de Salonique. Ses fils continuent son exemple et font comme lui de nombreux et importants dons pour l'érection d'écoles grecques. Sans leur secours et leur influence Serrès n'aurait pas aujourd'hui la physionomie grecque qu'elle a.

[83]) **K. Iretchek,** Ист. на Бълг. p. 657—650.

[84]) **E. Goloubinski.** Краткій очеркъ исторіи православныхъ церквей etc. Moscou, 1871 г. p. 176—203.

Aussi quand apparurent les premiers symptômes du réveil national et ecclésiastique chez les Bulgares, les Grecs dévoilèrent leur jeu et accumulèrent les obstacles. Ils entreprirent d'étouffer leur sentiment national afin de les assimiler plus facilement.

Par une heureuse coïncidence, il y avait en ce moment rivalité entre les grandes puissances au sujet des affaires d'Orient; les Grecs surent l' exploiter très habilement. Tandis que d'un côté, le Patriarcat Oecuménique tenait des propos mielleux auprès des autorités civiles et religieuses russes, jouant le rôle de „Mère souffrante de l'Orient orthodoxe" ce qui donnait le droit à ses moines quêteurs de parcourir la Sainte Russie et d'emporter les riches dons de l'âme pieuse et naïve des moujiks, de l'autre côté, par la porte dérobée, cette même Mère Universelle, de concert avec les Panhellénistes au moyen de calomnies et d'inventions de toutes sortes épouvantait les hommes d'Etat turcs et européens en leur montrant dans le réveil national bulgare, l'œuvre du Panslavisme, de la Russie et de ses plans de conquête ultérieurs, dans la péninsule des Balkans. Donc, tout Bulgare désobéissant à la Mère Universelle du Phanar, était considéré comme révolutionnaire et comme agent de la Russie; l'on sait quel sort était réservé à ceux-là. Pendant la guerre de Crimée, ce ne fut que grâce aux armées européennes, que le peuple bulgare n'eut pas à souffrir des Turcs, malgré les efforts des Grecs à les exciter contre eux en les dépeignant comme les seuls responsables de cette guerre entreprise par la Russie pour les libérer. Il en fut de même au temps de la lutte ecclésiastique, où les réclamations aussi justes que légales des Bulgares furent représentées encore comme l' œuvre de la Russie et du Panslavisme, ce qui fit traîner les affaires en longueur et coûta tant d'efforts et de victimes. Quand enfin, en 1872 le firman du sultan mit fin au différend: „les journaux grecs de toute couleur se publiant à Athènes et à Constantinople se plaignirent amérement de la trahison de la Russie, et virent dans l'émancipation des Bulgares, le premier acte d'une agitation panslaviste en Orient, qui sous l'égide de la Russie menaçait de supplanter la culture hellénique"[85]).

A peine le peuple bulgare fut-il libéré du joug phanariote, à peine avait-il commencé sa rénovation intellectuelle et morale, que surgirent les horribles événements de 1876: insurrection de la Sredna-Gora et les massacres de Thrace, qui soulevèrent l'indignation de tout le monde européen[86]). Le peuple bulgare gardera à jamais la mémoire de ses grands défenseurs d'alors: M. Edwin Pears envoyé anglais, M. Bering, l'américain M. Skaïler, le correspondant M. Makahan, l'illustre M. Gladstone et beaucoup d'autres hommes magnanimes des missions américaines: D-r George Washburn, D-r A. Lang, D-r Charls Rigs, D-r Cyrus Hamlin, qui excitèrent la compassion des sociétés civilisées d'Europe et préparèrent la délivrance du peuple le plus maltraité des Balkans[87]). Alors encore, il y eut une classe d'hommes, représentant une prétendue culture et la charité chrétienne, qui, contredisant

---

[85]) Rapport de l'ambassadeur allemand à Constantinople, **Radowitz,** du 14 Février 1872, № 9 à sa Sérénité le chancelier de l'empire allemand, le prince Bismarck, à Berlin. — Приложение на „Църковенъ Вѣстникъ", кн. XXI, Sofia, 1912 г. p. 111.

[86]) **D. S. Strachimiroff,** История на Априлското Въстание, I, II и III т. Издание на Пловдивската окрѫжна П. Комисия, Philippopli, 1907.

[87]) **Iv. Ev. Guéchof,** Спомени изъ години на борби и побѣди, 1916, Sofia, p. 68 — 75.

l'indignation de l'Europe et de l'Amérique entière, exprimait une joie cynique en voyant couler le sang de femmes, d'enfants et de vieillards innocents. Sur le malheur d'un peuple martyr elle voulut fonder le bonheur de sa race. Cette étrange coterie reniant la civilisation pour l'Islam sanguinaire, persécuteur des chrétiens, ne fut autre que le Patriarcat Oecuménique et les patriotes grecs rêvant la grande Hellade au prix même du sang des autres peuples balkaniques. Se proclamant les citoyens et les défenseurs fidèles de l'empire ottoman, ils se mirent au service du joug asiatique et représentèrent la nation bulgare, les schismatiques surtout, comme un peuple têtu, coupable et dangereux pour la domination de l'Islam, puisqu'il était l'agent dévoué du Panslavisme. Des milliers de Bulgares innocents, des prêtres, des instituteurs et des notables même de la Macédoine et de la Thrace méridionale, où aucun signe de soulèvement ne se manifesta, allèrent remplir les prisons turques où la plupart périrent par le glaive ou de privations. Exception n'était faite que pour les malheureux qui donnaient une déclaration écrite de rénonciation à l'Exarchat schismatique et d'adhésion au Patriarcat, c. a. d. se déclaraient Grecs.

Beaucoup d'églises et d'écoles bulgares furent fermées ou prises par les Grecs. Les livres liturgiques en langue bulgaro-slave, furent de nouveau détruits et remplacés par des livres grecs. De nombreux villages bulgares pour échapper aux persécutions et aux férocités turques furent obligés de s'inscrire comme patriarchistes c. a. d. comme Hellènes[88]). Alors le Phanar trouva le moment favorable et demanda le récensement (l'istilian) ordonné par un firman du sultan depuis 1872, mais différé jusque là par les Grecs. Malheur au village bulgare qui se déclarait comme tel et s'inscrivait parmi ceux qui reconnaissaient la hiérarchie bulgare, l'Exarchat.

Les Grecs ainsi que les Bulgares grécomans furent également épargnés pendant la guerre russo-turque. En Août 1877, on imposa à toute la population bulgare des régions turques de donner sa coopération gratuite aux armées du sultan, en argent, chevaux, hommes, chaussures, vêtements etc. Tout Bulgare qui s'inscrivait comme grec recevait un certificat qui l'exemptait devant la commission, de toute requisition et de toute corvée. Dans ces commissions siégeaient avec les Turcs, des Grecs désignés par le Patriarcat. La population bulgare du caza d'Akheu-Tchélébi, diocèse de Xanti, qui ne se laissa pas gagner par les promesses des Phanariotes eut à fournir gratuitement:

1. Oustovo . . .	260	chevaux. . . .	44	hommes
2. Gorno Raïkovo .	50	„	12	„
3. Dolno Raïkovo .	53	„	13	„
4. Gorno Dérékeuy.	145	„	36	„
5. Dolno Dérékeuy.	90	„	20	„
6. Karloukovo . .	100	„	25	„
En tout	698	chevaux et	150	hommes.

Les hommes furent requisitionnés pour conduire les chevaux et les soigner, plusieurs d'entre eux laissèrent leurs os sur les champs de bataille

[88]) **Iordane P. Gueorguief et St. N. Chichkof,** Bulgares dans la campagne de Serrès, document VI, p 8. — **Ioachim Grouéf,** Моитѣ спомени, 1906, Philippopoli, p. 37. — **St. K. Salkeundjief,** Лични дѣла и спомени или неравна борба съ елинизма въ Солунъ и Сѣръ, 1906, p. 93 — 109. — **C. M. Rodopski,** Портретъ на гръцкото духовенство и пр. въ Родопитѣ, 1887, г. Philippopoli, p. 131—134.

et périrent de misère ou de faim [89]). Dans le village Dolno Raïkovo où les Phanariotes avaient réussi à s'installer, il n'y avait plus que 55 familles vraiment conscientes de leur nationalité bulgare, à celles-là on imposa la requisition extaordinaire qui suit [90]):

1.	Aux hommes chargés de conduire les chevaux à Philippopoli	662	piast.	1/2
2.	à Nicolas K. Bobotanof, frais de commission et de pourboires	750	„	
3.	Nourriture et boisson des irréguliers turcs (bachibouzouks) de Teumreuch	465	„	
4.	Fers à cheval	235	„	
5.	Chaussures pour les hommes	85	„	
6.	Courroies, bâts, cordes . . .	305	„	
7.	53 paires de couvertures pour les chevaux	675	„	
8.	53 paires de sacs	530	„	
9.	De l'herbe	35	„	
10.	Pourboires au caïmacam	800	„	
11.	„ „ H. Redjeb et H. Salikhaga	200	„	
12.	Nécessaire pour ferrer les chevaux	55	„	
13.	Aux habitants de Teumreuch comme „dich khakeu" (droit de la dent)	460	„	1/2
14.	Réparation des bâts	79	„	
15.	Prix des chevaux d'après l'estimation de la commission	42,227	„	
	En tout	47,534	piastr. or	

„Ici encore les Grécomans firent bon commerce et empôchèrent de beaux deniers. Ils vendaient dans ce besoin extrême, leurs rosses boiteuses au prix les plus élevés. Certains, grâce à des pourboires faisaient des échanges avec les membres de la commission" dit le chroniqueur de cet heureux temps du Panhellénisme [91]).

Sur l'instigation du protocyncelle grec Sophrone, on enleva vers ce même temps, aux Bulgares Exarchistes de ce caza, le droit de célébrer les offices en bulgare dans l'unique église de Dolno Raïkovo qui jusque là servait aux besoins religieux des Bulgares et des Grecs. Voici à titre de curiosité le consentement extorqué aux habitants bulgares de Dolno-Raïkovo:

Οἱ ὑποφαινόμενοι ἐφημέριοι και πρόκριτοι τζορμπαδζῆδες, τοῦ Κάτω Ραηκόβου δηλοποιοῦμεν σήμερον διὰ ιοῦ παρόντος μας ὅτι πρὸ τριῶν σχεδὸν ἐτῶν ἤμεθα ἐξ ἡμισείας, ἦλθε δὲ ἀνωτέρα διαταγὴ ὅπως ἐναλλὰξ ἐκκλησιαζώμεθα καὶ μετὰ οὐ πολὺ ἐπληθύνθησαν οἱ Γραικοὶ ὀλιγώστευσαν δὲ οἱ Βούλγαροι: ἑξηνταπέντε οἰκίαι ἐπὶ διακοσίων δώδεκα οἰκιῶν Γραικῶν· ὁ καθεὶς ἐγνωρίσαμεν τὰ δικαιώματά μας καὶ ὅτι οἱ Γραικοὶ εἶχον πλῆρες δίκαιον συνεφωνίσαμεν δὲ πρὸς ἀλλήλους ὅπως εἰς τὸ ἑξῆς ἐκκλησιαζώμεθα μετ' εὐχαρίστου γνώ-

„Les prêtres desservants et les notables soussignés de Dolno Raïkovo, déclarons par la présente que d'après l'ordonnance du gouvernement, nous assistions depuis trois ans aux offices divins à tour de rôle avec les Grecs. Mais comme en peu de temps le nombre des Grecs augmenta, tandis que les Bulgares furent réduits a 65 maisons contre 212 maisons grecquess chacun comprit son droit: les Grec ayant davantage de droits nous convînmes que dorénavant nous nous contenterons d'assister aux saints offices une fois sur trois. c. a. d. que le Grecs auront trois messes et les Bul

[89]) C. M. Rodopski, Портретъ на гръцкото духовенство и пр. въ Родопитѣ, p. 164.
[90]) Ibidem, p. 163.
[91]) Ibidem, p. 161.

μης τρεῖς ἐπὶ μίαν, ἤγουν τρεῖς λειτουργίας νὰ τελῶσιν οἱ Γραικοὶ καὶ μίαν οἱ Βούλγαροι (ἐκτὸς τῶν σαββάτῶν τὰ ὁποῖα θέλουν ἔχῃ οἱ ἱερεῖς ὅταν δὲν εἶνε ἑορτὴ) μόνον αἱ ἑορταὶ θέλουσιν εἶναι τρεῖς ἐπὶ μίαν ὡς φαίνεται ἄνωθεν. Πλὴν οἱ Βούλγαροι τοῦ Ἐξάρχου παρεκαλέσαμεν τοὺς Πατριαρχικοὺς Βουλγάρους, ἤγουν τοὺς Γραικούς, ὅπως θεληματικῶς λάβωσιν δύο λειτουργίας καὶ εὐχαρίστως ἀφίσωσιν ἡμᾶς μίαν λειτουργίαν ὡς χωριανοὶ καὶ γείτονες ἔγινε δεκτὴ ἡ δέησις καὶ δι'ἐμπιστοσύνην καὶ βεβαίωσιν δίδομεν ἐκ τῶν δύο μερῶν ὑπογραφὰς διὰ νὰ μὴ μεταβ. ληθῇ ἡ γνώμη μας διὰ πάντοτε καὶ ἐν παντὶ κριτηρίῳ καὶ εἰς ἔνδειξιν ὑποφαινόμεθα·

1877 ὀκτωμ. 30, Κάτω Ράηκοβο.

Οἱ Γραικοί:

Οἰκονόμος Π. Π. Ἀναστάσις
Ράδιος Χ. Γεωργίου
Νίκόλαλς Βούλτσο
Θεόδωρος Χ. Μαργαρίτη
Θεόδωρος Χ. Ράητσο
Δημήτριος Ἀναστασίου

gares une; les samedis ne sont pas compris dans ce nombre, quand il n'y aura pas de fête, les prêtres pourront célébrer ces jours—là à tour de rôle. Mais, comme nous autres Bulgares Exarchistes, nous avons demandé aux Bulgares Patriarchistes — aux Grecs — en qualité de concitoyens et de bons voisins de prendre deux messes et de nous en laisser une ils le firent avec joie. Comme garantie, nous donnons les uns et les autres, nos signatures, pour que nos intentions soient toujours à l'abri des jugements de tout tribunal. Demain, premier Novembre, le pope Athanase commencera la série, d'après ce qui vient d'être réglé, à partir de ce jour, les messes, une sur deux, auront lieu à tour de rôle."

Le 30 Octobre 1877, Dolno Raïkovo.

Bulgares:

Prêtre Nicolas
Ivan P. Kissiof
Nicolas D. Ganzourof
Veultcho D. Chteurbof
Nicolas K. Boubotanof
Guérgui V. Tchéchitef.

C'est de cette façon „chrétienne et civilisatrice" que le Patriarcat Oecuménique et les Panhellénistes oppressaient la malheureuse population bulgare exposée au fracas des événements sanglants, partout où le firman de 1870 n'avait pas encore était appliqué. Le recensement par nationalités n'avait pas encore été fait. La population était encore privée de pasteurs de sa nationalité et gémissait toujours sous l'autorité arbitraire du clergé grec, reconnu par le gouvernement turc comme unique représentant religieux. Dans une séance spéciale présidée par le Métropolite Philothée, les conseillers municpaux de Serrès avec une joie non dissimulée marquèrent dans le codex de la Métropole, livr. A, qu'ils avaient reçus dans les sein de l'orthodoxie six villages bulgares, „qui ayant compris la duperie où ils étaient tombés il y a quelques années en rejetant l'orthodoxie et en s'unissant à l'Exarchat schismatique, se repentent de ce qu'ils ont fait et se déclarent sujets fidèles de notre estimé gouvernement, adhérents de la Grande Eglise du Christ, ses enfants spirituels . . . [92])

Les Panhellénistes d'Athènes et du Phanar comprirent que les flots de sang versés en Thrace et en Macédoine allaient amener un changement

[92]) **Iordane P. Guéorguef et St. N. Chichkof,** Les Bulgares dans la campagne de Serrès, document № VI p. 8-9.

dans la domination politique ultérieure de la Turquie. La conférence des ambassadeurs européens à Constantinople inaugura dès 1876, cette nouvelle ère de bouleversements politiques dans le Balkans. Les Grecs ne demeurèrent pas les bras croisés. Ce qu'ils firent pendant les massacres et à leur suite pendant la guerre russo-turque de 1877, fut étalé sur la table verte à la conclusion du traité de San-Stéfano, au grand étonnement des plénipotentiaires russes. Entre autres fut présentée une suplique munie de 600 signatures et de nombreux sceaux falsifiés par le Patriarcat Oecuménique. Elle fut présentée par l'entremise du gouvernement turc au quartier général russe; on y déclarait que la population de la Thrace était contente de l'administration turque et désirait demeurer à l'avenir encore sous sa domination[93]).

Pendant l'intervalle qui sépara le traité de San-Stefano du congrès de Berlin, les Grecs firent tout pour sauvegarder au moins le périmètre principal nécessaire à leurs fins d'avenir — la Thrace Orientale et méridionale avec la Macédoine — ce à quoi ils travaillèrent comme toujours et partout de concert avec les Turcs.

Les évêques grecs de Macédoine et de Thrace envoyèrent de leur côté au nom de la population chrétienne „des suppliques et des protestations auprès des puissances européennes afin que“ la patrie d'Aristote et d'Alexandre le Grand, marchant à la tête de la civilisation grecque „ne fut pas englobée entièrement ou en partie dans les limites de la principauté Bulgare“. Car „si pendant les épreuves incessantes qu'eut à subir cette contrée, une partie de nos frères Macédoniens a perdu la langue de se pères, le grec, et parle le bulgare, elle n'est pas devenue bulgare pour cela“[94]). La logique partiqulière à l'Hellénisme, trop bien connue depuis des siècles, se passe de commentaires ici: tous ceux qui d'une manière ou d'une autre se trouvent être dans le sein de l'orthodoxie de quelque nationalité qu'ils fussent, sont descendants d'Aristote et d'Alexandre le Grand, voilà la conclusion prête et apodictique. Reste à expliquer quelles furent „les épreuves si cuisantes“ qui imposèrent d'une manière si forte, les langues barbares: bulgare, valaque, albanaise à l'unique porteur de la „civilisation et de la culture chrétienne“ au peuple grec de Macédoine et de Thrace.

Les patriotes grecs du Phanar et d'Athènes continuèrent à user des mêmes arguments après le congrès de Berlin, qui scinda le peuple bulgare, pour donner un morceau aux Turcs, un autre aux Serbes et aux Roumains, laissant à l'Hellénisme l'espoir de réaliser un jour ses rêves sur Constantinople et la Mer Noire.

On sait quels furent en 1885, lors de l'union de la Roumélie Orientale avec la Principauté de Bulgarie, les cris de colère, les mensonges, les noires calomnies répandues dans tous les journaux grecs de Constantinople, d'Athènes, de Salonique, de Smyrne: les élèves des écoles grecques de la Roumélie Orientale étaient tous égorgés comme des agneaux par les „Bulgares barbares;“ toute la race grecque de cette région complètement exterminée. Les représentants diplomatiques européens et parmi eux les consuls grecs de Philippopoli et de Sofia, de même que les nombreux ét-

[93]) „Comment le caza d'Akheu-Tchélébi fut laisse par le traité de San-Stéfano“ dans la revue „Родопски Напрѣдъкъ“ II ème, II ème fascicule, 1904, p. 45—49.

[94]) Iordane P. Guéorguief et St. N. Chichkof, Les Bulgares dans la campagne de Serrès, document, № VII, p. 9—10.

rangers qui se trouvaient alors dans la Bulgarie du Nord et du Sud savent où et comment se manifesta la barbarie.

Le monde européen n'ignore pas comment fut appliqué pendant les 35 dernières années jusqu'a la guerre balkanique, l'article 23 du traité de Berlin qui sommait la Turquie d'introduire certaines réformes pour rendre plus douce la situation des peuples laissés sous son autorité.

Toutes les fois que certains savants européens, hommes distingués et philantropes, publicistes ou politiciens, élevaient la voix pour défendre la vie et l'honneur des populations chrétiennes de Thrace et de Macédoine contre les cruautés turques constamment et systématiquement effectuées dans des proportions plus grandes qu'auparavant, aussitôt les propagateurs de la culture et de la miséricorde chrétiennes lançaient d'Athènes et du Phanar leurs cris d'alarme. Il en était de même quand la masse d'émigrés bulgares de ces contrées osait décrire le sort déséspeıé de leurs compatriotes. Quand le noble Belge, M. Laveleye, édita en 1884 ses savantes recherches sur la Macédoine et que dans le parlement anglais on souleva la question de la libération des peuples oppressés sous le joug turc, les évêques grecs d'assourdir le monde par leurs protestations en assurant que dans les terres de la Turquie il n'y avait pas d'autre nationalité chrétienne que les Grecs[95]). Leurs démarches furent puissamment appuyées par la Sublime-Porte et le Patriarcat de Constantinople que secondait le gouvernement d'Athènes décidé comme eux à sauvegarder le statu quo, seul moyen de fondre dans l'Hellénisme les Bulgares de Thrace et de Macédoine, sous la tutelle de la Turquie. C'est une histoire bien connue du monde européen et surtout de ceux qui réglent les destinées et les intérêts de ces peuples grands et civilisés.

VIII. Le Panhellénisme en Macédoine et en Thrace après le traité de Berlin (1878).

§ 46. La langue et les écoles grecques parmi les populations non grecques en Turquie. — La religion, la langue et la littérature ont toujours joué le rôle prépondérant dans l'assimillation d'une nation par une autre. Aussi les Grecs s'appuyèrent-ils de tout temps sur ces trois leviers. Grâce à d'autres facteurs encore, grâce à des conditions politiques et géographiques favorables, ils réussirent auprès des autres peuples voisins maintenus pendant des siècles dans des conditions extrêmement défavorables, chez les Bulgares, les Valaques, les Albanais, les Roumains etc.. Des écoles grecques furent ouvertes dès le début de l'occupation turque, d'abord dans les bourgades et les villages un peu plus importants. Dans les commencements la majeure partie des instituteurs se composait de personnes ecclésiastiques, moines et prêtres, et de clercs soumis aux évêques grecs, ayant même influence et mêmes droits que les représentants du clergé grec officiel. Le rôle que jouèrent ces écoles pour la propagation du Grécisme se fit surtout sentir dans les villes où les circonstances et les besoins obligeaient l'élément bulgare à y envoyer les enfants pour y recevoir instruction et éducation, puisqu'il n'en existait pas d'autres et qu'on ne pensait même, pas à ouvrir des écoles nationales. De la sorte, depuis la conquête de la

---

95) **Ibidem,** document № XIII, p. 16.

péninsule par les Turcs, des générations entières de Bulgares passèrent dans les écoles grecques sous la direction des Phanariotes. Ils y recevaient une éducation nationale et religieuse dans l'esprit hellénique. Ils y apprenaient à révérer tout ce qui était hellène et à rejeter tout ce qui était barbare c. a. d. non grec.

Avec le temps ces écoles grecques augmentèrent en nombre et en influence. L'ancienne littérature grecque Homère surtout et la philosophie d'Aristote furent ressuscitées et mises en honneur chez les peuples étrangers, principalement chez les Bulgares. Parler grec, lire et écrire le grec, être considéré comme grec, devint une sorte de loi et le signe de bonne éducation et de civilité. Le paysan qui n'avait pas goûté à ces fruits de la civilisation était méprisé, fui et tourné en dérision. Depuis lors, la population bulgare des villages s'habitua à appeler le citadin, Grec, et l'habitante des villes, Grecque, kokona (sic). Cela s'entend encore aujourd'hui en Macédoine et en Thrace. Tel fut le processus de la grécisation des villes. Là se formèrent de forts partis grecs, flattés et respectés par les évêques, liés d'ailleurs entre eux par des intérêts réciproques.

A la suite de la formation du royaume de Grèce et des changements peu importants introduits dans l'organisation sociale de la Turquie au XIX[e] siècle, les classes des villes s'élevèrent et parmi elles commença à se faire jour le réveil de l'esprit national bulgare. Aussitôt le Phanar et Athènes poussèrent fièvreussement l'organisation des écoles grecques pour étouffer dans son germe toute manifestation hétérogène. Le royaume de Grèce, sans égard pour les nombreux besoins des terres libérées, prévoit dans son budjet annuel une somme importante sous la rubrique, „Budjet de Macédoine". A Constantinople et à Athènes on fonde des syllogues qui ont des succursales partout. On provoque les fondations et les dons généreux des richards grecs et des grécisants bulgares, valaques etc. De nouvelles impositions sont mises sur les héritages, les mariages, les biens d'église, les monastères etc. Grâce à ces revenus divers, dans les grandes villes furent ouverts des gymnases, d'abord pour les garçons, puis pour les filles, suivirent ensuite l'université à Athènes, des écoles de théologie, des écoles maternelles, des pensionnats où l'on attirait et entretenaient gratis des petits Bulgares recueillis de tous les coins de la Bulgarie; là se préparaient des prêtres, des maitres d'école, des chantres, des conseillers municipaux, des chefs et des soutiens du Grécisme[96]). A Athènes, dès 1860, on inaugura dans ce but une école spéciale de jeunes filles, où se préparaient des maitresses pour les écoles de propagande de Thrace et de Macédoine.

Les écoles de propagande grecque donnèrent leur maximum d'intensité après le traité de Berlin. Le Phanar et Athènes firent alors les derniers efforts pour garder à l'Hellénisme les malheureuses provinces thracomacédoniennes. Quand par ruse ou par force quelques enfants de nationalité bulgare ou autre étaient attirés dans leurs écoles, les Grecs s'empressaient de montrer devant le monde entier la prédominance de leur race dans ces contrées, corroborant par l'argument ethnographique leurs prétendus droits „historiques". La bourgade bulgare, valaque ou albanaise, séparée de ses nationaux par la perte de l'esprit national, était inscrite comme or-

---

[96]) Cf. Les Bulgares dans la campagne de Serrès, 1918, document, № XII et II-e Partie: La Macédoine Orientale du Sud etc. 1918, document, № XXXVII etXL I.

thodoxe dans les registres turcs et dans ceux du Patriarcat Oecuménique. Dès lors, elle était comptée parmi les localités entièrement et foncièrement grecques. Les chiffres étaient exagérés jusqu'à l'invraissemblance. Des brochures et des cartes spéciales furent éditées. On faussait la vérité, on se torturait la conscience à l'unique fin de tromper le monde extérieur sur la véritable situation des Balkans.

Quand en 1903, M. Balfour, premier ministre de Grande Bretagne, parlant au sein du parlement anglais des affaires de Turquie, déclara que les Grecs étaient en quantité négligeable dans la Macédoine, Athènes et Constantinople rivalisèrent pour crier à l'imposture. D'après eux l'honorable homme d'Etat anglais se trompait[97]).

Leur unique argument est la supériorité numérique des écoles grecques et de leurs élèves dans les vilayets de Salonique et de Monastir. Ils ne cessent de répéter le même refrain: „quelles que soient les nationalités survenues en Macédoine, celle-ci grâce à l'Hellénisme, demeure grecque. Elle est fière d'appartenir à Aristote et à Alexandre". Et encore „Dans les deux vilayets de Salonique et de Monastir, berceau des Macédoniens, d'Alexandre et d'Aristote, l'élément hellène est resté prépondérant en nombre, en richesse, en civilisation etc . . .[98]).

Voyant qu'au moyen des écoles, ils atteignaient plus sûrement leurs buts, les Panhellénistes mirent tous leurs soins à les multiplier tout en leur imprimant une direction de propagande pure, se souciant peu de l'instruction et de l'éducation. Matières enseignées, manuels, tableaux, livres, tout convergeait vers l'étude de la langue grecque, de l'ancienne histoire grecque, de son culte, de sa grandeur, de sa gloire, des mérites de l'Hellénisme; on y apprenait en même temps à mépriser tout ce qui n'est pas grec *). C'est sous ce régime de chauvinisme éducatif que grandissait le petit Bulgare. Des bras de sa mère, vers l'âge de trois ans, il passait dans l'école maternelle et de là à l'école primaire et secondaire s'écoulait sa jeunesse et son adolescence. Il n'y a pas de doute qu'il en sortait pour entrer dans la vie avec l'esprit absolument grec et devenait le persécuteur non seulement de ceux de sa nation, mais de tout ce qui était étranger. Le Panhellénisme ne faisait que reproduire l'ancien système mahométan, qui, au moyen des janissaires, maintenait et élargissait les frontières de la domination turque en Europe et en Asie. C'est ce qu'en secret les autorités officielles grecques ne rougissaient pas de proclamer. Ainsi le Vice-Consul grec de Cavala dans son rapport confidentiel № 135 du 14 Avril 1909, au Ministère des Affaires Etrangères à Athènes, en parlant du pensionnat grec de jeunes filles à peine ouvert à Prossotchéne, village bul-

---

[97]) **Jeanne Z. Stéphanopoli,** Grecs et Bulgares en Macédoine (Dédié à M' Balfour), Athènes, 1903, p. 1—16.

[98]) **J. Z. Stéphanopoli,** op. cit. p. 9.

*) En 1904, le ministre de l'Instruction Publique, le professeur Iv. Chichmanof visitait l'école grecque de Stanimaka. La bibliothèque ne contenait que des ouvrages sur l'ancienne histoire grecque. Tous les manuels étaient édités à Athènes. Les murs jusqu'au dernier, ornés de tableaux représentant les anciennes victoires grecques, la révolution de Crète, les jeux Olympiques, les antiques forteresses de la Grèce etc. Parmi les cartes, géographiques on en remarquait une immense sur laquelle étaient marquées en couleur bleue, les limites de la Byzance d'autrefois, avec le Caucase, toute l'Asie Mineure, l'Italie, tout le littoral de la Mer Noire, toute la péninsule balkanique etc. etc. mais pas une seule carte bulgare . . .

gare du caza de Drama, déclare: „Bien qu'il ne fonctionne que depuis quelques mois, il (le pensionnat) commence à donner de très beaux fruits, car les jeunes filles prises dans des villages bulgarophones, ne savaient pas un mot de grec, tandis que maintenant elles le parlent déjà couramment et jusqu'à la fin des cours de trois années de cet établissement, elles l'apprendront parfaitement. Par ailleurs, l'éducation grecque dans le pensionnat servira à l'affermissement de l'ideé grecque, qui l'emportera dans ce village et dans les environs" [99]). Nous concluerons avec les paroles du savant français Victor Bérard: „A la première visite de deux écoles grecque et bulgare, la différence saute aux yeux: où l'un met une éprouvette entre les mains de ses élèves, l'autre n'aura qu'un Démosthène et jurera par les défunts de Marathon". L'honorable français continue un peu plus loin: „Les Grecs se figurent qu'ils ont toujours dans le monde levantin le monopole de la culture et de l'idée. Ils pensent être les seuls à défendre la cause de la civilisation et du progrès. Ils s'imaginent que, seuls, ils peuvent être le boulevard de l'Europe contre l'Asie. Ils ne veulent voir dans le Bulgare que ce qu'il était il y a vingt cinq ans, un émule du cosaque, un suppôt de l'ignorance et de la barbarie. Confiants dans ce monopole imaginaire, ils s'endorment en de trompeuses espérances . . ." [100]).

En même temps qu'elle travaillait par l'école et les autres moyens que seul le byzantinisme oriental pouvait inventer pour s'emparer du bien d'autrui, une propagande très active par le livre se dessinait. Cette propagande surtout dans les temps modernes prit des proportions incroyables. Son champ d'action était non seulement les peuples chrétiens d'Orient, mais aussi le monde extérieur. Avec la faconde, la mégalomanie et le manque absolu de scrupules propres aux Grecs, on y magnifiait l'idée et l'esprit hellénique, sa culture et sa civilisation. On invitait tous les peuples du globe terrestre à s'incliner devant cette culture sublime et reconnaître tout ce qu'ils lui doivent, par cette adoration. Elle traçait un tableau absolument faux de l'Orient. Elle semait calomnies et mensonges à profusion au sujet des peuples non grecs de la péninsule, n'exaltant que le peuple grec. La valeur morale et scientifique de cette littérature grecque impossible à dénombrer, a été du reste jugée comme il convient par les lecteurs cultivés de l'Occident.

§ 47. Situation des Bulgares en Macédoine et en Thrace après le traité de Berlin. — Le traité de Berlin [101]) tailla dans le vif du peuple bulgare, en laissant encore sous la domination turque la Macédoine et une grande partie de la Thrace, donnant la Dobroudja à la Roumanie et les régions de Nisch et de Pirot à la Serbie. Cette situation créée à Berlin et qui dure depuis 35 ans a convaincu le monde entier que l'Europe officielle a commis en 1878 non seulement une grave injustice envers le peuple bulgare, mais aussi une grande faute qui empêcha la pacification de l'Orient

---

[99]) Cf. La Macédoine Orientale du Sud II part. etc. docum. № XLV.

[100]) **V. Bérard,** Pro Macedonia, Paris, 1904, p. 46—48.

[101]) **A. Chopof.** Les réformes et la protection des Chrétiens en Turquie, Paris, 1904, p. 372—388. — **B. Brunswick,** Le traité de Berlin annoté et commenté, Paris, 1878, p. 18, 45.— **A. d'Avril,** Les négociations relatives au traité de Berlin, Paris 1886, p. 317 sq. — **M. Choublier,** La question d'Orient depuis le traité de Berlin, Paris, 1899, p. 283.

et par contrecoup troubla la paix de l'Europe [102]). Parmi les gens cultivés il ne peut pas y avoir deux opinions là-dessus, tant l'expérience faite a été fatale aux Balkans et concluante. Le remarquable publiciste français, homme d'Etat et fin connaisseur de l'Orient, Réné Pinon, le dit clairement dans son ouvrage: „L'Europe et l'empire Ottoman" :" La question macédonienne n'est que la conséquence immédiate et directe des événements qui dépouillèrent successivement la Turquie de toutes les provinces qui aujourd'hui constituent les Etats Balkaniques. Cette question eut été déjà résolue au traité de San-Stéfano, si la malencontreuse opposition de Bismark et de Beaconsfield ne fut présentée. Pour toutes les révolutions et effusions de sang causées par le question macédonienne est responsable l'Europe officielle".

Les Bulgares de la Dobroudja, dès la premier jour de leur acquisition par la Roumanie, furent exposés à la roumanisation; les Bulgares de la région de la Morava, à la serbisation; ceux de la Macédoine consécutivement à la grécisation et à la serbisation; la Thrace non libérée eut le même sort.

Le firman du sultan de l'année 1870, demeurait lettre morte. On ne l'appliquait plus dans les provinces laissées sous l'autorité turque. On proclamait ouvertement à Constantinople que la situation des affaires ayant changée, son application devenait nuisible pour l'empire [103]). Par le fait, le Patriarcat Oecuménique se trouvait de nouveau le maitre absolu de la population bulgare de Turquie demeurée consciente de sa nationalité. De concert avec le gouvernement d'Athènes ses nombreux organes firent l'impossible pour chasser de Constantinople l'Exarchat bulgare et l'envoyer en Bulgarie. Soumise à des vexations continuelles, l'élite intellectuelle de la Macédoine et de la Thrace reprit son exode vers la nouvelle Principauté ou vers la Roumélie Orientale, tandis que la masse populaire prise de frayeur passait sous la juridiction des évêques grecs.

Pour les Turcs gagnés par les insinuations perfides des Grecs, les Bulgares Exarchistes étaient des révolutionnaires et des ennemis de l'Etat qu'on devait surveiller de près. Sans la permission des évêques grecs, aucun maître d'école ne pouvait exercer sa profession, car le Patriarcat Oecuménique seul, qui en avait le privilège, était responsable de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse chrétienne.

La petite Principauté Bulgare, trop occupée de son organisaiion intérieure, n'était pas en mesure de soutenir l'Exarchat dans sa lutte contre les persécutions des Turcs et des Grecs et dans les efforts qu'il faisait pour le développement de la vie nationale chez les Bulgares. Au contraire, les Panhellénistes du Phanar et d'Athènes avaient pour eux outre le gouvernement turc, les grandes puissances elles mêmes. Celles-ci soutenaient les tendances grecques pour contrebalancer l'appui que la Russie était censée donner aux bulgares. Cette dernière, en réalité rivale de l'Autriche, se met à soutenir ouvertement la propagande serbe en Macédoine. De concert elles s'efforcent par tous les moyens de transformer en Serbes la malheureuse population bulgare délaissée de tous, même de ses protecteurs na-

---

102) **A. S. Anoutchine.** Le congrès de Berlin, (1878) St. Petersbourg, 1912, en russe — **N. S. Derjavine,** Българско-сръбскитѣ взаимноотношения, traduction du russe par Rakarof, Sofia, 1915, p. 133.

103) **A. Chopof,** op. cit. p. 134—178.

turels. Bien plus, dans son désir de voir disparaître le schisme, la diplomatie russe se mettait indirectement du côté du Patriarcat Oecuménique.

Les agents du Panhellénisme que les autorités turques aidaient dans leur tâche voulurent une fois pour toutes en finir avec le Bulgarisme. La littérature de propagande Balkanique d'alors. abonde en récits d'actions de vandalisme sur des églises et des écoles bulgares, sur les images, les inscriptions, en un mot sur tout ce qui est bulgare ou barbare Voici un des nombreux témoignages que la vantardise des Grecs nous offre elle même:

„ . . . Ἐν τῇ περιπτώσει ταύτῃ ἐφάνη ἡ ἰσχὺς τῆς θελήσεως τῶν ἡμετέρων. Διὰ μιᾶς καὶ μόνης ἐφόδου κατώρθωσαν νὰ σαρώσωσι πᾶν ἴχνος ἐχθρου, νὰ ἐκβάλωσι δὲ τῶν Ἐκκλησιῶν πάσας τὰς διὰ βουλγαρικῶν ἐπιγραφῶν κοσμουμένας εἰκόνας. Ὁμὰς δὲ νεανιῶν ὑπὸ τὴν ἀρχηγίαν τοῦ νεαροῦ Γεωργίου Μ. Δώρτα τολμῶσι νὰ ἐξορύξωσι τοὺς ὀφθαλμοὺς τῆς εἰκόνος τῶν ἐθναποστόλων Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου, ἵνα καταρρίψωσιν αὐτὴν μεταξὺ τῶν ἀχρήστων . . . "

„En cette circonstance se manifesta l'énergie des nôtres. Par un seul coup ils réussirent à détruire toute trace ennemie. Ils jetèrent hors des églises, toutes les images ornées d' inscriptions bulgares. Une troupe de jeunes gens, sous la conduite de Georges M. Dorta, crèvent les yeux aux apôtres bulgares Cyrille et Methode, puis jettent leur image au débarras"[104])*.

A la suite de demandes incessantes de la part des Bulgares et malgré les intrigues et les hostilités grecques, le gouvernement turc donna enfin en 1890, les bérats d'investiture aux évêques bulgares d'Uskub et d'Okhrida, en 1894 à ceux de Vélés et de Névrocop et en 1897 à ceux de Dibra, de Monastir et de Stroumitza. Néamoins, le régime oppressif ne diminuait en rien de sa rigueur envers les Bulgares, tandis que l'Hellénisme d'Athènes protégé par les Turcs et encouragé par les rivalités intéressées des grandes puissances, poursuivait son œuvre sans aucun égard pour les moyens qu'il employait. La propagande serbe de son côté, officiellement soutenue par Belgrade, Constantinople, Pétrograde et Vienne pénétrait alors en Macédoine pour y arracher quelques lambeaux de la nation bulgare. En réalité, Grecs, Turcs et Serbes n'avaient qu'un seul but en vue: diminuer ou même détruire complètement l'élément national dominant dans les provinces européennes de la Turquie et déblayer ainsi le terrain pour leurs aspirations politiques respectives: la Turquie devant sauvegarder sa domination, la Grèce réaliser son rêve sur l'ancien empire byzantin et la Serbie gagner la Mer Egée.

Malgré ces différentes actions contradictoires, malgré les efforts secrets et notoires pour arrêter la vie normale des Bulgares de Macédoine et de Thrace, ceux-ci surent se défendre. Les chiffres suivants, dont l'exactitude est reconnue même par nos ennemis, proclament hautement sa vitalité nationale et culturelle. En 1902, on comptait comme dépendantes de la juridiction de l'Exarchat bulgare, c. a. d. comme ayant une conscience nationale bien déterminée les populations bulgares suivantes de Macédoine et de Thrace:

[104]) **Olympiou Zoyrou,** Αἱμοσταγεῖς Σελίδες, τῆς συγχρόνου Μακεδονικῆς ἱστορίας μεταϊκόνων. Τομος Ἀ. (Ἀπὸ τοῦ 1848 μέχρι τοῦ 1882) Ἀπρίλιος, 1906.

*) Cela se possait en 1881 dans le village bulgare Gorno-Brodi, sandjak de Serrès.

Diocèse	Eglises	Oratoires	Monastères	Eglises où les Patriarchistes et les Exarchistes célébraient à tour de rôle
Uskub	150	19	14	12
Okhrida	166	—	10	1
Pélagonie (Monastir)	106	1	5	2
Vélés	56	4	6	3
Dibra	115	8	2	1
Stroumitza	86	6	4	4
Nevrocop	81	8	—	1
Salonique	10	2	—	1
Mélnik	86	17	—	3
Vodéna	28	3	—	2
Lérina	39	7	1	2
Polianina	43	10	—	4
Kostour	26	4	1	inconnu
Serrès	19	—	—	—
Drama	7	—	—	—
Total pour la Macédoine	1014	89	43	36
Andrinople	104	—	—	—
Gumurdjina	13	—	—	—
Enos	7	—	—	—
Xanti	22	—	—	—
Dimotika	11	—	—	—
Ortakeuy	9	—	—	—
Total pour la Macédoine et la région d'Andrinople	1180	89	43	36 [105])*

Voici maintenant le nombre des écoles, des maîtres et des élèves bulgares, pour l'année scolaire 1899/1900; dans les vilayets de la Turquie d'Europe:

Vilayet	Ecoles	Maîtres	Elèves	
Salonique	318	486	14838	
Monastir	273	421	15191	
Kossovo (Uskub)	190	314	9455	
Andrinople	161	226	8127	
Constantinople	5	18	299	
Total	947	1465	47879	

Pendant l'année scolaire 1905/1906 rien qu'en Macédoine, dans les trois vilayets d'Uskub, de Monastir et de Salonique il y avait 843 écoles

[105]) O. M. et B. Погледъ върху дѣятелността на Българската Екзархия отъ 1877—1902, Leipzig, Centralbuchdruckerei, 1902 p. 50.

*) Nous ne donnons pas les chiffres pour les diocèses d'Héraclée et de Sozopol par manque de temps.

bulgares, avec 1306 professeurs et 46432 élèves[106]). Pendant celle de 1910/1911 le nombre des écoles bulgares dans les vilayets macédoniens s'élevait à 1359, celui des professeurs à 2203 et celui des élèves à 78,519. Parmi ces écoles il y avait 86 progymnases de garçons et de filles, 2 écoles ecclésiastiques, 11 gymnases de garçons et de filles, un séminaire et une école de commerce[107]).

L'auteur athénien de la brochure „Grecs et Bulgares en Macédoine" réponse à M. Balfour alors premier ministre d'Angleterre, en présentant la Macédoine comme un pays purement hellène, dit que le vilayet d'Uskub où les Bulgares ont la prépondérance, ainsi que les sandjaks de Dibra et Elbassane où l'élément albanais est le plus nombreux, ne sont pas terres macédoniennes mais qu'on les fait uniquement rentrer en Macédoine pour donner la prédominance aux Bulgares. „Le gouvernement hellénique s'est efforcé d'indiquer les véritables frontières de la Macédoine—et nous nous efforcerons de le seconder dans sa tâche—dans une note que les ministres de Grèce à l'étranger ont communiqué aux puissances auprès desquelles ils sont accrédités. Cette note, que nous avons sous les yeux peut se résumer ainsi: il y a lieu de remarquer, tout d'abord, que le vilayet d'Uskub n'a jamais été compris dans le pays macédonien. On n'a entrepris de le comprendre dans la Macédoine que pour y donner par des procédés factices, une place prépondérante aux Bulgares, qui sont en majorité dans ce vilayet, au préjudice des autres nationalités macédoniennes"[108]). „Ces procédés factices" ont en tout cas merveilleusement servi aux Grecs pour tourner 348,050 grecs orthodoxes contre 205,886 bulgares (schismatiques, bien entendu) du vilayet de Salonique et les 309,782 grecs orthodoxes contre 174,011 bulgares du vilayet de Monastir[109]). Notons bien que dans le nombre des Grecs entrent les bulgarophones, les valaquophones, les albanophones, les turcophones etc. qui tous soumis „a des épreuves cruelles" apprirent et parlent à présent le bulgare, le valaque, l'albanais ou le turc, au lieu de la langue „civilisée et culturelle" des Hellènes. Cependant s'ils reconnaissent le Patriarcat pour leur Mère spirituelle, aussitôt, par une métamorphose que les imaginations grecques peuvent seules concevoir, ils deviennent Hellènes par le sang, par la langue et même par le passé.

Cinq ans plus tard, le Consulat général grec de Salonique, joint à son rapport № 870 du 5 Septembre, 1908, un tableau statistique de la population mâle des sandjaks Macédoniens. Ce tableau fait en vue des élections, qui allaient avoir lieu, pour le parlement turc, est reconnu vrai par le gouvernement d'Athènes. On y compte dans le sandjak de Salonique 87,582 Grecs orthodoxes, contre 46,674 Bulgares schismatiques (exarchistes); dans celui de Serrès 39,585 Grecs orthodoxes et 66,872 Bulgares schismatiques, enfin dans celui de Drama, 10,055 Grecs orthodoxes et 2,080 Bulgares schismatiques. Ce qui donne un total de 137,122 Grecs

---

106) **D. Micheff,** La vérité sur la Macédonie. Berne, 1918, p. 39.

107) **Dotation Carnégie,** Enquête dans les Balkans, Paris 1914, p. 8. On y donne aussi le nombre des ecoles serbes: 77 écoles, 118 professeurs et 2873 élèves.

108) **Geanne Z. Stéphanopoli,** Grecs et Bulgares en Macédoine (Dédié à M. Balfour) Athènes, 1903, p. 9.

109) **V. Téplof,** La question religieuse gréco-bulgare, St. Petersbourg, 1889, p. 238—240 (en russe).

et 115,626 Bulgares dans le vilayet de Salonique[110]). Ici encore on compte parmi les Grecs orthodoxes tous les bulgarophones, valaquophones etc. recueillis dans le sein du Patriarcat Oecuménique. Dans ce même tableau on indique pour le sandjak de Monastir 44,909 Grecs orthodoxes et 83,157 Bulgares schismatiques. On ne donne aucun chiffre pour les sandjaks de Dibra et Elbassane.

Deux ans auparavant le Vice-Consul grec de Cavala, donnait une statistique différente de celles-ci. Dans son rapport № 466 du 1 Octobre 1906, adressé au Ministre des Affaires Etrangères à Athènes, il déclare que dans le caza de Drama, la population se composait de 50,400 Turcs, 4,600 Bulgares, et de 12,000 Grecs, bien entendu toujours avec les patriarchistes bulgarophones[111]). Que le lecteur juge lui-même pour savoir laquelle de ces trois sources grecques indique la vérité.

Les voyageurs qui durant les 40 dernières années ont accordé à la Turquie une visite assez prolongée, savent très bien quelle oppression étouffait la vie intellectuelle et morale de l'élément bulgare demeuré dans les limites de l'empire Ottoman après la guerre russo-turque et le congrès de Berlin. Toutes les nationalités avaient le droit de publier en leur langue des journaux politiques, des revues scientifiques et littéraires, des livres traitant de toutes les matières, seul, le peuple bulgare ne pouvait jouir de ce droit. En 1890, on autorisa enfin la publication à Constantinople, auprès de l'Exarchat, d'un journal bulgare „Novini" qui plus tard s'intitula du nom purement slave „Viésti". Mais la censure fut plus que draconienne. Elle ne laissait pas faire mention de la Macédoine, même dans les travaux de nature purement scientifique. Le journal „Zornitza" édité sous la haute protection de la mission évangélique américaine, n'échappait pas à cette surveillance sévère, uniquement parce qu'il paraissait en bulgare. Ces deux journaux ne devaient souffler mot sur les mensonges et les calomnies qui remplissaient les colonnes des nombreux journaux grecs ou autres qui se vendaient à Constantinople. La frontière turque était impitoyablement fermée à tout journal bulgare de la Principauté, à toute revue ou livre édité hors de Turquie. Malheur à celui chez qui on découvrait quelque bout de papier imprimé de livre, de journal ou de revue bulgare. Immédiatement il était emprisonné comme révolutionnaire et homme dangereux pour la sécurité de l'Etat. A la frontière, on visitait minutieusement jusqu'à la tabatière des voyageurs bulgares, de peur du'il ne s'y trouve quelque mot ou quelque lettre bulgare „dangereuse" ! Tout manuel scolaire bulgare devait être muni du cachet de la Commission de l'Instruction publique (Moariphe) qui entrait dans l'administration de chaque vilayet. Or, toujours et partout, le bureau de la censure était composé de membres turcs, grecs etc. tandis que le Bulgare en était exclu. Et pendant ce temps les livres, journaux, revues turcs, grecs et autres paraissaient à Constantinople, Athènes, Smyrne, Trieste etc. et se vendaient librement dans la petite Principauté bulgare qu'ils couvraient pourtant de la fange de leurs insultes.

§ 48. L'Hellénisme défend le statu quo dans les régions laissées sous la domination des Turcs. — Pour soulager quelque peu la situation

---

[110]) La Macédoine Orientale du Sud, I-re Partie, la campagne de Serrès, document № XIX et XX, p. 25—26.

[111]) La Macédoine Orientale du Sud, II-ème Partie, La région de Drama, Cavala etc. document № XXVIII, p. 30.

des malheureuses populations chrétiennes laissées sous le joug des Turcs, l'article 23 du traité de Berlin ordonnait la réunion d'une commission composée des notables de la population indigène. Cette commission prenant pour base les statuts accordés à l'ile de Crète en 1860, devait présenter à la commission européenne qui élaborait la charte organique de la province autonome — la Roumélie Orientale — l'ensemble des réformes opportunes, pour en recevoir l'approbation. La Turquie, soutenue par quelques puissances qui avaient intérêt à faire traîner les choses, n'en fit rien. Le délégué autrichien déclara ouvertement que la commission ne pouvait prendre l'initiative pour l'application de ces ordonnances. Quand le délégué français, le baron Ring, s'informa de ce qu'on avait fait pour l'application de l'article 23, Assim Pacha se contenta de répondre, qu'à Berlin on n' avait fixé aucun délai pour cela. Pour couper court aux atermoîments de la Turquie, espérant toujours paralyser les dispositions prises à Berlin, la commission européenne se réunit à Constantinople en 1880. On lui présenta les requêtes de presque tous les diocèses de la Macédoine et de la région d'Andrinople. La commission était avant tout suppliée de reconnaître et garantir les droits nationaux et religieux déjà accordés au peuple bulgare par le firman impérial de 1870. Car, toutes les réformes dans les vilayets seront vaines si on ne reconnait leurs populations comme nationalité particulière, distincte de la nationalité grecque.

Le Patriarcat Oecuménique, dont la puissance avait encore grandi au cours des événements qui suivirent la guerre libératrice, voulut empêcher à tout prix la distinction nationale des populations soumises à sa juridiction spirituelle, il essaya encore un coup de faire renvoyer en Bulgarie l' Exarque qui depuis 1879 siégeait à Constantinople.

Pssant outre aux réclamations du Phanar et d'Athènes, la commission adopta un article, par lequel elle invitait le gouvernement ottoman à satisfaire les demandes justes que les Bulgares des vilayets présentaient. Cette démarche légitime et équitable attira à ses auteurs, les maires et les notables de la Macédoine et de la région d'Andrinople, les véxations insupportables des autorités turques excitées et aidées par les Panhellénistes qui avaient à leur tête la Mère Universelle des chrétiens.

De la sorte, l'article 23 du traité du Berlin resta lettre morte*). Mortes nées aussi les réformes promises à la Macédoine et à la Thrace. L'Exarchat bulgare de Constantinople ne fut jamais reconnu. On faisait semblant d'ignorer son existence. Les Bulgares habitant les vilayets de Macédoine et de Thrace furent tout simplement remis sous la juridiction spirituelle du Patriarcat, qui avait la protection des Turcs haïssant et craignant déjà la puissance future de la Principauté à peine viable, créée au traité de Berlin. D'autre part, certaines puissances européennes, n'ayant en vue

*) Au début, pour jeter de la poudre aux yeux des représentants de l'Europe la Turquie esquissa quelques réformes dans l'organisation intérieure des vilayets. Elle institua à Andrinople un service de gendarmerie composé uniquement de Grecs. Ces gendarmes dispersés surtout dans les villages bulgares, avaient libre entrée à tout instant dans les écoles, pour la recherche de livres, de journaux ou de cartes géographiques importées de la Bulgarie ou de la Roumélie Orientale. Ils asistaient aussi à tous les offices religieux pour surveiller les paroles des prêtres, se mêlaient à toutes les réunions publiques, aux mariages pour épier les conversations et les chants nationaux. Prise dans ce réseau d'espionnage officiel au compte de la Turquie et du clergé grec, la population bulgare se touvait plus tracassée que jamais.

que l'intérêt des sphères qu'ouvertement ou secrètement elles s'étaient taillées en Orient, encourageaient les menées phanariotes, qui de concert avec les Panhellénistes du royaume de Grèce n'avaient plus qu'un seul but: conserver le statu quo dans les régions chrétiennes de l'empire. Ils y avaient tout intérêt. Chef suprême incontesté de tous les chrétiens, le Patriarcat avait des privilèges exorbitants qu'il ne voulait pas lâcher. Eglises, chappelles, écoles, en un mot tous les établissements publics, bâtis par les chrétiens avant le firman de 1870 ou après cette dernière date, sous le patronage du Patriarcat, lui appartenaient juridiquement, bien que l'endroit où ils se trouvaient ne ressortit plus de sa juridiction, parce qu'aucun des habitants n'appartenait plus à l'„orthodoxie".

Citons à ce propos, le rapport № 84 du 5 Octobre 1902, de l'archevêque de Drama, qui parlant de la construction d'une nouvelle église dans le village Karleukovo, écrit au Patriarche Oecuménique: „Le village est bulgarophone mais jusqu'à cette heure il demeure fidèle. J'espère, que l'obtention au nom du Patriarche, du firman, qui sera conservé dans les archives de la Métropole, sera désormais le lien le plus solide pour attacher ces chrétiens au Patriarcat" [112]). De son côté, l'évêque serbe Barnabas, installé de vive force sur son siège de Glavénitza, dans sa lettre du 6 Septembre 1910, № 118, écrit au Métropolite grec Parthéni, son chef hiérarchique, au sujet de certaine commission envoyée à Kichévo mettre fin au différend surgi entre les nouveaux fils spirituels du Patriarcat — serbomans et Grecs contre les Bulgares: „Sitôt après mon retour (hier pendant la nuit), j'ai rédigé une note dans laquelle je fais savoir à la commission que ladite église est construite grâce à un firman obtenu par le Patriarche, que dès le débuts elle était propriété des orthodoxes et que les exarchistes n'avaient jusqu'ici élevé aucune protestation s'étant eux-mêmes approprié depuis longtemps, l'école orthodoxe qu'ils ont transformé en oratoire" [113]).

Ce principe absolument injuste appliqué par le Patriarcat Oecuménique grâce à l'aide que lui accordait le gouvernement turc, était d'une importance capitale pour l'hellénisation des populations bulgares simples et de bonne foi. Là même où il y avait deux et trois églises, on refusait aux Bulgares exarchistes l'usage de l'une d'elles. Ailleurs après des discussions sans fin et des vilenies sans nom on permettait la célébration des rites sacrés à tour de rôle. Quand enfin, quelque commune bulgare entreprenait la construction d'une maison de prière, les Grecs multipliaient les obstacles, ou s'arrangeaient pour que les Bulgares n'obtiennent pas le firman indispensable. Pendant des années entières, la population était privée de la messe et des sacrements de la religion chrétienne, par la faute du Patriarcat qui espérait la forcer par cette mesure anti-chrétienne à reconnaître la juridiction des évêques grecs et passer au sein de l'Hellénisme. Tels étaient les nouveaux descendants d'Aristote et d'Alexandre le Grand, qui mettaient la division dans le peuple bulgare à peine éveillé de sa léthargie de cinq siècles. Si la population bulgare montrait une résistance plus opiniâtre, aussitôt le Phanar se mettait en campagne: calomnies et intrigues pleuvaient. Athènes de son côté, menaçait la Turquie d'une révolution en Crète. Dans les

[112]) **Iordane P. Guéorguief et St. N. Chichkof,** La Macédoine Orientale du Sud, II-ème Partie, La région de Drama etc. document № VI, p. 9

[113]) **Les Mêmes.** Една страница отъ историята на сръбската пропаганда etc. 1918, г. document, № XXI, p. 26—27.

villages où il n'y avait pas un seul patriarchiste, on enlevait l'église aux Bulgares pour l'attribuer au Patriarche, sous prétexte qu'elle était fermée depuis de longues années ou appartenait à des monastères. Evidemment les fondations et les biens de l'église suivaient le même chemin.

Les Grecs s'efforçaient de maintenir le statu quo même au sujet des cimetières. Il était sévèrement interdit aux exarchistes d'inhumer leurs défunts dans le cimetière commun. Même après leur mort les schismatiques ne pouvaient trouver place en terre „hellène", à moins que les parents ne consentissent à ce que le service fut chanté par un prêtre grec ; ainsi l'Hellénisme comptait un membre de plus, gagné au moins après sa mort.

Quelques fois autour du cadavre du Bulgare schismatique se produisaient des altercations sanglantes. Le corps demeurait à la maison parfois plusieurs jours, jusqu'à ce que l'intervention de l'autorité turque donnât à ce différend singulier la solution qui lui plaisait. Souvent on transportait le corps dans un village voisin où l'on lui donnait la sepulture.*) Ainsi à Constantinople „dans le quartier même de Péra, le Vendredi Saint une attaque menaça d'éclater entre Grecs et Bulgares uniates. Un de ces derniers était mort à l'hôpital français. Une troupe de Grecs sous la conduite des prêtres, fait irruption dans l'hôpital, voulant enlever le cadavre de force, sous pretexte qu'il appartenait à l'Eglise orthodoxe. La supérieure réussit avec l'aide de quelques matelots français à cacher en lieu sûr le corps. Alors les Grecs se dispersèrent dans la rue, où la dispute continua. On échangea quelques coups de couteau. A l'intervention de l'ambassadeur de France, le Patriarche donna les ordres nécessaires et le lendemain l'enterrement s'effectua dans le plus grand calme d'après les rites catholiques." C'est le récit que fait dans son rapport № 92 du 8 Mai 1861, l'ambassadeur allemand à Constantinople, M. Goltz, à son gouvernement.[114])

Cela se passait dans la capitale de l'empire, sous les yeux de l'autorité centrale et des ambassadeurs européens. Le lecteur imaginera facilement tout ce que pouvaient se permettre les organes du Phanar et d'Athènes dans les provinces éloignées.

---

*) En 1903 meurt à Drama, le commerçant bulgare Hadji Guéorgui, chrétien pieux et bienfaiteur connu des pauvres de toutes les nationalités représentées dans la ville. L'évêque de Drama menaça d'excommunication la famille si elle n'autorisait pas que l'enterrement fut présidé par les prêtres grecs. Le but saute aux yeux: persuader à la population bulgare des environs, que le schismatique le plus influent de la région, s'était repenti et avait embrassé l'orthodoxie à l'heure de sa mort. La famille refusa. Elle fut exposée aux tracasseries les plus mesquines pui révoltèrent les Grecs eux-mêmes, indignés de la conduite si peu chrétienne de leur pasteur. La Métropole ayant suggeré aux charretiers grecs de le refuser, le corps fut transporté sur un char turc dans son village Prossotchéne où le défunt de son vivant avait acheté un terrain qu'il avait fait entourer d'une enceinte et qu'il avait donné pour servir de cimetière commun. Mais 12 jours après l'enterrement les enfants fidèles de l'orthodoxie, violèrent la tombe pour en rejeter le cadavre. Le paysan Tontcho Baitchef revenant tard dans la nuit, vit la chose et avertit le village et le but des grecs ne fut pas atteint. Le matin les officiers de gendarmerie anglais qui se trouvaient là constatèrent que la sépulture avait été violée La famille dut faire garder le tombeau pendant trois mois entiers. Tous les membres de cette famille périrent victimes de leurs sentiments bulgares, les uns dans les prisons, les autres assassinés. Il ne reste aujourd'hui qu'Hellène H. Guéorguiéva, vénérable septuagénaire qui survécut à toutes ces persécutions. — Que les porteurs de la civilisation „chrétienne en Orient" nous montrent un seul de ces exemples de „haute culture" accompli par les „barbares" Bulgares.

[114]) Рапорти на Германскитѣ посланици. Приложение на „Църковенъ вѣстникъ", кн. XXI, Sofia, 1912, p. 93.

§ 49. Le boycottage économique des Bulgares par les Grecs. Les menées ouvertes ou cachées de ses ennemis ne réussirent pas à arrêter l'essor du nationalisme bulgare en Thrace et en Macédoine. Au contraire, les luttes qu'il dut supporter réveillèrent ses énergies assoupies depuis des siècles et montrèrent sa vitalité aussi bien dans le champ de la vie intellectuelle, par la création de l'œuvre scolaire, que sur le terrain économique. Leurs progrès constants dans cette dernière branche jetèrent l'effroi dans le camp grec et provoquèrent leur haine qui allait jusqu'à l'oubli de soi. Cette haine leur inspirait les moyens mis en avant pour écraser et anéantir complètement l'élément bulgare, „étant donné qu'ils sont nombreux, laborieux, économes se contentant de peu et qu'ils luttent avec succès contre les nôtres“ [115]). Les Panhellénistes du Phanar et d'Athènes concentrèrent toute l'énergie de leurs nombreux agents sur le boycottage économique des Bulgares. Ils invitaient et même forçaient les Grecs et les Grécisants à éviter tout trafic avec les Bulgares, à empêcher les commerçants, les artisans et les ouvriers bulgares de s'établir dans les villes et les localités grécisées. Si malgré toutes ces mesures quelqu'un réussissait à s'installer et à gagner sa vie par son labeur de tous les jours, il fallait l'en chasser au plus tôt par les pots de vin, la terreur, le couteau ou le poison si les autres moyens n'étaient pas efficaces. C'était poursuivre le même but par deux moyens différents. D'une part les pusillanimes et les intéressés étaient forcés de reconnaître le Patriarcat comme leur mère spirituelle; d'autre part les bulgarophones simples et ingénus étaient mis plus enterement dans les mains des Hellènes, ils étaient prémunis „de la contagion du schisme bulgare“ qui aurait pu éveiller leur nationalité endormie et les enlever à l'Hellénisme. Pour qu'un ouvrier ou un artisan bulgare pût aller gagner sa vie dans une ville ou un village *orthodoxe* il devait être muni d'une lettre de l'évêque grec le recommandant comme grec orthodoxe.

Cette situation changea subitement à la suite du coup d'Etat jeune turc de 1908. C'est ce que déplore amèrement le Consul grec de Serrès. Il exprime ses inquiétudes sur l'avenir de l'Hellénisme en Macédoine. Dans son rapport № 65 du 31 Janvier 1909, à son Ministre d'Athènes il dit: „*Les villages hellénophones ainsi que ceux de la zone grecque non mixte et la ville de Serrès sont envahis par les Bulgares qui, jusqu'au 11 Juillet, n'osaient pas y mettre le pied; c'était un grand malheur pour eux, car ils ne pouvaient pas vendre leurs productions; ils n'y pouvaient pas travailler non plus...*“ [116]) Et dans son rapport № 135 du 28 Février 1909 le même Consul répète: „*La ville de Serrés et toute la zone grecque est envahie de maçons, de menuisiers, de tailleurs, de charbonniers, de bûcherons et divers autres ouvriers et artisans qui jusqu'au 11 Juillet n'ont pas osé mettre le pied en ces lieux....* Tous les artisans et ouvriers des régions venus d'autres milieux grecs, qui ont travaillé jusqu'au 11 Juillet dans la zone grecque ont été obligés de partir parce que les Bulgares, acceptant un salaire moindre que nos compatriotes, sont préférés même par ceux des nôtres qui ont de la fortune“ [117]).

---

[115]) La campagne de Serrès, document № XXIII, p. 33.
[116]) Ibid. document № XXI, p. 28.
[117]) Ibid. document № XXIII, p. 33—34.

Pour confirmer ce que nous venons de dire et bien caractériser la manière grecque citons encore les deux documents officiels suivants. Dans l'article 20 des statuts de l'organisation insurrectionnelle grecque de 1908 pour la „Défense grecque de la Macédoine“, on lit:

῾Η. Κ. ᾿Επιτρ. ᾿Οργανώσεως, καὶ αἱ λοιπαὶ ἐπιτροπαὶ τῶν χωρίων τοῦ τμήματος συννενοούμεναι καὶ μετὰ προσώπων εἰδικῶν εἰς τὸ ἐμπόριον, ὀφείλουσι νὰ ἐξεύρωσι τὰ κατάλληλα μέσα διὰ τὸν οἰκονομικόν κατὰ τῶν βουλγάρων πόλεμον μὴ ἐπιτρέπουσαι εἰς τοὺς ὁμογενεῖσ νὰ συναλλάσσωνται μετὰ τῶν σχίσματικῶν ἐπ᾿ὠφελεία τῶν τέλευταίων“.

„La commission centrale de l'organisation ainsi que les autres commissions des villages dans la section, d'accord avec des personnes capables en matière de commerce, sont obligées de trouver les moyens propres à la lutte économique contre les Bulgares, ce qui ne permettra pas à nos congénères de négocier avec les schismatiques en faveur de ces derniers“[118].

D'autre part, la Métropole grecque de Drama écrit à la commune de Tchataldja, le 8 Octobre 1908, pour qu'on y reçoive un Bulgare grécisant de Dolno Raïkovo, caza d'Acheu-Tchélébi, afin qu'il y exerce son métier comme grec:

᾿Εντιμιότατοι Πρόκριτοι τῆς Κοινότητος Τσατάλτζας.

῾Ο ἐπιφέρων τὸ παρὸν Νικόλαος Στεφάνου Τσιασὶτ ἐκ Κάτω Ραηκόβου συνεστάθη εἰς τὴν ῾Ιερὰν Μητρόπολιν ἁρμοδίως ὡς ῞Ελλην ὀρθόδοξος καὶ ὡς τοιοῦτον συνιστῶντες καὶ ἡμεῖς αὐτὸν εἰς ὑμᾶς ἐπιπροστίθεμεν ὅτι παρέχοντες αὐτῷ ὑποστήριξιν ὀφείλετε νὰ ἀπέχητε τοῦ νὰ ἔρχησθε εἰς συναλλαγὰς μὲ βουλγάρους ὧν τὰ προϊόντα καταπολεμοῦνται νῦν καὶ ἀποκλείοντα ἐπισήμως. Καλεῖσθε λοιπὸν νὰ ἐκτελέσητε καὶ ὑμεῖς τὸ καθῆκον σας.“

„Mes Très honorables Notables de la Commune de Tchataldja.

„Le porteur de la présente, Nicolas Stéphanou Tchachite de Dolno Raïkovo est dûment recommandé à la Sainte Métropole, en sa qualité de Grec orthodoxe, et en vous le recommandant comme tel nous ajoutons qu'en lui prêtant votre aide, vous êtes obligés d'éviter le trafic avec les Bulgares, dont les productions sont proscrites et officiellement exclues. Vous êtes par conséquent invités à remplir votre devoir“[119]).

§ 50. Intolérance grecque envers les autres religions et nationalités[120]). — Par une vanité puérile, le Grec même le plus cultivé croit volontiers que la Grèce est l'unique représentant de la civilisation chrétienne et des droits de l'homme, non seulement dans l'Orient, mais encore dans le monde entier. De là sa présomption, de là sa fierté, de là aussi sa cruauté et le mépris souverain qu'il affiche envers tout ce qui est étranger „barbare“. Le clergé grec partageait les vices communs à la race. Les peuples chrétiens qui étaient soumis à sa juridictiion spirituelle voyaient enchaîner leur volonté et leur liberté par ce bourreau des consciences. Quel re-

---

[118]) Ibid. document № XVIII, p. 23.

[119]) La Macédoine Orientale du Sud etc. Document XXXII, p. 45—46.

[120]) **V. Bérard,** La Turquie et l'Hellénisme contemporain, Paris, 1879. 3-ème édition p. 232—235. — **M. M. Berthelot,** La grande Encyclopédie, t. XIX, p. 291.— **F. Dumont,** Le Balkan et l' Adriatique, Paris, 1874, p. 394—396.

gard méprisant, quels traitements inhumains subissaient ceux qui ne se soumettaient pas de bon gré à son autorité. Le Grec, esclave muet envers le clergé qui lui inspire ce fanatisme sauvage et cette foi indéracinable dans la grandeur de l'Hellènisme, jette de hauts cris dont le monde entier retentit dès qu'on touche à l'oratoire, à l'association, à la langue ou au culte grec dans les pays étrangers où quelques rares familles se sont établies pour spéculer. Ce même Grec a toujours et partout abusé de l'hospitalité qu'on lui offrait et n'a jamais voulu respecter les droits et la liberté de conscience des autres. Favorisé plus qu'aucun peuple des Balkans, par l'Occident civilisé, soit par respect pour son ancienne littérature, soit pour d'autres raisons, le Grec est toujours resté Grec. Souriant et obséquieux en face, ennemi de tout étranger quand il n'est pas devant. On peut dire qu'il regardait avec mépris toutes les littératures européennes puisque ce sont des littératures étrangères, donc „barbares". Les rêves panhellénistiques, héritage séculaire, augmentaient cette intolérance méprisante envers tout ce qui était étranger et indépendant. Les Grecs surveillèrent de très près les missions étrangères de peur que par leur intermédiaire ne s'éveille le sentiment national chez les Bulgares ou les autres nationalités. Voici comme exemple, un témoignage grec, choisi entre mille autres: En 1885, arrive à Serrès, le prédicateur Nicolas Letzach, membre de la mission évangélique américaine. Il loue une maison et déclare aux autorités qu'il désire prêcher tous les Dimanches la Parole divine en grec et en bulgare. Les autorités lui accordèrent la permission; mais l'archevêque et les notables grecs s'y opposèrent. Ils présentèrent le missionnaire comme un agent politique qui avait un but secret, comme membre d'une Eglise hérétique, protestante et réussirent à le chasser de la ville.

A la suite de la libération de la Grèce, de la Serbie, de la Roumanie et enfin de la Bulgarie, un assez grand nombre de Turcs restèrent dans ces pays où ils avaient dominé pendant des siècles. Dans lequel de ces pays y-a-t-il plus de Turcs demeurés tranquilles au milieu de leurs possessions rejouissant de droits politiques, civiques et religieux complets? Et les Juifs, les Arméniens et toutes les autres nationalités malheureuses dans quel Etat balkanique trouvèrent-ils non seulement un toit assuré pour leur famille, mais aussi une liberté sans bornes pour leurs fils? Beaucoup d'Européens: Français, Anglais, Italiens, Tchèques, Polonais, Allemands ont voyagé dans les Balkans, beaucoup d'entre eux y ont vécu assez longtemps, quelques uns y vivent encore maintenant, qu'ils nous donnent leur appréciation impartiale et nous disent chez lequel d'entre les peuples balkaniques, la tolérance est plus grande, si grande même qu'elle n'existe pas en un degré pareil dans certains grands Etats d'Europe.

L'Orient était sillonné de missionnaires protestants et catholiques, hommes de haute culture et de noblesse d'âme de différentes nationalités, qui consacrèrent leurs forces et leur vie à la civilisation chrétienne de ces contrées. Plusieurs d'entre eux vécurent sur des lieux les événements sanglants depuis 1912. Ils assistèrent à tout, ils virent tout de leurs propres yeux et sont les juges les plus impartiaux qu'on puisse désirer sur la psychologie, le caractère national et la tolérance des peuples balkaniques. Enfin depuis quatre années, des militaires, des diplomates, des publicistes, des hommes d'Etat et des soldats de tout le monde civilisé sont en contact immédiat avec les Grecs, sous l'autorité desquels gémissent depuis 1913

des terres bulgares de Macédoine peuplées de Bulgares. Ils eurent aussi la possibilite de voir le peuple bulgare dans la souffrance, de pénétrer son âme et d'y lire son passé malheureux. Que ceux-là soient juges et qu'ils donnent à chacun ce qu'il a mérité.

Or, ils savent, ils ont vu de leurs yeux ce que les Serbes et les Grecs ont fait avec les églises des missions, avec les missionnaires eux-mêmes qu'ils y trouvèrent lors de leur entrée en Macedoine.*)

§ 50. La cruauté, trait distinctif du Grec. Les andartes dans les temps plus récents. — Les chroniqueurs byzantins abondent en faits, nous en glanerons quelques uns parmi les plus caractéristiques. „Destitué de son rang sur un simple soupçon de conspiration politique, il fut reconduit dans sa capitale. Là, ou le roua de coups, de sorte qu'il ne pouvait plus se servir de ses pieds. A la suite de celà, on lui lut publiquement son acte d'accusation, en le frappant à la face et l'anathématisant. Le jour fixé pour les jeux du cirque, on le mena à l'hippodrome, on lui coupa les cheveux et la barbe, on le fit monter sur un âne, le visage tourné vers la queue et on le promena dans l'hippôdrome, tandis que la populace l'accompagnait de ses huées, de ses crachats et lui jetait de la boue. Puis descendu de sa monture, il dut assister à toutes les courses de chevaux toujours en butte anx moqueries du peuple. Enfin on lui fit subir la peine de mort, mais ce ne fut pas encore la fin: les insultes continuérent à à s'exercer sur son cadavre"[121]). Ainsi fut traité le Patriarche de Constantinople, Constantin II, sur l'ordre de l'empereur byzantin Constantin Copronyme.

„Quand sous l'empereur Constantin V, le confesseur Etienne le Jeune fut jeté en prison, il y trouva selon son biographe, 342 moines: aux uns on avait crevé les yeux, aux autres on avait coupé les oreilles, le nez ou on leur avait brûlé la barbe, tous portaient de graves blessures, restes

*) Au printemps 1917, je fus avec M. Jordane P. Guéorguief, ancien directeur du musée ethnographique de Sofia, à Cavala en excursion scientifique. La Grèce à ce moment était encore entre deux chaises et les autorités grecques étaient en fait maîtres de la contrée En visitant la ville, nous passâmes auprès de grands bâtiments d'une belle architecture, situés dans la partie occidentale de la cité. On nous informa que c'étaient des pensionnats français de garçons et de filles, existants déjà du temps des Turcs. Le commandant de la ville, M. le capitaine Guéorguief et le major Radoéf artilleur des environs, qui s'était joints à nous, ignoraient l'existence de ces établissements étrangers. Nous nous adressâmes aux voisins. Aussitôt se présentèrent deux femmes grecques qui avaient été servantes dans ces collèges. Sur notre demande elles vinrent chacune avec un énorme trousseau de clés et nous en ouvrirent les portes. Quel ne fût notre étonnement quand nous vîmes le mobilier, chaises, tables, bois de bibliothèque, tableaux etc gisant par terre brisés en morceaux Notre étonnement redoubla encore à la vue de la petite chapelle du collège, statues, crucifix, mobilier, ornements sacrés, tout avait disparu ou trainait par terre brisé, déchiré, au milieu d'excréments repoussants. Les servantes effrayées nous déclarèrent qu'à l'approche de l'armée bulgare à l'automne 1916 les pères des collèges partirent à la hâte et qu'alors des enfants du quartier étaient entrés dans les collèges et avaient accompli ce que nous avions sous les yeux. Nous leur demandâmes si elles avaient averti le maire et le sous-préfet Nous avons eu honte de le faire répondirent-elles. - Nous donnons ce fait sans aucun commentaire; que les pères de ces collèges prennent les renseignements et jugent les porteurs de la civilisation en Orient qui dans leur littérature „classique" exaltent l'héroïsme hellène au-dessus de tout ce qui n'est pas orthodoxe. (§ 47).

[121]) **Théophan,** 441—442. — **Nicephori** Breviar. histor. 75. — **Georg,** Pamart. IV, 253, p. 27—28, col. 941 éd. (De Boor, 756) — **Léon Gram,** 185—186. — **Cedreni,** CXXI, 893. — **Zonarae,** t CXXXIV, c. XV, 7, col. 1337.

des coups cruels donnés sans pitié. Michel Lackanodracon emprisonna dans des cangues de bois 38 des Frères du couvent de Pélécète les mit dans des fossés et les couvrit de terre et de pierres, puis en tua plusieurs, en blûla d'autres ou leur coupa le nez et la barbe"[122]). On pourrait citer mille atrocités pareilles dans les annales de Byzance surtout au temps des Iconoclastes au VIII-e et IX-e siècles.

Parmi les 109 empereurs byzantins, 36 seulement finirent leur vie de mort naturelle, 18 expirèrent à la suite de mutilations diverses: on leur avait coupé le nez et les mains, crevé les yeux; on les avait soumis à la castration etc. etc.; 20 d'entre eux furent assassinés, 3 moururent de faim, 2 devinrent fous, 12 s'éteignirent dans des prisons ou dans des monastères[123]).

Depuis neuf siècles, il n'y a pas de journal, de livre, de calendrier grec, où les écrivains et les historiens grec n'élèvent aux nues le glorieux empereur Basile II qu'eux-mêmes décorent du titre de Bulgarokhtone (tueur de Bulgares) parce qu'en 1014, après la bataille dela Bélacitza, il donna l'ordre de crever les yeux à 15,000 prisonniers bulgares. Ils ricanent sur la défaillance du roi bulgare Samuel, qui ne put supporter la vue de cette scène déchirante et en mourut de chagrin[124]).

Nous nous bornerons à ces quelques faits pris dans le passé lointain des Grecs; ils montrent que la trainée de sang s'allonge à travers leur histoire et fait voir la cruauté innée à l'âme du Grec se manifestant dans des moyens de torture, qui n'eurent leurs pareils chez aucun peuple du continent européen: privation de la vue, mutilation, décapitation, empoisonnement, massacre, incendie, pillage qu'ils exercèrent non seulement sur les barbares fortuitement tombés entre leurs mains, mais encore sur leurs propres chefs civils et ecclésiastiques.

„*Ὁ λαὸς ὁ ἀπηνὴς καὶ μισόκαλος ἡ ῥίζα τῆς ὑπερηφανείας, ὁ κλάδος τῆς κενεδοξίας, τὸ ἄνθος τῆς ὑψηλοφροσύνης, ἡ τρυγία τοῦ γένους τῶν Ἑλλήνων ἡ καταφρονοῦσα τὰ γένη τῶν ἀνθρώπων καταφρόνησις ἀληθηνὴ πάντα τὰ γενόμενα ἐλογίζοντο ὡς μὴ γενόμενα.*"

„Peuple cruel, qui hait le bien, racine de l'orgueil et branche de la vanité, fleur de la jactance, lie du peuple hellène, méprisant toutes les races humaines." Telle est la sentence que prononçait sur ses nationaux du XV-e siècle, l'historien grec Ducas[125]).

C'est le peuple bulgare placé par la destinée dans le voisinage des Grecs depuis plus de 15 siècles, qui expérimenta le mieux la mesure de cette cruauté. Dès son apparition, il devint l'objet des visées panhelléniques, poursuivant son anéantissement comme tout ethnique indépendant et sa refonte complète dans le moule grec. Cette cruauté se donna libre cours quand au XVIII-e et XIX-e siècles, le peuple bulgare voulut secouer le joug insupportable du Patriarcat Oecuménique. Sans compter les milliers de Bulgares qui périrent sous les balles ou le couteau des Turcs à la suite des dénonciations, des calomnies et des mensonges grecs; innombrables sont les victimes qui finirent une vie de martyre par la main criminelle des organes de l'Hellénisme „civilisé". Ces crimes sont bien connus des représentants diplomatiques de l'Europe; dernièrement ils furent confirmés par

---

[122]) **Stephani Vita**, 1160 C, 1165 B.
[123]) **G. Sabatier**, Monnaies byzantines, 22.
[124]) **Cedrenus**, II, 458.
[125]) Ducas, Historia byzantina, 1834, Bonnae 256.

des sources officielles grecques. Ici encore, nous nous contenterons de quelques faits, car l'espace et le temps nous manquent pour vouloir tracer un essai de martyrologe.

En 1840, sur la requête des habitants de Vidine et sur la recommandation de Husséïne pacha, alors gouverneur de cette ville, le gouvernement turc autorisa les Bulgares à élire comme évêque, le diacre bulgare Denys, né à Kotel. Celui-ci se rendit à Constantinople pour s'y faire sacrer, mais il y fut empoisonné au moyen de la sainte communion pendant la messe d'ordination[125b]). En 1862, les deux frères Miladinov Dimitri et Constantin de Strouga (Macédoine) furent aussi empoisonnés dans la prison sur l'instigation des Phanariotes au moment où ils allaient être libérés, grâce à l'iutervention des ambassadeurs russe et autrichien[126]). En 1908, le vicaire genéral d'Akheu-Tchélébi, Michel, demande dans une lettre confidentielle, à un personnage officiel de Xanti, qu'on lui envoie de „la liqueur socratique" dont l'action ne se manifeste que deux ou trois jours après[127]). En 1872, le syllogue grec de Serrès, dirigé par le métropolite Néophyte, acheta le Grec Yanaki Djélèpe, qui devait tuer le maître d'ecole, le bulgare St. K. Salkeundjief. On voulait empêcher au moyen de cet assassinat l'ouverture d'une école bulgare dans le quartier de Serrès appellé Kaménitza, qui désirait ardemment cette école[128]). En 1906, le Vice-Consul grec de Cavala dans son rapport № 135 du 2 Avril, adressé à son Ministre d'Athènes, dit: „Ainsi, deux des nôtres ont essayé, il y a quelques jours, d'assassiner le plus dangereux Bulgare, laitier de son métier." et il conclue: „mais je ne puis assurer votre Excelience, qu'ils suivront l'exemple des personnes, inconnues d'ailleurs, qui ont essayé d'assassiner le laitier, pensant que c'est là une mesure indispensable"[129]). Le même Vice-Consul, dans son rapport détaillé № 466 de 1 Septembre 1906 sur la situation de *„l'idée nationale"* dans les villages bulgares du caza de Drama dit au sujet de Plevna: „Il y a quelques jours, on n'a réussi qu'à assassiner un Bulgare de peu d'importance et à blesser un autre qui était plus influent;" un peu plus loin il déclare: „En outre, le Vice-Consulat a pris au sujet de ce village d'autres mesures que j'évite de donner en détail dans le présent exposé"[130]). Le Ministre des Affaires Intérieures à Athènes, M. Scouzès, le remercie par lettre spéciale et le félicite de son activité. Dans ce même rapport, parlant du village bulgare Vissotchéne, le consul se plaint que: „l'effort fait par le Consulat depuis quatre mois, pour rendre leurs rapports avec les schismatiques plus hostiles et plus fanatiques n'a pas réussi jusqu'ici" [131]). Au sujet du village de Koubalitza, où jusqu'alors il n'y avait de communauté grecque, le consul dit qu'il ne perd pas espoir.

125b) **K. Iretchek,** История на Българитѣ, p. 688.

126) Сборникъ Слов. Благотвор. Общества „Родное Племя" Moscou, 1877, p. 263 — 288.

127) Ce pasteur chrétien „orthodoxe" exerce encore aujourd'hui les fonctions sacerdotales parmi les Bulgares barbares du même caza.

128) Documents inédits sur la Thrace.

129) Les Bulgares dans la campagne de Serrès, I-re Partie, document № IV, p. 6—7.—Cf. **St. K. Seulkeundjief,** Лични дѣла и спомени и пр. Philippopoli, 1906, p. 68.

La Macédoine Orientale du sud, Les Bulgares dans la région de Drama, Cavala etc. II-e Partie, docyment № XXI, p. 23—25.

130) Ibid, document № XXVIII, p. 32.

131) Ibid. document № XXVIII, p. 32

Il ajoute entre parenthèses: „il y faudrait . . ." on comprend facilement ce qu'il y faudrait, c'est la terrorisation[132]). Le même vice-consul, N. Suidis, dans son rapport № 289 du 18 Juillet 1907, communique à Athènes que le notable bulgare Alexis Boïtchef du village Plevna, qui revenait à sa maison après avoir accompagné à son départ, l'officier de gendarmerie anglais, descendu dans sa maison, fut mis en pièces avec une hache[133]). Le Ministre A. Scouzès par une lettre confidentielle № 492 du 13 Novembre 1907, ordonne au Vice-Consulat de Cavala de faire les recherches nécessaires et expédier au Ministère d'Athènes un exposé véridique et contrôlé des affirmations de l'officier anglais, comme quoi le Grec Arméne Kouptchos, avant d'être pendu pour avoir assassiné un Bulgare, aurait déclaré qu'il avait agi sur l'instigation de l'évêque grec de Drama et après avoir été payé par lui[134]). Au mois de Mars 1907, le fils du comerçant bulgare H. Guéorgui, Elie Guéorguief fut attaqué en plein marché de Drama par des „chrétiens" de Cavala, qui le blessèrent lui et son cavass turc[135]).*

L'insurrection de 1903[136]), qui éclata le jour de la sainte Elie (20 Juillet) fut noyée dans le sang d'innombrables victimes, surtout du vilayet de Monastir et dans l'incendie des villages bulgares. Des milliers de Bulgares furent mis en prison où ils périrent en masse. Pour échapper à la mort beaucoup s'enfuirent en Bulgarie. Ces nouveaux massacres ouvrirent les yeux des puissances européennes. Dans une série de rencontres et de conversations diplomatiques, on chercha le moyen d'introduire des réformes et de mettre fin à la situation intolérable de la population chrétienne de la Macédoine et de la Thrace[137]). On comprit au Phanar et à Athènes que le statu quo si favorable au Panhellénisme et à la propagande serbe, devenait impossible. L'action réformatrice des puissances les mit en colère, car c'était l'effondrement de leurs aspirations politiques. Aidé du gouvernement turc, l'Hellénisme se précipita presque publiquement avec une fureur et une cruauté plus grandes pour exterminer le peuple bulgare[138]).

Le gouvernement d'Athènes au moyen de ses consuls et le Phanar au moyen de ses innombrables organes privilégiés organisèrent le mouvement des révolutionnaires appelés **andartes**, le propagèrent dans tous les

---

[132]) Ibid. document, № XXVIII, p. 33
[133]) Ibid. document, № XXXII, p. 40.
[134]) Ibid. document, № XXXV, p. 43.
[135]) Ibid. document, № XXIX, p. 37.

*) La haine des Grecs envers cette famille influente finit par atteindre ses fins. En 1909, ce même Ilia Guéorguief fut assassiné à Xanti, où il se rendait souvent pour son commerce. Cet assassinat révolta les Turcs eux-mêmes. Tous montraieut l'archevêque de Drama et le consul de Cavala, comme responsables de ce crime. Le cynisme et la méchanceté des Grecs se manifestèrent ouvertement sur la tombe de leur victime. Dans le registre des copies de la Métropole de Drama de 1909 parmi les notes donnant le récit des dispositions du gouvernement et de la population au sujet de l'assassinat et de la sépulture de ce notable, on trouve un petit entrefilet envoyé au journal athénien „Alithia". qui décrit l'enterrement à sa façon et termine comme il suit. „*Ainsi se dispersa cette honorable procession, qu'après le tableau donné ci-dessus, nous ne savons s'il faut l'appeler une meute de loups ou de chiens enragés . . .*"

[136]) **Thomof—Bajdarof,** Le mouvement révolutionnaire en Macédoine, Sofia 1917, 57—77. — **V. Bérard,** Pro Macedonia, Paris, 1904, p. 27—75. — **G. Bousquet,** Histoire du peuple bulgare, Paris, 1909, p. 348 sq

[137]) **Draganof,** Macedonia and the reforms, London, 1908, p. 53—100.

[138]) Documents diplomatiques. Affaires de Macédoine, Paris, 1904, Turcs et Grecs contre les Bulgares en Macédoine.

pays convoités et le soutinrent matériellement et moralement (§ 42 note). La Macédoine et la Thrace furent divisées en rayons andartes et ceux-ci en sections. Tout était dirigé par le gouvernement central d'Athènes[139]). Les andartes devaient boycotter économiquement les Bulgares. Ils devaient s'efforcer de créer un parti grec dans les villages bulgares[140]) afin d'avoir un prétexte de prendre officiellement possession au nom du Phanar orthodoxe de la population bulgare. Ils devaient recueillir dans les villages bulgarophones des jeunes gens, les envoyer à Athènes dans les écoles militaires pour y puiser l'instruction militaire et l'esprit grec, puis une fois fanatisés, les rapatrier pour qu'ils servent **l'idée grecque** dans leurs propres villages etc.

Dans l'article 71 des **„Statuts sur l'organisation des sections et des villages du sandjak de Serrès“** sur le sceau desquels on voit deux épées croisées avec la légende: **„Tu Vaincras avec Ceci“**, „les porteurs de la civilisation en Orient“ eux-mêmes enregistrent une fois de plus la haine et la cruauté des Grecs contre tout étranger c. a. d. barbare et principalement contre les Bulgares:

„Αρθρον 71 ον.

. . . .

Τουναντίον ὀφείλουσιν οἱ Ἕλληνες ἱερεῖς, ἰατροί, διδάσκαλοι καὶ λοιποὶ μεμορφωμένοι νὰ κηρύσσωσι καταλλήλως περιφρόνησιν καὶ μῖσος ἄσπονδον κατὰ τῶν βουλγάρων καὶ λοιπῶν ἐχθρῶν τῶν ἐπιβουλευομένων τὰ ἱερά μας καὶ τὰ ὅσια μας.

Πᾶσα δὲ κακία Ἑλληνικη, καρπὸς αἰώνων δουλείας, ὀφειλει ἐντέχνως νὰ ἐξασκῆται καὶ νὰ χρησιμοποιῆται μόνον κατὰ τῶν ἀσπόνδων ἐχθρῶν μας τῶν Βουλγάρων καὶ λοιπῶν. . . . .

Article 71.

„Au contraire les prêtres, les médecins, les instituteurs grecs, ainsi que les autres personnes instruites, doivent prêcher un dédain mérité et une haine implacacle contre les bulgares et nos autres ennemis qui pensent mal au sujet de nos traditions sacrées“.

„Toute méchanceté grecque, fruit d'un esclavage séculaire, doit se développer avec art et doit servir uniquement contre nos ennemis irréconciliables les bulgares et les autres“[141]).

Les assassinats et la terrorisation des Bulgares du rayon de Drama, placé sous la surveillance des officiers de gendarmerie anglais, pendant l'action réformatrice, arrivèrent à un tel degré à la veille de l'alliance balkanique que le gouvernement d'Athènes qui avait la haute direction fut obligé d'ordonner au moins extérieurement à ses consuls de Macédoine d'arrêter ces actions violentes, car „l'Angleterre s'indispose de jour en jour davantage contre nous, à cause de ce que les nôtres font dans le rayon de Drama“, dit le Ministre Scouzès, dans sa dépêche secrète № 290 du 17 Juillet 1907, au consul de Cavala[142]). Et tout celà se passait sous les yeux des commissions et de la gendarmerie étrangères: on s'imagine facile-

---

[139]) La Macédoine Orientale du sud, II-ème Partie, document fac-similé, № XVIII, p. 23—24 Statuts de l'organisation des sections dans le sandjak de Serrès.
[140]) Ibid. Article 20 et 21.
[141]) Les Bulgares dans la campagne de Serrès etc. Document № XVIII, p 24.
[142]) Ibid. document fac-similé № XXXI, 38.

ment ce qu'il pouvait en être dans les régions éloignées privées de surveillance.

De tous les livres et documents c'est l'enquête de la dotation Carnégie[143]) qui nous donne la caractéristique la plus claire et la plus catégorique de la cruauté de l'âme grecque. Elle est le juge le plus récent et le plus impartial de tous les peuples balkaniques et pendant le temps de leur courte amitié d'alliés contre l'ennemi commun et principalement pendant la guerre fratricide de 1913.

Nous ne donnerons que quelques brefs extraits de ce vaste ouvrage si soigneusement fait par les membres aussi honorables que savants de cette commission internationale. Ils visitèrent personnellement et étudièrent sur place les mœurs et la pshycologie des peuples balkaniques à la suite de leur différend sanglant.

„Le nombre de gens tués dans chaque village varie de 1 à 25; le total des pertes, résultant du vol et du pillage, va de plusieurs centaines à plusieurs milliers de livres turques. Dans tous les villages, ces violences semblent avoir été l'œuvre des bandes grecques de l'endroit. La plus active de ces bandes était conduite par un prêtre et par un épicier belliqueux, membre du conseil de l'évêque. En fait, les Turcs accusent l'évêque d'avoir organisé toutes ces atrocités. Le nombre total des Musulmans tués s'élève à 195 . . . On rapporte aussi que pour echapper au viol, les femmes fuyaient les villages occupés par les troupes grecques et se réfugiaient dans ceux qui étaient occupés par les soldats bulgares“[144]). Celà se passait dans la région de Pravichta et de Drama, pendant la guerre balkanique en 1912—13.

„L'armée grecque partit pour la guerre, toute brûlante de colère et de mépris. Une image aux couleurs criardes, que nous avons vu dans les rues du Pirée et de Salonique et que les soldats grecs achetaient à qui mieux, mieux en rentrant chez eux, révèle l'abime de brutalité où la haine de race les avait plongés. Cette image représente un evzone grec (un montagnard) terrassant un soldat bulgare des deux mains pendant qu'il lui ronge le visage avec les dents comme le ferait une bête fauve. Cela s'appelle **„Le mangeur de Bulgares“** et cela s'accompagne des vers suivants:“

„La mer furieuse qui bouillonne dans ma poitrine
Et qui crie vengeance avec ses vagues sauvages,
Ne s'apaisera que lorsque les monstres de Sofia seront morts
Et que le sang de tes veines aura éteint ma haine.“

„Une autre image populaire représente un soldat grec arrachant les yeux d'un Bulgare encore en vie“[145]).

„Quinze soldats bulgares blessés s'étaient retirés dans le couvent catholique Paliortzi, près de Ghevghéli et y étaient soignés par les sœurs. Le père Alloati fit savoir le fait au commandant; là-dessus on envoya un détachement fouiller le couvent, pour y chercher un certain voïvoda bulgare (chef de bande) nommé Arghyre, qui, d'ailleurs ne s'y trouvait pas. Au cours de la perquisition un prêtre catholique bulgare, le père Trptché et

[143]) Dotation Carnégie - La paix internationale. Enquête dans les Balkans. Rapports etc., Paris, 1914.
[144]) Ibid. p 57.
[145]) Ibid. p. 77.

le docteur arménien furent durement fouettés en présence des officiers grecs. Un soldat essaya de violer uue religieuse et on vola 300 livres turques. On tortura cinq femmes et une jeune fille bulgare et un grand nombre de paysans furent emmenés en prison sans aucun motif. L'officier qui commandait le détachement menaça le couvent. Si on a pu traiter de la sorte des européens protégés par le drapeau français, il est facile d'imaginer ce que durent subir les paysans bulgares" [146]).

„La guerre une fois déclarée, le 20—21 Juin 3—4 juillet on arrête jusqu'à 200 Bulgares, les prêtres, les notables, les maîtres d'école, les habitants des villes et des villages. On les frappe, on les envoie à Salonique, attachés quatre par quatre. Le 30 juin on confisque la dernière église bulgare; on brûle les images nationales slaves des saints Cyrille et Methode et on en recouvre les cendres d'ordures, les Grecs et les Serbes s'acharnant particulièrement contre ces images, symboles de l'indépendance de l'Eglise slave" [147]). Cela se passait dans Vodéna, ville du villayet de Salonique.

Décrivant l'assaut livré à Kukusch, ville entièrement bulgare et profondément consciente de sa nationalité, véritable épine enfoncée dans les yeux des Grecs depuis un siècle, les nobles enquêteurs déclarent: „Kukusch, ville de 13,000 habitants, fut brûlée le 4 juillet avec 40 villages, avant la „provocation" bulgare de Doxato, Serrès, Démir-Hissar . . ." [148]).

Comme conclusion de ses investigations la commission Carnégie donne les chiffres suivants qui, une dernière fois montrent par eux-mêmes la physionomie nationale de la Macédoine du Sud que les Grecs s'approprièrent au traité de Bucarest (1913). Ils confirment en même temps les conclusions de l'histoire sur les vices enracinés depuis des siècles dans l'âme „de la race grecque la plus cultivée et à laquelle la civilisation doit tant" Le nombre des villages brûlés par les Grecs est de 160 avec non moins de 16,000 maisons bulgares. Les réfugiés qui réussirent à échapper aux tortures des Grecs sont au nombre de 135,000 [149]).

Les soldats grecs eux aussi nous aideront à tracer le portrait fidèle de cette race cruelle. En effet, lors de sa retraite précipitée, le 19-e régiment de la VII-e division laissa sur le champ de bataille ses bagages qui contenaient aussi la poste [150]).

Le soldat Kosti écrit le 12 juillet 1913 à Sotyr Papaïanou à Tricala, que lui et ses compagnons avaient crevé les yeux à cinq Bulgares encore en vie et tué une jeune fille dans le village de Brodi, région de Serrès [151]). Le soldat Ioan Christou Tzigaridis écrit le 11 juillet à son frère que depuis Serrès jusqu'à la frontière ils brûlèrent tous les villages bulgares [152]). Le soldat Nakis dans une lettre du 13 juillet, écrit que les Bulgares eurent le même sort du côté des Serbes [153]). Le soldat Georges écrit à son frère

---

146) Ibid. p. 83.
147) Ibid. p. 189—190.
148) Ibid. p. 77 sq.
159) Ibid. p. 322.
150) Extraits Fac-similes de certaines lettres trouvées dans le courrier du 19-ème régiment de la VII-ème division grecque, saisi par les troupes bulgares dans la région de Razlog. 1913.
151) Ibid. p. 6. — Cf. Carnégie, p. 314.
152) Ibid. p. 8. — Carnégie, 314.
153) Ibid. p. 9. — Carnégie, p. 314.

que là où ils rencontraient un ou deux Bulgares ils les tuaient comme des moineaux[154]). Le soldat Zissis Koutamas écrit le 12 juillet à ses parents que, jusqu'à la frontière turco-bulgare, il ne restait plus un seul Bulgare, qu'ils avaient égorgé tous ceux qu'ils avaient trouvés[155]). Le soldat S. Z. Kalijanis écrit qu'ils brûlaient tous les villages conquis et tuaient tous les Bulgares qui tombaient entre leurs mains[156]). Le soldat Panaghis Béglikis écrit à son frère le 15 juillet que, l'armée hellénique met le feu partout où elle trouve des villages bulgares et qu'elle massacre tous ceux qu'elle rencontre [157]). Le soldat Nico Théophilatis écrit le 11 juillet: on m'a donné 16 prisonniers pour les remettre à la division et je n'en ai amené que deux. Les autres ont été massacrés par moi[158]). Un autre soldat écrit à son frère le 12 juillet. *„sur l'ordre du roi nous mettons le feu à tous les villages bulgares"* et plus bas il dit: *„nous nous sommes montrés bien plus cruels que les Bulgares;* nous avons violé toutes les jeunes filles qui nous tombèrent entre les mains" [159]). Le soldat Anasthase At. Patros écrit à son cousin à Tricala: „Nous incendions ici tous les villages et massacrons les Bulgares, les femmes et les enfants" [160]*).

Nous avons enfin, un aveu officiel dans le tableau joint par l'archevêque de Serrès Apostolos à sa lettre № 112 du 13 juillet 1915 et envoyé au gouvernement de la région de Serrès. Dans ce tableau que l'archevêque lui-même dit incomplet, il reconnait que les villages exarchistes purement bulgares de son diocèse: Drénovo, Moukléne, Lakos, Doutli, Rahovitza, Banitza et Corno-Brodi furent incendiés; que pas un des villages mixtes ou entièrement patriarchistes bulgares n'a souffert pendant l'occupation bulgare, jusqu'à la guerre des Alliés en 1913. Donc, les soldats détruisirent les villages où la population était pleinement consciente de sa nationalité bulgare et épargnèrent ceux qu'habitaient des Grecs ou des Grécisants. Ce que devint la population de ces nombreux villages bulgares détruits par le feu, seules les autorités grecques le savent [161]).

§ 51. L'anticanonicité du schisme. Celui-ci regardé comme simple moyen d'hellénisation. — Sous l'étreinte de la cruelle tyrannie ottomane, les peuples chrétiens des Balkans n'eurent qu'une seule ressource de consolation et qu'un seul lien, leur foi religieuse. Leur commune infortune, leur isolement au milieu des conquérants qui leur étaient étrangers et par leur passé et par leur religion, rapprocha, du moins au début, ces malheureux peuples affaiblis par les massacres et les déportations successives.

---

[154]) Ibid. p 10. — Carnégie, p. 315.
[155]) Ibid. p. 11. — Carnégie, p. 315.
[156]) Ibid. p. 15. — Carnégie, p. 315.
[157]) Ibid. p. 15 — Carnégie, p. 315.
[158]) Ibid p. 23.
[159]) **Nouvelle série de lettres** écrites à Méhomia, Nevrocop et d'autres localités de Razlog, par des soldats grecs du 19-e régiment de la VII-ème division dont le courrier a été intercepté le 14/27 juillet 1913. № I. p. 7.
[160]) Ibid. № II, p. 9.

*) Dans cette nouvelle série ont été publiées 14 lettres de soldats grecs de l'armée régulière. Tous répètent la même chose: incendie de tous les villages bulgares, massacre de tous les Bulgares sans distinction d'âge ou de sexe, partout où passa l'armée grecque durant la courte période de la guerre entre les Alliés de 1913. Et tout cela fut accompli sur l'ordre du roi et du haut commandement. Chaque lettre publiée en fac-similé porte le cachet de la poste et celui de la division.

[161]) **Iordane P. Guéorguief et St. N. Chichkof,** La Macédoine Orientale du Sud, I-re Partie, document № XXXVIII. p. 48—49.

Ils oublièrent pour un moment leurs rancunes et leurs inimitiés ethniques et tous se réfugièrent sous le toit de la même église.

Le Patriarcat de Constantinople grâce à sa position et à son habileté devint le chef ecclésiastique et le représentant de tous ces peuples conquis. Et les Mahométans confondant la nationalité et la religion, les englobèrent tous sous le nom méprisant de Giaours (infidèles) ou de Roum-Milet, nom propre aux Grecs. Peu à peu cette confusion acquit droit de cité même en Occident dans les relations officielles avec la Turquie. Les Grecs l'utilisèrent parfaitement pour leur but d'assimilalion tant à l'intérieur de l'empire ottoman qu'à l'extérieur, devant le monde européen.

Les populations chrétiennes si durement traitées s'estimaient heureuses de pouvoir professer la foi de leurs pères et oublièrent elles aussi la distinction nationale. Aujourd' hui encore quand on interroge le Bulgare, le Valaque ou l'Albanais vivant en Turquie sur sa nationalité, il répond souvent: je suis chrétien.

L'organisation du Patriarcat Oecuménique avec son nombreux clergé demeura entièrement grecque sous la domination turque. Les liens avec l'ancienne Byzance loin de se rompre, devinrent plus solides. L'antique capitale du christianisme oriental inspirait un respect et une admiration qui allaient croissant avec le cours du temps. Les souvenirs historiques et le rôle prépondérant de l'aristocratie du Phanar dans la vie politique et commerciale créèrent une situation très favorable pour l'Hellénisme. Celui-ci avait plus de chance que jamais de réaliser les rêves (μεγάλη ἰδέα) que Byzance ébaucha. Le Patriarcat devint le successeur des empereurs byzantins. Il fut le propagateur et le soutien principal de cette grande idée jusqu'à la formation du nouveau royaume de Grèce.

Or, la μεγάλη ἰδέα ne pouvait être réalisée que par la dénationalisation de tous les peuples voisins. Les aspirations helléniques furent donc concentrées sur le peuple bulgare répandu en nombre dans le centre de la péninsule, convoitée par les Grecs. Cinq siècles durant, ils travaillèrent ces peuples malheureux qui n'avaient que le tort de se trouver sur le chemin des Panhellènes. D'une manière digne des Vandales, le clergé poussé et guidé par la Mère Universelle détruisait systématiquement tout ce qui pouvait rappeler aux Bulgares, aux Valaques, aux Albanais et aux Syriens de Turquie, leur distinction nationale, leur passé glorieux et leur existence de peuple indépendant. On essaya de paralyser leur volonté et leur faire perdre la notion même de liberté et de nationalité. Evidemment, tous les moyens furent bons et les Panhellénistes en usèrent et abusèrent. L'orthodoxie voilant son but politique, fut surtout mise en avant pour imposer la langue, la culture et les rêves de domination des Grecs. Les intrigues, les mensonges et les calomnies se répandirent à profusion en Occident où, par malheur, certains savants, diplomates, publicistes et hommes d'Etat se laissèrent tromper et aidèrent à la création de ce terrain volcanique dont nous avons aujourd'hui devant les yeux les conséquences désastreuses.

Lors du réveil du peuple bulgare au XIX-ème siècle, le Patriarcat Oecuménique aurait très bien pu le garder sous sa juridiction spirituelle s'il n'avait pas été la tête et l'agent politique de l'hellénisation en Orient. Une fois de plus, dans la question ecclésiastique bulgare, il montra ses tendances cachées. Par des moyens ignobles et anticanoniques il envenima ce différend, par les mêmes moyens anticanoniques il réunit un concile d'évêques

qui lui étaient dévoués, et proclama tout un peuple schismatique. En condamnant les Bulgares pour philétisme, il se condamnait le premier, car c'est par philétisme que le Patriarcat agissait de la sorte envers un peuple innocent. De fait, l'Eglise de Constantinople n'avait pas rompu avec les églises nationales russe, serbe, roumaine, monténégrine et grecque, cette dernière constituée dans le royaume de Grèce et dans l'île de Chypre. Au peuple bulgare seul le Patriarcat refusait une Eglise nationale sous des prétextes aussi futiles que nombreux. (§ 28). Bien plus, tandis qu'aux Eglises de Serbie, du Monténégro, de la Russie il était permis d'accomplir tous les rites de la Liturgie en paléo-slave, puisque les prêtres représentant le Phanar concélebraient avec les prêtres de ces pays, il était défendu aux Bulgares de Turquie, de se servir de cette même langue, que la Mère Universelle appelle dans ses ordonnances officielles „barbare", hérétique: „*C'est avec un grand étonnement et avec une grande tristesse que nous avons appris aujourd'hui, que dans le sainte église de votre village, le chantre Christo chante depuis le jour de Pâque jusqu'à ce jour, en langue bulgare sans tenir compte que tout le village a embrassé l'orthodoxie, conformément aux règles divines et sacrées et aux prescriptions de notre foi. Ces choses-là ne sont pas permises et nous ordonnons qu'à partir d'aujourd'hui et à l'avenir, ce désordre et l'arbitraire du chantre cessent, autrement nous le punirons sévèrement même à l'aide de l'autorité politique.*" Telle est la déclaration que fait le Métropolite de Drama Chrysostôme dans sa lettre № 1037 du 23 Mai 1903, à la commune du village bulgare Volak[162]).

De son côté, l'archidiacre de la Métropole de Drama, Thémistocle écrit aux notables de Koubalitza, le 10 Novembre 1903: „Nous vous avions bien prévenu dans une de nos précédentes lettres, que par ordre de sa grandeur, notre respectable évêque, vous êtes obligés de n'employer que la langue grecque dans la sainte église de votre commune, comme langue consacrée par les apôtres et nos saints Pères, en laquelle doit être glorifié le très saint et majestueux nom de Notre Seigneur. Cependant, comme il semble, que notre lettre et notre recommandation ont été oubliées par certains des vôtres qui désirent introduire dans l'église de Dieu la langue bulgare, nous nous voyons dans l'obligation de vous recommander sévèrement et d'exiger que vous ne permettiez plus jamais pareille profanation du saint office et de la Liturgie. La langue bulgare n'est pas reconnue dans l'Eglise, au contraire, elle est défendue et rejetée par les saints synodes et par la Grande Eglise du Christ"[163]). Enfin, le consul grec de Cavala, dans son rapport № 150 du mois d'Avril 1906, s'occupe en premier lieu de cette question: „J'apprends de Sareu-Chabane, du caza portant le même nom, que le dimanche de Pâque, pendant l'office de la Deuxième Resurrection l'évangile a été lu aussi en bulgare, dans l'église orthodoxe par un schismatique qui n'était pas clerc. D'après les mêmes renseignements, l'impression causée par cette démarche n'a pas été, comme elle aurait dûe l'être, particulièrement désagréable aux chrétiens du lieu. Je me suis hâté de demander par lettre des détails au Métropolite de Xanti, qui est déjà au courant de la tolérance nuisible et scandaleuse du prêtre et de la fab-

---

[162]) La Macédoine Orientale du Sud, II Partie, les Bulgares dans la région de Drama, Cavala . . . document № VIII, p. 8.

[163]) Ibid. document № XIII p. 14—15.

rique de l'église de Sareu-Chabane, et qui, je l'éspère, a commencé déjà l'instruction et a puni les coupables. Par le prochain courrier je vous communiquerai la réponse de sa Grandeur à ma lettre...“[164]).

Même pendant la guerre et l'alliance de 1912/13 quand Serbes et Grecs se faisaient aimables tout en s'installant en Macédoine, tandis que l'armée bulgare repoussait l'ennemi commun à Tchataldja et à Boulaïr, les évêques grecs tremblaient à la pensée de voir la langue bulgare s'introduire dans les écoles et les églises au détriment de l'Hellénime orthodoxe.

(„. . . *ἐν Ἀρανόβῳ δὲ τῇ μὲν 26-η δευτέρᾳ ἡμέρᾳ τῶν Χριστουγέννων, ἡ Λειτουργία διεξήχθη ἡσυχώτατα, δυστυχῶς τῇ ἐπαύριον 27-η Ἐμμανουὴλ τις Τερζῆς, ἐν κακίαις γηράσας Χριστιανὸς, παρασύρας καὶ δύο ἢ τρεῖς οὐχὶ δὲ τέσσαρας, ἄλλους ἀπλοϊκοὺς καὶ συμφεροντολόγους συγχωριανούς του, ὅλως αὐθαιρέτως ἠθέλησε ν'ἀναγνώσῃ τὸν Ἀπόστολον Βουλγαριστὶ εἴτε Σλαυηστί. Ὁ ἐμος Πρωτοσύγκελλος, ὡς εἶχε καθῆκον, δὲν ἐπέτρεψεν εἰς αὐτὸν τὴν παρὰ τοὺς ἐκκλησιαστικοὺς μας νόμους αὐθαιρεσίαν ταύτην καὶ οὕτως ἄνευ τῆς ἐλαχίστης διακοπῆς τῆς ἱερᾶς Λειτουργίας ἐξηκολούθησεν ἕως τέλους ἡ ἱερὰ Λειτουργία. Ταῦτα συνέβησαν τῇ 27-η Δεκεμβρίου 1912 ἐν Δρανόβῳ καὶ ἀμέσως ὅταν ἐπανῆλθεν εἰς Δράμαν ὁ ἐμὸς Πρωτοσύγκελος σᾶς ἐπεσκέφθη τῇ 28-η Δεκεμβρίου κατ' ἐντολήν μου καὶ ἀφοῦ σᾶς ἐξέθηκε προφορικῶς τὸ γεγονὸς, ἐζήτησε τὴν ἐπίπληξιν ἐκ μέρους ἡμῶν τοῦ ῥηθέντος Ἐμμανουὴλ καὶ τῶν τριῶν ὀπαδῶν του, ὡς διαταραξάντων ἔστω καὶ ἐπὶ λεπτὰ τὴν ἱερὰν μάς Λειτουργίαν ὅλως παρανόμως κατὰ τοὺς ἐκκλησιαστικοὺς μας νόμους, οἱ ὁποῖοι μόνοι, ὡς πασίγνωστον, φυλάσσονται ἐντὸς τῆς Ἐκκλησίας. . . . . .*“)

. . . .

. . . „Emmanuel Terzi, chrétien qui a vieilli dans le mal, ayant attiré deux ou trois et non quatre paysans du même village, demanda à lire l'épître en bulgare ou en slave. Mon archidiacre, comme c'était son devoir n'acquiésça pas à cette demande arbitraire et contraire aux canons ecclésiastiques, et ainsi sans la moindre interruption, la liturgie se poursuivit jusqu'à la fin. Cela eut lieu à Drénovo, le 27 Décembre 1912. Aussitôt qu'il fut à Drama, mon archidiacre, Vous visita et sur mon ordre, après Vous avoir exposé oralement ce qui s'était passé Vous demanda de notre part une pénitence conforme aux canons ecclésiastiques qui, comme Vous le savez, sont seuls en vigueur dans notre Eglise, pour le susdit Emmanuel et ses trois complices, qui avaient introduit le désordre pendant la Sainte Messe, désordre qui dura deux minutes, il est vrai, mais fut produit d'une manière tout-à-fait illégitime...“[165]). Ce fut là, une des nombreuses demandes que le Métropolite de Drama adressa aux autorités d'occupation bulgares en Macédoine Orientale du Sud pendant les années 1912/13. Ces différentes demandes furent éditées sous forme de journal, par le Métropolite de Drama, avec le but évident de montrer que cette contrée bulgare devait être gardée par l'Hellénisme.

L'anticanonicité du schisme au point de vue canonique et dogmatique fut prouvée par une foule d'ouvrages, écrits par des historiens de l'Eglise

---

[164]) Ibid. document № XXII, p. 95

[165]) Ἡμερολόγιον Μητροπολίτου Δράμας καὶ Ζιχνῶν κ. κ. Ἀγαθαγγέλου τοῦ Μάγνητος — Αἱ Δραματικαὶ περιπέτειαι Δράμας μέχρι τῆς ἀπελευθερώσεως αὐτῆς. 1913. „Ἑρμῆς“—Τόκκος—Κάβαλλα. p. 134.

et des canonistes remarquables. Le Patriarcat lui-même en démontra bien des fois l'illégitimité par ses actes contradictoires, surtout durant ces dernières années. Nous ne citerons qu'un de ces faits officiels: Quand à la suite du traité de Bucarest, Serbes, Grecs et Roumains ravirent des terres bulgares, dans la Macédoine du Sud et dans la Macédoine Orientale, les autorités grecques y trouvèrent bon nombre de prêtres bulgares, les uns ordonnés par des évêques grecs, les autres par des évêques „schismatiques“ c. a. d. exarchistes. Le Métropolite de Serrès, qui avait fait ses études en Russie demande par deux fois (16 Juillet et 2 Septembre) au Patriarcat Oecuménique une ligne de conduite envers ces prêtres. On lui répondit le 19 Septembre 1913: „Je viens par décision synodale vous communiquer, qu'on a trouvé bon que, jusqu'à la solution définitive de la question, vous tolériez la conversion des villages schismatiques et que vous **déclariez de vive voix aux prêtres ordonnés par des schismatiques qu'ils peuvent célébrer** jusqu'à la réception des instructions de la part du Patriarcat“ [166]). Si le Patriarcat avait été bien convaincu que la hiérarchie déclarée par lui schismatique, était établie contre les canons ecclésiastiques il n'aurait pas été hésitant et conciliant, mais aurait tranché catégoriquement dans l'un ou l'autre sens; d'ailleurs le Métropolite n'aurait pas demandé des instructions mais aurait agi envers ces schismatiques d'après les canons.

Donc le schisme aussi ne servait que de prétexte qui cachait les aspirations politiques de l'Hellénisme. Ici encore nous ne citerons que quelques témoignages officiels grecs, le lecteur lui-meme tirera la conclusion:

„Une supplique a été signée par les habitants et un takrire a été envoyé par la Métropole à l'administration du pays pour demander que cette commune soit rayée des registres officiels où elle figurait comme bulgare et qu'on change les hamidiés*) contre d'autres portant le nom de „Roum“ au lieu de Boulgar“, voilà ce qu'écrit le Métropolite de Drama dans son rapport du 29 Mai 1903, au Patriarche, en parlant de la conversion forcée du village bulgare Skrijovo à l'orthodoxie [167]).

„Nous vous avons averti oralement et par écrit, que vous deviez au plus tôt commencer à changer les cartes d'identité des orthodoxes qui les ont en bulgare. Vous n'avez rien fait encore ce qui nous étonne et nous attriste. Nous vous avertissons à présent qu'une commission composée d'Edipe-pacha, Rakhim pacha, et de deux généraux allemands, est arrivée à Serrès et que ces jours-ci elle viendra inscrire le nombre exact des Grecs et des Bulgares de notre sandjak. Vous êtes donc responsable de tout ce qui arriverait de désagréable, si vous ne vous hâtez pas de vous conformer aux prescriptions de la sainte Métropole“. Tel est le cri d'alarme que jette dans sa lettre du 14 Octobre 1903, au maire de Prossotchéne, Thémistocle, archidiacre de la Métropole de Drama [168]).

„Tous les pères, les moines qui vous sont soumis, les domestiques et en général, tous ceux qui se trouvent dans le saint couvent, sont obligés

---

[166]) Les Bulgares dans la campagne de Serrès, document № XXVI, XXIX et XXX p. 38—41.

*) Hamidié ou nophouse, carte d'identité donnée par le gouvernement turc indiquant l'âge, le sexe et la nationalité de la personne.

[167]) La Macédoine Orientale du Sud, II-ème Partie, La région de Drama, Cavala etc. document № IX, p. 12.

[168]) Ibid document № XII, p. 14.

de s'inscrire comme Grecs-orthodoxes (roum-orthodoxes), sans faire attention si dans les pays dont ils proviennent on parle une autre langue que le grec. Du moment que pour l'inscription on examine avant tout l'ancien nophouse, ceux dont il a été question tout à l'heure, qui auraient par hasard sur eux un nophouse où est marquée la nationalité bulgare (boulgar), seront obligés de ne pas le montrer et de déclarer qu'ils l'ont perdu ou bien qu'ils sont des grecs-orthodoxes (roum-orthodoxes). Il ne faut montrer que les nophouses qui portent le nom de **roum.** Vous êtes aussi obligés de veiller avec soin que personne ne se déclare comme valaque, parce qu' en ce cas il sera inscrit comme tel, ce qui serait funeste pour votre saint couvent . . .". Voilà ce qu'ordonne Chrysostôme, Métropolite de Drama, dans sa lettre du 3 Juin 1905, à l'igouméne du monastère Icossiphinissa[169]).

„Le „Times" de Londres a publié une dépêche de Sofia, d'après laquelle, le Métropolite de Drama aurait fait couper les cheveux à un prêtre bulgare, l'a fait habiller de vêtements de paysan et l'a fait coiffer d'un fez . . . Télégraphiez ce qui est arrivé en réalité", demande dans son télégramme № 66 du 18 Février 1906 au consul grec de Cavala le ministre d'Athènes Scouzès. Le consul par dépêche secrète aussi, répond le 19 du même mois:" Le Métropolite de Drama a effectivement fait couper les cheveux à un prêtre bulgare patriarchiste du village de Karleukovo en punition de ce qu'il a trahi l'orthodoxie. Le fait s'est passé au début du mois de Janvier."[170])

„D'après des renseignements fondés, les Bulgares demeurant ici (à Cavala) comptent environ 1000 personnes. Cette évaluation est aussi reconnue comme exacte par le vicaire général qui a suivi de près le dernier recensement et par l'action duquel on a réussi, à prix d'argent et par d'autres moyens, à ne faire inscrire comme Bulgares que 212 personnes dans le tableau statistique, dont je vous ai envoyé une copie avec ma lettre №.. ." confesse dans son rapport confidentiel № 135 du 2 Avril 1906, le consul grec de Cavala[171]).

Dès qu'une personne, une famille, une localité embrassait l'orthodoxie, elle entrait par le fait même dans le giron de l'Hellénisme, était considérée comme véritablement grecque, bien qu'à la suite de circonstances défavorables elle avait oublié sa langue première pour parler le langage barbare des Bulgares ou des autres races non grecques. De là la création de dénominations nouvelles: bulgarophones, valaquophones, albanophones qui tous seraient Hellènes tout en parlant le bulgare, le valaque ou l'albanais: évidemment, la Thrace, la Macédoine et l'Albanie qui ne sont peuplées que de bulgarophones, de valaquophones et d'albanophones doivent appartenir „à la véritable civilisatrice de l'Orient, la Grèce".

Cependant les Panhellénistes eux-mêmes s'aperçoivent du peu de solidité de pareils arguments, aussi s'empressent-ils d'en forger d'autres encore plus faux pour égarer l'opinion publique, „ce n'est pas la langue, disent-ils, qui constitue le critère infaillible de la nationalité des individus, mais bien les mœurs, les coutumes, la physionomie et avant tout le **libre choix"**

(„Παρακαλῶ νὰ διατάξητε ν' ἀπαλλαγῶσι καὶ οἱ Βουλγαρόφωνοι Ἕλληνες, διότι ὡς εἶνε πασίγνωστον, ἡ γλῶσσα δὲν ἀποτελεῖ τὸ ἀλά-

169) Ibid. document № XVIII, p. 20.
170) Ibid. document № XX, p. 23.
171) Ibid. document № XXI, p. 23.

*θητον γνώρισμα τῆς 'Εθνότητος ἑκάστου ἀτόμου, ἀλλ' ἡ χώρα, τὰ ἤθη καὶ ἔθιμα καὶ ἡ φυσιογνωμία' πρὸ πάντων δὲ ἡ ἐλευθέρα θέλησις.«)**

Or les aveux vaniteux des Grecs eux mêmes nous ont montré comment fut respectée et comment les Grecs respectent encore aujourd'hui la liberté de choix non seulement des barbares non Hellènes en vie mais aussi de leurs cadavres et des objets inanimés (§ 47; note du § 48).

§ 52. Grecs et Serbes en collaboration contre les Bulgares. — Habitant la partie Nord-Ouest de la péninsule balkanique, les Serbes étaient peu accessibles et furent en somme préservés des incursions dévastatrices des hordes turques. La population serbe, comme aussi la grecque qui habitait au-dessous de Corinthe ne fut pas raréfiée et remplacée par des colons turcs comme le fut celle du centre, de l'Est et du Sud de la péninsule, composée presqu'exclusivement de Bulgares. Un peu à l'écart, les Serbes sentirent très faiblement les conséquences effroyables des guerres russo-turques du XVII et XIX-e siècles. Ils furent encore moins touchés par l'influence et la corruption du Byzantinisme. Les Panhellénistes et les Phanariotes ne réussirent pas à leur imposer leur autorité funeste et essayer l'assimilation forcée par l'anéantissement systématique de la littérature bulgaro-slave, commune à tous les Slaves et la remplacer par la littérature grecque. Même pendant la domination turque le pays serbe conserva son autonomie intérieure. Le Patriarcat d'Ypek jusqu'aux derniers jours de son existence exerça une influence spirituelle et civilisatrice considérable. C'est lui qui sauva la langue et les Lettres slaves chez les Serbes. Les Serbes d'Autriche et leurs congénères les Croates demeurés en dehors de la domination de l'Islam continuèrent à se développer. Ils ne cessèrent jamais de soutenir leurs frères du Sud. Eloignés de la capitale de la Turquie et du Phanar, de plus en relations directes avec la civilisation de l'Occident, les Serbes n'éprouvèrent pas la dureté de l'oppression ottomane et du joug phanariote, comme le peuple bulgare. Libérés politiquement 70 ans plus tôt que les Bulgares à la faveur de conditions de choix: bienveillance et protection des grandes puissances, les Serbes eurent les moyens les plus aptes géographiques, politiques, commerciaux et économiques, linguistiques et culturels, pour exercer l'influence la plus durable sur les populations bulgares de la région du Timok, de celle de la Morava et de la Macédoine septentrionale. Plus d'une fois pendant le XIX-e siècle le peuple bulgare tourna ses regards vers la Serbie espérant que sa libération lui viendrait de là. Malgrè tout cela, jusqu'au congrès de Berlin non seulement les habitants de la Macédoine mais aussi ceux de la région de Prizrend et de la Morava avaient conscience d'être Bulgares et les Serbes eux-mêmes les croyaient tels. Ce ne fut que pendant la seconde moitié du siècle dernier que germa chez les Serbes l'idée que la Macédoine pourrait dans un avenir prochain devenir serbe (1865). Pendant la lutte ecclésiastique gréco-bulgare, on émit à Belgrade la proposition que le diocèse d'Okhrida pourrait s'adjoindre à celui de Belgrade, de la sorte il serait gagné à la Serbie.

Quand fut constitué l'Exarchat bulgare et que le sentiment national multiplia de plus en plus ses manifestations (1870—1876), à Belgrade on

---

*) Ημερολόγιον μητροπολίτου Δράμας καὶ Σιχνῶν κ. κ. Ἀγαθαγγέλου τοῦ μαγνῆτος Αἱ Δραματικαὶ περιπέτειαι Δράμας μέχρι τῆς ἀπελευθερώσεως αὐτῆς ἤτοι ἀπὸ τῆς 1 Ἰουνίου μέχρι τῆς 1 Ἰουλίου 1913 „Ἑρμῆς" — Τόκκος — Κάβαλλα, p. 163.

se mit à refléchir sérieusement sur les moyens de propager les idées panserbes en Macédoine. Le succès fut très faible. D'ailleurs ces aspirations inspirées par un chauvinisme exagéré n'avaient pas l'approbation des hommes d'Etat et des savants serbes eux-mêmes.

Cependant le congrès de Berlin ayant cédé à la Serbie la région bulgare de la Morava, la mit en appétit et l'aida à l'assouvir. Au même congrès, l'Autriche s'adjugea les terres purement serbes de Bosnie et Herzégovine et pour faire diversion, elle dirigea habilement les Serbes vers la Macédoine, leur promettant son aide pour la conquête d'un chemin pour la Mer Egée et la reconstitution du royaume antique et éphémère de Douchan le Grand[172]).

En 1885 s'effectua l'union de la Roumélie Orientale avec la Principauté de Bulgarie. Le consentement de la Russie n'avait pas été demandé, ce qui l'indisposa contre la jeune Principauté. Depuis lors la diplomatie russe se tourna du côté serbe favorisant ses idées d'aggrandissement au détriment des Bulgares. De plus on croyait à Saint Petersbourg, qu'une forte Serbie serait une barrière solide contre les visées de l'Autriche vers le Sud. Les consuls russes de Macédoine prirent ouvertement parti pour la propagande serbe allant à l'encontre de leur activité impartiale des années antérieures. Ainsi par exemple le consul impérial russe M. H. Skriabine dans son rapport du 12 Février 1885 en décrivant les localités du vilayet de Monastir et comptant les habitants suivant la religion, la nationalité, le commerce et la production ne parle nulle part de l'existence de localité, de famille, d'église ou d'école serbe. Il déclare que dans tout le vilayet de Monastir il y a 490 localités habitées par des bulgares, 11 par des Valaques, 16 par des Turcs et 103 sont mixtes. D'après la recensement par nationalités il y a dans ce vilayet 52,000 Turcs, 2?5,000 Albanais, 255,000 Bulgares, 12,000 Grecs, 29,000 Valaques, 3,000 Juifs, 6,950 Tziganes et pas un seul Serbe.[173])

Puis commença la propagande acharnée, dont le monde cultivé connait les étapes successives. Les Serbes prétendirent tout d'abord qu'en Macédoine vivait une masse amorphe de Slaves parents au même degré des Serbes et des Bulgares et par la langue et par la manière de vivre, puis on affirma que cette masse était purement serbe, enfin on proclama ouvertement que quelque soit sa physionomie ethnique, la Macédoine devait appartenir à la Serbie pour que celle-ci ait un débouché sur la Mer Egé, débouché indispensable pour sa vie économique[174]).

---

[172]) **Prof. P. N. Milioukof,** „Сръбско-Българскитѣ отношения по Македонския въпросъ", dans le revue „Български Прѣгледъ" Sofia, V (1899).

N. Marénine, Сп. „Български прѣгледъ" Sofia, 1900, 8, p. 51.

M. G. Milonanovitch, Срби и Бугари, dans la revue „Delo", Belgrade, 1898, I, 301.

N. S Derjavine, Болгарско-сербскія взаимноотношенія и Македонскій вопросъ. St. Petersbourg, 1914.

[173]) Политическія и економическія свѣдѣнія о Битольскомъ Вилеетѣ, собраныя Россійско-императорскимъ вицеконсуломъ **Н. Скрябинымъ,** Monastir, 18 Fevrier, 1885, № 4 Библиотека „Балканскія вопросы" p. 4. 12 et 13.

[174]) **Prof. P. N. Milioukof,** Сръбскитѣ аргументи въ в. „Рѣчь" № 120, 1913.

Prof. Tzviitch, L'annexion de la Bosnie et la question Serbe, 1912 — **Prof. Ischirkof,** Etude ethnographique sur les Slaves de Macédoine, Paris, 1918. — **Prof Milétitch,** „La science et la politique de l'Etat Serbe" dans le journal „L'Echo de Bulgarie" № 2, 1913. — **Prof. M. I. Andonovitch,** „Македонски су словени Срби" Belgrade, 1913. — **Prof. A. Bélitch,** „Сербы и Болгари въ Балканскомъ союзѣ" St. Petersbourg, 1913. — **Marco P. Tzémovitch,** „Македонски проблемъ и Македонци"

Alliés déjà dans le passé, avant l'arrivée des Turcs, Serbes et Grecs s'entendirent encore pour le partage de la Macédoine. Des deux côtés on employa tous les moyens possibles pour étouffer le sentiment national des Bulgares de la Macédoine, afin de les présenter devant le monde comme appartenant à leurs races et s'assurer de la sorte leur annexion, au moment opportun.

Pour le malheur des Bulgares Macédoniens, une foule de circonstances favorables vinrent en aide aux Grecs en Thrace et en Macédoine Méridionnale et aux Serbes dans la Macédoine Occidentale et Septentrionale. Il y avait: la rivalité de l'Autriche et de la Russie cherchant l'une et l'autre à mettre de son côté la Serbie et puis la Grèce; la politique turque qui ne pouvait maintenir sa domination qu'en semant la division parmi les peuples chrétiens et en affaiblissant l'élément prépondérant de la péninsule — les Bulgares, qui pour fuir le régime oppressif des Turcs quittèrent les plaines fertiles occupées par les beys et cherchèrent une vie plus libre dans les pays voisins. Nombreux sont les Bulgares Macédoniens qui s'en furent dans le royaume de Serbie Là, ils subirent forcément la serbisation et une fois revenus ils étaient obligés de former des partis serbomans.

Enfin, la Patriarcat toujours à l'affût des moyens d'hellénisation, pensa qu'avec l'aide des Serbes non schismatiques il pourrait maintenir sous son autorité les Bulgares opiniâtres de la Macédoine sinon à faire revenir sous sa houlette de fer tous ceux de la péninsule. Cela servit grandement la propagande serbe. Ceux-ci persuadèrent facilement la Mère Universelle, qu'en reconnaissant son autorité suprême, ils ne pourraient attirer les malheureuses populations de la Macédoine Septentrionale que si elle leur accordait des évêques de nationalité serbe. Les Grecs eux mêmes furent scandalisés en voyant les subsides en argent que Belgrade prodiguait. Pour le moment les efforts combinés des Serbes et des Grecs tendent à maintenir le statu quo c. a. d. le maintien de l'horrible régime turc afin d'avoir le temps d'assimiler les Bulgares de Thrace et de Macédoine dans l'Hellénisme ou le Serbisme. De là les cris d'alarme jetés à Athènes et à Belgrade simultanément lors de la réunion de la Roumélie Orientale avec la Principauté bulgare du Nord. De là les protestations toutes les fois qu'une voix miséricordieuse s'élevait en Occident pour l'amélioration du sort des malheureuses populations chrétiennes de Turquie, surtout quand les puissances entreprirent en 1907 des réformes plus complètes qui à la vérité amenaient la ruine totale des aspirations politiques serbo-grecques. On entendait encore ce cri d'alarme dès que quelque localité bulgare avait le courage de défendre avec plus de vigueur sa nationalité ou ses droits ecclésiastiques et scolaires.

Cette alliance non proclamée mais intime entre Grecs et Serbes contre l'existence nationale et le développement du peuple bulgare date déjà du temps du conflict ecclésiastique gréco-bulgare:

„Le Patriarche parlait avec grand intérêt sur ce sujet. Il consent au fond à sacrer des évêques serbes mais dit que cela doit se faire d'après la manière qu'il juge la meil-

„Патријарх је говорио са великим интересовањем о овој ствари. Он хоће у основу да рукополаже спрске владике, али вели да буде онако и на онај начин, кој и он држи

Belgrade, 1913. — **Balcanicus,** „Срби и Бугари у Балканскомъ рату" Belgrade 1913. — **N. S. Derjavine,** Болгарско-сербскія взаимноотношенія и Македонскій вопросъ" St. Petersbourg, 1914.

leure suivant les circonstances de lieu. Il veut aussi empêcher la tendance des évêques bulgares à fouler aux pieds notre nationalité et veut fondre dans le sens spirituel l'élément grec et serbe...".

да най-бољи према овдашњим приликама. Он је тако исто рад да сузбје тежњу бугарских владика да тлаче нашу народност, и да споји у духовном смислу српски и грчки елеменат."

Telle est la déclaration que fait le représentant serbe de Constantinople le 5 Mars 1875 à son Ministre de Belgrade, M. Boghitchévitch[175]).

Ces dernières années, l'amitié gréco-serbe se fortifia officiellement quand le gouvernement turc permit au Patriarcat Oecuménique de nommer d'abord comme coadjuteurs des Métropolites grecs des évêques serbes: à Uskub Firmilien en 1897, à Dibra-Vélès Barnabas en 1907. La propagande serbe est alors maîtresse de la situation dans les vilayets de Monastir et d'Uskub elle se renforce par l'aide officielle qui lui vient non seulement de Constantinople et d'Athènes mais encore de Vienne et de Petersbourg. Elle se jette sur la population sans défense et par la corruption, les menaces, la terreur des bandes serbes, elle essaie d'attirer les Bulgares au Serbisme pour les proclamer devant l'univers comme „Serbes purs". Mais quand la terrorisation et le vandalisme des agents serbes allaient trop loin et que sans aucun respect pour leurs hiérarques grecs, ils inondèrent ces diocèses de prêtres et de maîtres d'école serbes qui jetaient déjà les yeux sur la Macédoine du Sud; quand les évêques serbes se mirent personnellement à briser les portes des églises et à se les approprier forçant la population à se reconnaître comme serbe; quand ils s'introduisirent jusque dans les Métropoles, les églises et les écoles grecques, — alors se montra le mécontentement et la crainte des Grecs, effrayés de cette singulière amitié[176]). Le gouvernement turc lui-même, qui tolérait pourtant la propagande serbe fut obligé de faire des remontrances au Patriarcat Oecuménique en lui notifiant „que le vicaire général sus-mentionné (il s'agit de l'évêque serbe Barnabas) brisait la porte de l'église bulgare, y entrait et y célébrait la messe, puis il invitait la population à signer une supplique générale la menaçant et déclarant qu'il avait la prétention de gagner des adhérents par l'argent, les menaces ou les intrigues dans les villages où il allait. Etant donné qu'une des conditions de la liberté de conscience est la tranquilité du peuple; étant donné qu'il est interdit d'accomplir des actes qui provo-

---

[175]) **Како је постала Бугарска Егзархија,** Посвећено српско-бугарском споразуму, Belgrade, 1897, p. 77. — Cette brochure anonyme, éditée par le gouvernement serbe qui sous le voile d'un rapprochement serbo-bulgare futur veut influencer les protestations de la population bulgare de la Macédoine au sujet de la nomination de Firmilien à Uskub (1897). Elle contient quelques extraits choisis avec soin dans 81 rapports officiels du représentant serbe à Constantinople à son gouvernement et vice-versa, à partir du 11 Mai 1869 au 20 Jurin 1875 sur le différend ecclésiastique gréco-bulgare. On veut démontrer par ces extraits que le gouvernement serbe avait aidé au moins indirectement à l'obtention du firman de 1870 qui satisfait aux principales demandes bulgares.

[176]) **Iordan P. Guéorguief et St. N. Chichkof,** Една страница отъ историята на сръбската пропаганда въ епархиитѣ Дебърска и Велешка прѣзъ 1907 до 1911 год. Philippopoli, 1918, document № I—XXX, avec 5 fac-similes. — Ce livre contient une petite partie de la correspondance de l'évêque grec de Vélès — Dibra, Parthéni, traitant du processus de la coopération gréco-serbe contre les Bulgares Macédoniens en indiquant les moyens et les actes employés pour leur assimilation dans l'Hellènisme ou le Serbisme.

quent des conflits, dans le but de gagner des adhérents... j'envoie le présent permis (téskéré) afin qre votre Sainteté fasse le nécessaire au sujet de ce qu'il a déjà fait. Vous m'en écrirez. 21 Juillet 1911, Ministre Nedjmédine"[177]).

Malgré tous ces efforts, malgré l'usage de moyens indignes de peuples chrétiens, l'élément bulgare put se maintenir et d'après l'aveu de l'évêque serbe Barnabas et celui de son Métropolite Parthéni, à la veille de la guerre balkanique, (1911) la région de Dibra, la plus éloignée, la plus contestée et la plus influencée par la propagande serbe, comptait 4755 Exarchistes c. a. d. des Bulgares au sentiment national bien vivant, luttant courageusement pour la sauvegarde de leur nationalité, contre les 2580 maisons patriarchistes qui comprenaient à la fois des Grécisants, des Grécomans, des Valaques et des Serbomans[178]).

L'alliance des Serbes, et des Grecs usant de trahison et de pillage atteignit son but au traité de Bucarest. Aujourd'hui elle fait les derniers efforts pour pouvoir rester maîtresse absolue des terres séparées de leur centre naturel, volées et pillées depuis tant d'années.

§ 53. Les Grecs en Macédoine depuis la guerre balkanique jusqu' aujourd'hui. — Pour les Serbes, comme pour les Grecs, l'alliance balkanique de 1912 ne fut qu'un moyen dissimulé pour anéantir d'une part l'ennemi commun à l'aide de la Bulgarie plus forte qu'eux au point de vue militaire et pour affaiblir d'autre part cet allié dangereux en lui enlevant des terres purement bulgares. La circulaire confidentielle du gouvernement serbe à ses représentants diplomatiques auprès des cours européennes, quelques jours avant la mobilisation balkanique est elle même la preuve la plus catégorique de l'arrière pensée avec laquelle fut conclue l'alliance avec la Bulgarie et ce que déjà on préparait contre elle à Athènes et Belgrade[179]). Dès les premiers jours de la guerre, tandis que tout le peuple bulgare en armes usait ses forces pour nettoyer la Thrace et repousser le principal assaut des armées turques à Tchataldja et à Boulaïr, Grecs et Serbes triomphaient presque sans combat en Macédoine et commençaient à s'y installer comme dans un pays qu'ils étaient sûrs d'avoir. Le peuple bulgare ne pénétrant pas la mentalité de ses voisins et alliés, entièrement occupé à l'Est et naïvement confiant dans le traité d'alliance avait concentré toute son attention sur l'heureuse issue de l'œuvre commune. Or, pendant ce temps „commencèrent à se manifester divers signes de haine contre le Bulgarisme, non pas tant chez les jeunes officiers que parmi les personnages haut placés de Serbie"[180]). En Macédoine partagée d'avance entre Grecs et Serbes, les églises et les écoles étaient prises, les évêques, les prêtres et les maîtres d'école bulgares étaient chassés et remplacés par des Grecs ou des Serbes. L'administration civile était uniquement composée de Grecs ou Serbes. On défendit aux Bulgares de parler leur langue maternelle et tout ce qui rappelait la nationalité bulgare était détruit sans pitié. Des poursuites systématiques furent dirigées contre les Bulgares un peu plus influents.

---

[177]) Ibid. docum. № fac-similé XXVIII, p. 30—31.

[178]) Ibid. docum. № XXXI et XXXIV, Statistiques signées par Barnabas.

[179]) **Славянскія Извѣстія"** **И**зданіе Слав. Благотв Друж. St. Petersbourg, № 11 et 12. 15 Juin 1914.

[180]) **Prof. A. Sobolevski,** Заслуги Русской дипломатіи, dans „Славянскія Извѣстія" № 30—31, 16 Juillet 1913.

Aucun Bulgare Macédonien n'obtenait la permission d'aller visiter son foyer natal, il n'obtenait même pas la faculté de s'y rendre pour remplir un office public et officiel car on y avait déjà commencé à élever les fortifications contre le nouvel „ennemi“. Dans le Macédoine Orientale du Sud que d'après les conventions militaires les Bulgares purgèrent des armées turques, les évêques grecs employèrent tous leurs efforts pour garder à l'Hellénisme les Grecs Bulgarophones. Avec l'astuce propre à leur race, ils s'appliquèrent à empêcher les Bulgares de les prendre même pour conduire les convois et aider les armées „alliées“ bulgares. Défense absolue de faire entendre la Parole divine en langue bulgare dans les églises des Grecs Bulgarophones (§ 51) car bien *qu'ils parlent bulgare ils sont par la physionomie et par les mœurs de purs Grecs* (§ 51) les Grécs soutenaient en outre et préparaient l'action des andartes venus d'Athènes[181]). Cetté trahison résolue dès le début s'exprime le 19 Mai 1913, 28 jours avant la déclaratiou de guerre entre les Alliés, par un traité secret d'alliance entre les Grecs et les Serbes contre le peuple bulgare, leur allié. Dans ce traité furent délimitées avec exactitude les frontières des terres bulgares de la Macédoine qu'il fallait à tout prix enlever aux Bulgares et se partager. — Exaspérés par cette félonie et hors d'eux-mêmes en sentant les traitres leur enfoncer le poignard dans le dos, les Bulgares veulent déjouer le lâche complot et frapper un coup décisif. C'est ainsi que commença le 16 Juin 1913 la guerre entre les Alliés[182]). Aussitôt, la prétendue „pacificatrice“ la Roumanie qui venait d'apposer sa signature sur le traité forcé de Petersbourg, qui lui cédait Silistrie, envahit la Bulgarie par le Nord. La Turquie foulant aux pieds le traité de paix de Londres à peine signé, lance ses hordes sauvages dans la Thrace où les agents de l'Hellénisme lui avaient promis de l'aider dans sa terrible vengeance[183]). Le peuple bulgare attaqué à la façon des brigands par ses voisins et alliés d'hier et délaissé de tous, le 6 Juillet fut encore une fois, comme au congrès de Berlin, officiellemet déchiré, pillé et mis en pièces. Ayant ainsi réussi à isoler la Bulgarie dépecée, Grecs, Serbes et Roumains se hâtèrent de jeter un voile sur leur voracité et leurs atrocités sanglantes. Pour égarer l'opinion publique du monde civilisé sur la valeur de leurs droits ethniques à la possession de terres arrachées aux Bulgares, ils remplirent la presse européenne de leurs clameurs au sujet „de la trahison bulgare“ „des atrocités bulgares“ commises sur les Grecs sans défense de la Macédoine où „quelques dizaines de milliers de victimes crient vengeance au ciel contre les barbares, gloire et honneur à l'illustre Constantin le Bulgaroktone qui écrasa l'ennemi méprisé“ et mille autres calomnies pareilles.[184])

Cependant quand la commission d'enquête composée par le très honorable citoyen américain Carnégie exprima le désir de faire la preuve „des

[181]) Ἡμερολόγιον Μητροπολίτου Δράμας καὶ Ζιχνῶν κ. κ. Ἀγαθαγγέλου τοῦ Μάγνητος. Αἱ Δραματικαὶ περιπέτειαι μέχρι τῆς ἀπελευθερώσεως αὐτῆς, 1913 „Ἑρμῆς“ — Τοκκος — Καβαλλα. Ἔγγραφον. 1—26, p. 81—153.

[182]) **Dr. Rebreyend**, Comment on a étranglé la Bulgarie, dans **la Revue des** Nations V Janvier 1914, p. 16—20.

[183]) **Prof. L. Miletich**, Разорението на Тракийскитѣ Българи прѣзъ **1913 г.** Издание на Българската Академия на Наукитѣ, Sofia, 1918, p. 49, 64, 86, 104, 177, 179, 199, 221

[183]) Ibid. № 42, 1. Septembre, 1913.

[184]) Le journal „Pester Lloyd, 4 Avril, 1914. **Славянскія извѣстія, S. Petersbourg** № 42. 1 septembre 1913.

atrocités des barbares" sur les lieux mêmes, alors Serbes, Grecs et Roumains élevèrent des protestations répétées et refusèrent d'aider la commission à accomplir son œuvre hautement humanitaire. Les Serbes surtout manifestèrent une mesquinerie et une haine sans exemple dans l'histoire à l'égard du membre russe de la commission, M. P. N. Milioukof chose qui révolta les cercles même les plus serbophiles de Russie*); tandis que les Grecs dans leur mauvais vouloir haineux n'épargnèrent pas leur meilleur ami, le défenseur de l'autonomie de la Crète et de la race grecque, le noble écrivain anglais le Dr Brailsford. A Monastir on maltraita le consul anglais qui demanda par écrit la reconnaissance des droits accordés aux sujets anglais[185]). Malgré les provocations et les difficultés, la commission visita personnellement les lieux" des atrocités bulgares" et après de longues et minutieuses recherches dans un rapport détaillé[186]) elle proclama la vérité, qui fit sursauter d'horreur le monde civilisé, révolté de découvrir dans les calomniateurs les vrais barbares. Outre la commission Carnégie, d'autres commissions religieuses étrangères: la mission catholique, la mission anglo-américaine et uniate qui étaient protégées par des gouvernements amis de la Serbie et de la Grèce confirmèrent par des nouveaux faits les cruautés et les traitements inhumains que les Serbes et les Grecs infligèrent à ces missionnaires étrangers et à leurs ouailles innoffensives de Macédoine qu'ils chassèrent de leurs demeures.

A peine la presse européenne et américaine avait-elle commencé l'examen de ces nouveaux faits contenant les actes répugnants des Grecs, des Serbes, des Turcs et des Roumains, que la guerre européenne éclata, traînant après elle son cortège obligé d'événements sanglants qui n'eureut leurs pareils dans aucun autre siècle, ces événements absorbèrent pour un temps l'attention des gouvernements et des peuples. Le traité de Bucarest demeura en vigueur et les Grecs, les Serbes, les Turcs et les Roumains devinrent les maîtres absolus et incontestés des terres bulgares volées en 1913. La population fut soumise à une telle dévastation, à une telle destruction, à une telle oppression des droits de sa conscience que le peuple bulgare n'en éprouva jamais de pareilles pendant son martyre de cinq siècles sous le joug des Turcs, pourtant bien dur. Des centaines de villages furent livrés aux flammes, des dizaines de mille d'hommes, de femmes, d'enfants et de

---

*) La commission Carnégie d'Europe était composée des membres suivants tous connus dans le monde entier pour leur compétence, leur sagesse et leur impartialité:

1) **Baron D'Estournelles** sénateur français et membre de la conférence de la Haye.
2) **Justin Godart**, membre du parlement français.
3) **Dr Sonef Reidlich**, Professeur de droit à l'université de Vienne.
4) **Dr Walter Schucking**, Professeur de droit à l'université de Marbourg (Allemagne).
5) **Dr H N Brailsford**, écrivain anglais.
6) **Dr Samuel Dutton**, professeur à l'université Columbia à New-York
7) **Francis W. Hirst**, rédacteur de la revue anglaise „The Economist":
8) **Nicolas Murray** Butler recteur de l'université Columbia de New-York, président d'honneur de la commission.
9) **Prof. P. N. Milioukof**, membre de la Douma de Russie.

[185]) Dotation Carnégie, La paix internationale. Enquête dans les Balkans. Rapport etc. Paris, 1914.

[186]) Le journal „Berner Wochenblatt" 28 Mars 1914. Rapport au St. Siège par le premier pasteur de l'Albanie, le père G. Koletzi — Journal „Echo de Bulgarie" № 236 du 17—30 Avril 1914, Memorandum au Ministre président grec M. Vénizélos, par le vicaire apostolique catholique de Macédoine, Epiphane Chanof.

vieillards furent égorgés et tués *comme des moineaux* selon l'expression cynique des héros „de l'Hellade cultivée“[187]), d'autres furent dispersés dans les îles et les prisons où ils gémissent encore aujourd'hui on ne sait pas quel fut le sort reservé à plusieurs d'entre eux; enfin quelques centaines de mille autres dévalisés, affamés et sans vêtements sauvèrent leur vie en s'enfuyant en Bulgarie. Malgré cette extermination systématique accompagnée de cruautés inutiles, au moment de la guerre balkanique et auparavant, les Grecs, les Serbes et les Turcs sont obligés de s'avouer de beaucoup inférieurs en nombre au point de vue ethnique, dans les terres de Thrace et de Macédoine où domine l'élément bulgare et qu'ils s'approprièrent injustement au traité de Bucarest.

Pour se rendre bien compte des atrocités qu'accomplirent les Turcs de concert avec les Grecs, le lecteur n'a qu'à parcourir le récent ouvrage du Dr A. Milétitch, professeur à l'université de Sofia, bien connu du monde savant. Il visita personnellement les survivants qui assistèrent à ces spectacles qu'on refuserait de croire s'ils n'étaient pas racontés par des témoins oculaires. L'histoire des peuples martyrs n'offre pas de page aussi lugubre et aussi révoltante [188]).

Les représentants diplomatiques des puissances sont au courant de beaucoup d'autres crimes échappés à l'enquête de Carnégie. Depuis 1913 ils ont assisté à ce que continuent à faire les Grecs et les Serbes en Macédoine pour réduire la population qui veut rester bulgare.

Dans la Macédoine Orientale du Sud, même après l'accomplissement de l'ordre sanguinaire donné par le roi Constantin à ses soldats: „Exterminez tous les Bulgares“, les Grecs tremblaient devant le nombre infime des leurs en présence de la majorité écrasante des Bulgares. Pour renforcer l'élément hellène, donner une physionomie plus nationale et présenter un semblant la raison à ses prétentions de garder cette partie de la Macédoine, le gouvernement grec ne cesse depuis de tyranniser ces populations pour les forcer à l'exil. En abandonnant le littoral de la Mer Egée les autorités militaires grecques obligèrent les habitants à les suivre. Guidées par leurs prêtres grécisants et leurs maires tzintzares, agents dévoués de l'Hellénisme installés depuis l'occupation, les familles bulgares durent émigrer en masse encore une fois. On fixa à Pravichté 55 familles bulgares venant du village Tchongora de la région d'Andrinople. Ces paysans étaient accompagnés de leur prêtre Basile P. Ivanof, vieillard de 65 ans. 180 autres familles bulgares furent installées à Doxato. Elles venaient avec leur prêtre Nicolas Guéorguief de Karkha région de Gumurdjina. Tous ces malheureux étaient forcés de vivre isolés, au milieu de Grecs fanatiques et hostiles qui cherchaient à les assimiler

Bien que les prêtres sus-mentionnés fussent des „Grecs bulgarophones“, jamais les évêques grecs ne les autorisèrent à exercer les fonctions sacerdotales pour les besoins de leurs ouailles; bien plus les autorités grecques ne permirent à aucun de ces malheureux de sortir hors de sa paroisse.

---

187) **Extraits fac-similés de certaines lettres** trouvées dans le courrier du 19-ème régiment de la VII-ème division grecque, saisi par les troupes bulgares dans la région de Razlog; 1913, p. 10.

188) **Prof. Dr A. Milétitch,** Разорението на Тракийскитѣ българи прѣзъ 1913 год. съ 65 образи и една карта, p. 1—344. Издание на Българската Академия на Наукитѣ. — Sofia, Imprimerie nationale, 1918

Leurs conditions de vie étaient bien précaires lors de l'arrivée des armées d'occupation bulgares en automne 1916. Le prêtre Michel et le doyen de son village, l'octogénaire Nicolas, racontaient les larmes aux yeux, huit mois après l'entrée de l'armée bulgare dans la région de Drama, comment une grande partie des habitants du village s'enfuirent en Bulgarie, quand eut lieu l'invasion turque de Juin 1913. Ceux qui restèrent dans le village, furent conduits par les andartes à Dédé-Agatch où on les embarqua soi-disant pour Porto-Lagos, en réalité on les descendit à Cavala puis à Pravichté. La, les autorités grecques leur distribuaient pour tout secours, une ocque de maïs par tête, deux fois par mois. Hommes, femmes et jeunes filles furent dispersés chez les Grecs du lieu comme domestiques. Vingt-huit d'entre eux moururent de faim. Ceux qui étaient encore en vie et que celui qui écrit ces lignes a visité personnellement le 15 Avril 1917, suppliaient les autorités militaires bulgares, de leur permettre de rentrer auprès de leurs frères de Bulgarie afin d'échapper à une mort certaine par la faim et les mauvais traitements.

Tous les Tzintzares et autres Grecs qui avaient trempé dans les atrocités commises sur les Bulgares des régions de Gumurdjina et Xanti en collaboration avec les Turcs pendant l'invasion de ces parages en l'été de 1913, s'étaient enfuis et installés dans la Macédoine Orientale du Sud.

Le 1/13 Novembre, le gouvernement grec entama des pourparlers avec le gouvernement turc pour l'échange des Grecs du littoral de l'Asie Mineure contre la population turque des régions de Drama, Cavala et Serrès[189]). On força la population bulgare, sauvée des massacres et demeurée sous ces nouveaux maitres, de signer des déclarations attestant qu'elle était grecque[190]). et reconnaissait le Patriarcat Oecuménique pour sa mère spirituelle. Des vieux et des vieilles de 80 ans furent obligés d'apprendre au moins 15 mots grecs par semaine. On leur défendait de se saluer en bulgare[191]), les prêtres sous le moindre soupçon étaient battus sous prétexte qu'ils lisaient en bulgare même en dehors des offices religieux[192]). Dans tous les villages bulgares furent ouverts des cours de soir. Les gendarmes et les soldats grecs y amenaient de force tous les soirs, à la fin du travail de la journée, les jeunes gens, les jeunes filles et les hommes et les femmes plus âgés pour qu'ils apprennent le grecs. Ceux qui s'absentaient pour un motif ou pour un autre étaient soumis à une forte amende. Toutes les inscriptions bulgares

---

[189]) Μητροπολίτου Δράμας Ἀγαθαγγέλου τοῦ μαγνήτος. Τὸ μικρασιατικὸν καὶ θρακικὸν ζήτημα τῶν προσφύγων κατὰ τὰ ἔτη 1913 καὶ 1914. Ἡ περὶ αὐτοῦ γνώμη τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου καὶ ἡ σχετικὴ ἐντελῶς ἀντίθετος πολιτικὴ τῆς ἑλληνικῆς κυβερνήσεως τοῦ κ. Βενιζέλου. 1914. Ερμης — Τοκκος — Καβαλλα.

Cette brochure, contenant des extraits des journaux grecs „Ἀκρόπολης" „Πρόοδος" „Φῶς" „Σημαίας" „Ζορπω" est écrite contre le Ministre Président grec, M. **Vénizélos**, qui en donnant son consentement à l'échange des Grecs d'Asie Mineure contre les Turcs de la Macédoine, mettrait fin aux aspirations helléniques sur le littoral de l'Asie Mineure. De même l'auteur désapprouve Vénizélos qui promettait Cavala aux Bulgares à qui il donnait ainsi le moyen de couper à la Grèce le chemin de la Mer Noire et de Constantinople. Cette brochure dédiée au roi Constantin, caractérise très bien le chauvinisme croissant des Panhellénistes depuis que la fortune leur avait souri au moment de la guerre balkanique et depuis.

[190]) **Iordane P. Guéorguief et St. N. Chichkof**, La Macédonie Orientale du Sud, I-re Partie, La campagne de Serrès, document № XXVII, p. 40, № XXXIII, p. 42.

[191]) Ibid. document № XXXIV, p. 43.

[192]) Ibid. document № XXXVII, p. 46.

dans les églises, les écoles, les débits et autres lieux publics furent soigneusement éffacées et remplacées par des inscriptions grecques. Les livres ecclésiastiques furent brûlés. On chercha en un mot à enlever de partout tout ce qui n'était pas grec.

Mais la terreur s'épuisait en vains efforts. Les nouveaux maîtres de la Macédoine Orientale du Sud, ne réussirent pas à y avoir la majorité, malgré l'appoint considérable des réfugiés, des Tzintzares et des Grécisants. La population des terres volées tenait à sa nationalité, pour laquelle elle supportait toutes les avanies. Le professeur de Lauzanne le Dr Reiss, appelé par le gouvernement grec pour enquêter sur les crimes bulgares, ne put cacher complètement la vérité dans son rapport adressé au gouvernement grec. Nous lisons dans sa conclusion à la page 108: „Les témoignages obtenus sont contradictoires. Les uns prétendent qu'il n'y plus d'agitation et de sympathies bulgares, les autres, par contre, laissent entendre qu'il se fait encore aujourd'hui une campagne assez active en faveur des Bulgares. Après ce que j'ai vu et entendu, je suis plutôt porté à croire aux seconds. Mais d'où vient la contradiction? Je me l'explique aisément; parce qu'en fait quelques villages tout-à-fait gagnés au nouveau régime paraissent libérés de propagandistes bulgares. En plus, en prenant en considération que mes témoins sont presque tous des Macédoniens, quelques uns même autrefois des bulgarophiles, ils ne veulent pas se compromettre et n'avouent pas que de temps en temps ils sont encore sollicités par leurs anciens amis. Cette réticence est très naturelle".

„Encore une fois je ne crois pas me tromper si j'admets qu'il y a encore aujourd'hui une agitation bulgare dans les villages etc. bulgarophones de votre territoire, mais cette propagande excepté quelques endroits comme Loftze, ne semble pas très intense et ses effets ne paraissent pas très dangereux. Toutefois il est bon d'y veiller et chercher à attacher de plus en plus la population à sa nouvelle patrie . . ." [193]).*

---

[193]) **Rapport du Professeur Dr A. Reiss** de l'université de Lauzanne, sur **la** situation des Bulgarophones et des Musulmans dans les nouvelles provinces grecques. Février 1915. Imprimé comme manuscrit. p 108.

*) Les Grecs et les Serbes furent profondément troublés en 1914 par la lumière que les différentes enquêtes firent sur les atrocités bulgares dont ils avaient assourdi le monde entier, pour cacher leurs propres cruautés commises pendant et après les guerres balkaniques. Pour pallier l'effet que produisit le rapport de la commission internationale de la dotation Carnégie, les gouvernements grec et serbe appelèrent M Reiss, professeur à l'université de Lauzanne pour une enquête sur les cruautés autrichiennes commises en Serbie au commencement de la guerre européenne et sur la situation de la Macédoine Orientale du Sud. Accompagné du directeur des forêts M. Vanvétzos et de plusieurs autres fonctionnaires grecs, Reiss quitta Salonique le 25 Novembre 1914 et visita: Drama, Bouk Okhtchilar, Indjès, Tchamrli, Prossotchéne, Zeurnovo, Serrès, Gorno-Brodi, Startchichta, Loftcha, Karanbéï, Kirtchévo, Krouchévo, Démir-Hissar, Savane, Veterna et Dolni et Gorni Poroï L'enquêteur dit avoir choisi à dessein les régions situées près de la frontière bulgare où „l'élément bulgarophone était plus nombreux et prépondérant" afin de se rendre compte de leur situation sous l'autorité grecque. En présence du haut fonctionnaire grec, Reiss interrogea environ 250 indigènes turcs ou chrétiens. On n'y voit figurer aucun nom bulgare. Tous ceux qui sont cités sont des réfugiés grecs et tzinzares, des pharmaciens, des épiciers, des merciers etc. de Xanti, Gumurdjina, Maropia, Dédé-Agatch etc. (Photi Kirici, Emmanouil Déliyanis, Guéorgui Photiadi, Guéorgui Matzouroulos, Akhicilos Popidés, Alexis Skoutaris, Pogonis Draménos et d'autres semblables). Ceux qu'il interrogea lui parlèrent de réquisitions énormes faites par les autorités bulgares, de menaces et de mauvais traitements, de pillage de mobilier, d'arrestations injustes etc. mais on ne produit aucun

A la suite de l'armistice de Salonique, les autorités militaires et civiles bulgares durent se retirer de la Macédoine Orientale du Sud. Profitant de l'isolement de la Bulgarie, Grecs, Serbes et Roumains rivalisèrent d'empressement pour exploiter cette situation favorable à leurs visées impérialistes. Les Grecs surtout, pour masquer les récentes cruautés ayant pour but l'anéantissement définitif des Bulgares qui avaient réussi à se sauver lors de la destruction systématique organisée par les autorités grecques en 1913, firent entendre encore leurs hurlements haineux et calomniateurs contre le peuple execré, tout comme à la fin de la guerre balkanique. La presse européenne une fois de plus se fait l'écho retentissant des calomnies grecques, des mensonges grecs, des injures les plus grossières que puisse proférer une bouche humaine. Les atrocités bulgares sont remises à l'ordre du jour, de nouveau on parle de dévastations, de pillage: la population grecque de la Macédoine aurait été laissée périr de faim et de maladies, tandis que les Grecs habitants la Bulgarie étaient férocement maltraités.

Nous ne chercherons pas à nier que le souvenir récent de la trahison grecque, que la vue de milliers de tombeaux renfermant les restes de parents aimés, la vue du foyer natal pillé et incendié, ait allumé dans les cœurs un désir bien naturel de vengeance qui prit le dessus sur la saine raison chez quelques individus isolés, qui à l'insu du commandement firent. des représailles que nous sommes les premiers à blâmer. Cependant c'est un fait établi que ceux-là étaient poursuivis et livrés aux tribunaux militaires. Plusieurs furent condamnés pendant la guerre, aujourd'hui encore on instruit le procès de beaucoup d'autres et tous recevront la punition méritée par leurs crimes.

fait concret d'incendie de localités, d'atrocités et d'assasinats. Evidemment le rapport ne souffle mot des villages bulgares incendiés et des crimes commis dans ces parages par les sujets du roi Constantin qui leur en donna l'ordre comme l'avouent les lettres de ses propres soldats (§ 50). Ensuite, l'honorable enquêteur se lance dans des réfléxions où les contradictions et les entorses faites à la vérité paraissent à chaque ligne, comme cela arrive quand on cherche des idées et des mots pour masquer une vérité évidente. Il raisonne sur le départ des Bulgares à la suite de l'armée bulgare. Il conclue que c'était la conséquence de leur éducation bulgare faite à l'aide de l'église et de l'école par le clergé schismatique et nullement l'effet d'une même nationalité et d'une même langue car d'après lui, la langue parlée par ces Macédoniens serait plus proche du serbe. De plus ils s'en allaient en Bulgarie pour échapper au service militaire, ils préféraient servir dans l'armée bulgare où ils étaient soumis à toutes sortes de privations et de mauvais traitements.

Très caractéristiques sont les données de cet enquêteur officiel des Grecs. D'après lui les réfugiés tzintzares, grecs et bulgares grécisants amenés volontairement ou non de Thrace et aussi de Nevrocop, Melnik, Petritch et Djoumaïa et installés dans toute la Macédoine Orientale du Sud (dans les sandjaks de Drama et de Serrès) s'élèvent au nombre de 36·006 (p. 101). C'est là le total de l'élément grec y compris les patriarchistes bulgarophones, qui habitait la Thrace que les hommes d'État grecs réclament aujourd'hui à la conférence de la paix, comme pays purement grec. Si nous soustrayons de ce nombre tous ceux que Reiss dans son rapport dit provenir d'autre part à savoir: 1440 de Melnik, 680 de Nevrocop, 530 de Petritch, 1382 de Stroumitza et 1514 venant de l'ancienne Bulgarie, soit en tout 5552 il ne reste plus que 30 554 Grecs de Thrace ancien vilayet d'Andrinople y compris toujours les Bulgarophones, qui formaient „l'élément purement hellène".

A la suite de cela, le professeur Reiss met au pilori la commission Carnégie pour son manque de conscience dans les recherches. Lui seul fit avec conscience et impartialité l'enquête demandée, quoique payée, pour montrer que les Grecs manifestèrent une philantropie et une civilisation dont doit être heureuse la population soumise.

Quant à l'accusation que les Bulgares auraient laissés la population grecque livrée à la maladie et à la faim, cela est une invention de l'imagination fertile en mensonges du Grec qui poursuit ses buts politiques sans égard pour l'illégitimité des moyens. La Macédoine Orientale du Sud est un pays où l'on s'occupe presqu'exclusivement de la culture du tabac. Même les villages proprement cultivateurs ne produisent pas de céréales en quantité suffisante pour leurs propres besoins. Les villes sont obligées de faire venir du dehors toutes les denrées alimentaires. Les autorités grecques le savent bien et l'ont plus d'une fois proclamé[194]. Quand les Bulgares occupèrent le Macédoine Orientale du Sud ils trouvèrent l'alimentation dans une situation fort anormale. Le professeur Reiss, enquêteur officiel du gouvernement grec en 1915, dit: *„En plusieurs endroits j'ai constaté que la vie est devenue plus chère depuis l'occupation grecque. J'ai fait la même remarque en Macédoine serbe. Il est incontestable que l'état actuel de l'Europe est une des causes de ce renchérissement. Toutefois il n'explique pas tout...“*[195]. Ce sont surtout les populations urbaines qui souffraient du manque de denrées, principalement Cavala, Drama, Pravichté, Serrès et Démir-Hissar. La population proprement rurale ne ressentit pas la disette, soit que ce qu'elle produisait lui suffisait, soit que ses besoins n'étaient pas aussi grands. Les Turcs des villes montrèrent leur solidarité et leur miséricorde naturelle en assistant leurs congénères besogneux, auxquels ils assurèrent le pain quotidien. A Cavala, par exemple, les richards turcs de la ville recueillirent en dons volontaires de quoi fonder dans la mosquée Koutoup, des restaurants gratuits où plus de 3000 Musulmans allaient se nourrir tous les jours.

L'approvisionnement des armées d'occupation bulgares de la Macédoine Orientale du Sud se faisait au moyen de l'unique voie d'Andrinople, Gumurdjina, Drama bien insuffisante pour les besoins des corps d'occupation. Néamoins les autorités militaires bulgares firent l'impossible pour venir en aide à la population. On donnait à 40 centimes le maïs [196]) aux autorités communales et administratives des villes où les Grecs étaient en fait encore les maîtres. Ceux-ci n'eurent pas honte d'abuser de la situation et trafiquer avec la bouchée des affamés. Ces autorités elles-mêmes savent bien comment celà se passait. Le fait que dans les marchés de Drama, Cavala, Pravichté et Serrès il y avait en abondance dans les magasins des Grecs et des Tzintzares: du pain, de la farine, de la viande, du beurre, des pommes de terres, des haricots etc. qui se vendaient avec beaucoup plus de liberté qu'en Bulgarie, prouve qu'il n'y avait pas de famine et de manque mais seulement amour du lucre poussé à l'extrême et manque absolu de conscience joints à une inhumanité qui est dans la nature du Grec: *„qui pour des avantages matériels ne fait attention ni à son père, ni à son frére,*

---

[194]) **Jordane P. Guéorguief** et **St. N. Chichkof,** La Macédoine Orientale du Sud, II-ème Partie, Les Bulgares dans la région de Cavala, Drama etc. document № XXVIII, p 20.

[195]) **Rapport du Professeur Dr R. A. Reiss,** de l'université de Lauzanne, sur la situation des Bulgarophones etc. 1915, p 48—49.

[196]) Dans l'état major de la 10-ème division on conserve plus d'un acte signé par les représentants grecs et les membres de l'administration communale intentés par les autorités contre les meuniers grecs de la région de Drama à qui on donnait à moudre du froment pur ou du maïs et qui distribuaient comme farine une mixture où il y avait de tout sauf du blé.

ni à son fils"[197]) et *„chez lequel le brigandage et la piraterie furent toujours les sources de la richesse publique et privée . . .*" [198]). Les richards grecs et les autorités communales vendaient tous les produits même les plus indispensables à des prix exorbitants et fabuleux: une ocque de farine se vendait 35 drachmes, l'ocque de pommes de terre valait 24 drachmes et ainsi de suite. Le visiteur étranger ne pouvait s'expliquer le fait révoltant de voir des restaurants luxueux, des cafés et des débits bien achalandés toujours remplis de fonctionnaires, de commerçants et d'employés communaux grecs habillés à la dernière mode qui bien nourris et replets nageaient dans l'abondance et se montraient d'une brutalité et d'une cruauté sauvage en donnant des coups de canne aux malheureux femmes, enfants et vieillards qui ne pouvaient se tenir sur leurs jambes et tendaient la main pour un morceau de pain.

Cette population méprisée et délaissée par ses propres compatriotes et maîtres fut secourue par les autorités militaires bulgares qu'on accuse de l'avoir laissée mourir de faim. Aux uns on trouva du travail sur place en les employant à la construction ou la réparation des routes, ainsi leur nourriture etait assurée. Sur leurs demandes répétées beaucoup furent envoyés dans l'intérieur de la Bulgarie où on leur trouva aussi du travail et du pain. Enfin les soldats et les officiers bulgares mettaient de côté quelque chôse de leur distribution journalière, afin de secourir les plus nécessiteux. En dehors de celà, à Kavala, Drama et Serrès les détachements avaient organisés des réfectoires gratuits pour les orphelins et les gens les plus pauvres. On mettait autant d'attention pour prevenir et arrêter les maladies quand elles étaient déclarées dans quelque localité; tous les médecins étaient appellés à l'aide, ils avaient pour cela les mêmes facilités que les médecins bulgares. Nombreux sont les officiers et les soldats bulgares qui ont en leur possession des remercîments écrits adressés à eux par ceux qu'ils secoururent dans le besoin ou la maladie: faute de place nous ne donnerons que le sommaire des suivants:

Administration communale de village
№ 61 — **Monsieur le colonel Poppof. Ici.**
3/V 1917. Village Radoulivo.

Monsieur le colonel,

Les soussignés Radoulivains et le maire du village de sa part et de la part de tous les habitants du village, croyons payer un dette en vous exprimant le respect et notre reconnaissance pour les soins que Vous avez mis de votre côté pour la distribution gratuite de maïs par la Croix-Rouge Bulgare à la population pauvre du village, nous prions Dieu qu'il vous octroie santé et longue vie.

Membres:
Michel Kharitinis
Nicolas Yanis
Basilios Proklou
Anguélakis Chr. Frangos
village Radoulivo 12/I 1918

(Le sceau de la mairie avec i'écusson grec et la légende. *„Βασιλειον τῆς Ελλαδας Δῆμιος Ραδολειυον*".)

---

[197]) Политическія и економическія свѣдѣнія о Битольскомъ вилеятѣ, собранныя Россійско-Императорскомъ вице-консуломъ **Н. Скрябинымъ,** Monastir. 12 Février 1885, № 4 de la Bibliothèque „Балканскіе Вопросы".

[198]) Dossier à consulter pour la question d'Orient. Les Grecs à toutes les époques etc par un ancien diplomate d'Orient, Paris, E. Dentu libraire-éditeur.

Très Honoré Monsieur le Colonel,

Vous avez beaucoup fait pour nous pendant ces noments difficiles, aussi resterons nous éternellement Vos débiteurs. Du fond du cœur: merci pour tout ce qui vous avez fait pour nous jusqu'à présent. En signe de notre reconnaissance, nous fléchissons le genou devant le Tout-Puissant, afin qu'il Vous donne santé force et endurance en Vous souhaitant de revenir sain et sauf à votre foyer familial.

Recevez, nous Vous en prions nos respects les plus profonds envers Vous. Salut.

Famille Antigoni Nicolaïdi*)

Dès les premiers jours qui suivirent l'armistice de Salonique, le gouvernement bulgare facilita en tout le retour des fonctionnaires et des familles grecques de la Macédoine qui se trouvaient en Bulgarie. Ce furent les autorités grecques qui les empêchèrent de passer la frontière et les firent traîner plus d'un mois, exposés au froid et à la pluie dans les gares entre Andrinople et Okhtchilar. L'ex-gouverneur de Serrès Andréadis, qui se trouvait parmi eux, s'en fut à Okhtchilar intercéder pour qu'on les laissa passer; on lui répondit que tel était l'ordre donné par Athènes. Revenant il ne cacha pas qu'on lui avait dit aussi: „qu'ils meurent tous s'ils veulent, pourvu que ce soit en territoire bulgare". Et pendant ce temps Athènes publiait à travers le monde entier que des milliers „d'Hellènes" internés en Bulgarie mouraient de faim ou des suites des traitements cruels que leurs infligeaient les féroces Bulgares.

On nous parle de martyre, de pillage de Grecs demeurant en Bulgarie pendant la guerre. Nous désirons et nous supplions qu'on fasse une enquête, qu'on y fasse entrer quelques membres grecs, que la première tâche de cette enquête soit l'étude de la situation matérielle exceptionnelle à laquelle se haussèrent pendant la guerre „les Grecs martyrisés de Bulgarie" tandis que le peuple bulgare tout entier était sur les champs de bataille souffrant toutes sortes de privations pour le salut de ses foyers.

Nous n'insisterons pas, les nobles fils de l'Angleterre, de la France, et de l'Italie qui accomplissent leur devoir de soldats et d'alliés dans la Macédoine Orientale du Sud savent quelle est aujourd'hui la situation de la population bulgare y compris „les Hellènes bulgarophones" qui sont la majorité dans cette contrée.

Nous nous permettrons de finir cette revue bien sommaire par un trait bien interressant et caractéristique de l'âme grecque que l'armée d'Orient à ses dépens apprit à connaître.

Lorsque en vertu de l'armistice, les armées d'occupation de la Bulgarie se retirèrent de la Macédoine Orientale du Sud, le lieutenant français Jacquement arriva le premier à Drama avec quelques soldats. Sur ces entrefaites arrivèrent aussi quelques soldats grecs qui aidés par d'autres Grecs

*) Les remercîments ci-dessus furent adressés au colonel Thomas Popof commandant du 20-ème régiment d'artillerie demeuré autour du golfe d'Orfani durant tout le temps de l'occupation bulgare. Des remercîments tout' pareils furent encore envoyés par les habitants des villages „purement grecs" sis à l'entour du Pangée et se trouvant alors en Bulgarie. Ils remercient pour la compassion et les secours prodigués à leurs familles.

du lieu commencèrent leur mission de civilisation et de libération par toutes sortes d'actes illégitimes vols, pillages etc. dans la ville „hellène". Le noble français fut obligé d'adresser la demande suivante au commandant de la division de la Mer Egée:

Du lieutenant Jacquement au Général Petrov commandant de la 10-ème division bulgare.

Je vous prie de vouloir bien laisser jusqu'à l'arrivée des troupes alliées, 200 soldats bulgares pour assurer le service de police et empêcher le pillage.

(Signé) Jacquement.

Drama, le 9 Octobre 1918.

Evidemment cette demande fut exaucée de bon cœur et „les Hellènes vainqueurs dans la guerre mondiale" purent être maintenus en paix jusqu'à l'arrivée des corps français.

CONCLUSION.

Dans la famille universelle des peuples, on en trouvera difficilement un sur qui la destinée se soit montrée plus cruelle pendant une longue suite de siècles, comme elle le fut sur le peuple bulgare. Placé au milieu de conditions géographiques, ethniques et culturelles spéciales, situé sur la principale artère de communication entre l'Occident européen et l'Orient asiatique, le peuple bulgare fut obligé de mener durant toute la période de son existence indépendante une lutte défensive ininterrompue avec les peuples divers qui l'entouraient de toutes parts. Mais les jours les plus noirs, jours écrits avec du sang dans les pages de l'histoire bulgare commencèrent à partir du XIV-ème siècle quand il tomba sous un double esclavage: l'esclavage politique des Turcs et l'esclavage spirituel du clergé grec. Celui-ci à la suite de la prise de Constantinople devint l'unique défenseur et propagateur de l'ancien impérialisme de Byzance, dont les tares bien connues de l'histoire du M. Age étaient passées dans la chair et dans le sang de l'Orient grec. Malheur plus grand encore, cet esclavage fut imposé au peuple bulgare au moment où en Europe commence un essor intellectuel et spirituel sans pareil, au moment où la personnalité des individus et des peuples se dégage de la féodalité du Moyen Age.

Les Turcs et les Grecs ayant à leur disposition la force et le choix des moyens: l'un possédait la force politique brutale et féroce, l'autre la puissance spirituelle non moins inventive et imprégnée de cruauté, mettent en lambeaux le corps vivant du peuple bulgare et rendent impossible son existence comme entité nationale indépendante. De sorte que le monde oublie son passé, ne s'occupe plus de son présent et méconnait ses droits à une existence comme peuple distinct des nations environnantes. Dans les temps plus récents, les événements se déroulent de telle façon qu'à côté des Turcs et des Grecs surgissent les Serbes et les Roumains. Leur appétit s'aiguise à la vue des acquisitions grecques et ils font alliance pour déchirer et piller l'organisme vivant de la victime terrassée, affaiblie et incapable de

se défendre. Pendant une longue série de siècles, Grecs, Serbes et Roumains acharnés sur les lambeaux du peuple bulgare, sucèrent son sang, l'infusèrent dans leurs propre organisme et fortifièrent leur propre nationalité aux dépens de la nationalité bulgare.

Au XVIII-ème siècle se fait jour le mouvement nouveau de la pensée humaine chez les peuples de l'Europe Occidentale. Ce mouvement tend à briser les dernières chaînes qui liaient la volonté et la liberté humaine. Ses rayons vifiants et libérateurs parvinrent même chez le peuple bulgare gémissant depuis des siècles sous un double joug politique et spirituel. Il se réveille de sa léthargie, cherche à se relever et à sauvegarder au moins ce qui restait encore de son corps si cruellement tronçonné. Quand en 1876, l'extermination du peuple bulgare commença par les bains de sang de Pérouchitza et de Batak; quand dans la moindre bourgade des l'empire turc se balancèrent sur les potences sinistres des milliers de victimes de ce peuple infortuné; quand enfin du fond des prisons nauséabondes on entendit plaintifs les cris précurseurs de la mort de milliers d'autres martyrs de la patrie et que s'élevèrent jusqu'aux nues les flammes de centaines de villages bulgares incendiés, alors seulement la conscience dévoyée et enténébrée de l'Europe se réveilla et vit clair, alors on fait le premier pas pour sauver de l'anéantissemont complet la peuple bulgare laissé jusqu'alors à son malheureux sort. La conférence des ambassadeurs européens à Constantinople, puis le protocole de Londres fixèrent les limites où la nation bulgare pouvait se développer et mener une vie un peu plus humaine et plus supportable. Le refus de la Turquie de se soumettre aux décisions de l'Europe amena la guerre de 1877/78. Celle-ci fut couronnée par le traité de San-Stéfano, d'après lequel le peuple bulgare ressuscité reprenait possession de ses frontières ethniques sauvegardées malgré des siècles d'esclavage. Il avait enfin le droit de respirer l'air libre des son foyer ancestral. Mais à Berlin, les intérêts particuliers eurent de nouveau le dessus dans la personne de quelques hommes d'Etat influents et la Grande Bulgarie à peine reconstituée fut mise en lambeaux de nouveau.

Par cette injustice flagrante, l'Europe sema de nouvelles tempêtes et causa les malheurs qui affligent depuis la péninsule balkanique. Les morceaux détachés du tronc vital et donnés aux Serbes et aux Roumains, ceux laissés entre les mains des Turcs et des Grecs, enflammèrent les désirs insatiables des voisins sans scrupules. Pour atteindre le but il fallait gagner non seulement le monde politique mais encore l'opinion publique. Aussi que de sophismes furent lancés depuis 40 ans pour prouver les droits „historiques" et „culturels" des Grecs et des Serbes sur la Thrace et la Macédoine et des Roumains sur la Dobroudja et la Mésie. Que d'arguments inventés de toutes pièces, faux jusqu'au cynisme, tirés de la linguistique, du folklore, de la géographie, voire même de la géologie pour démontrer les liens des terres bulgares avec celles des voisins et comme conclusion: les droits que possédaient ces Etats sur les terres bulgares. On accumule les données statistiques les plus fantastiques dénombrant l'élément national roumain, grec, serbe dans les régions purement bulgares reconnues antérieurement comme telles par les Grecs, les Serbes et les Roumains eux-mêmes. L'argent n'était pas ménagé aux journaux et aux publicistes qui devaient répandre dans le monde entier des protestations indignées contre les atrocités bulgares, monsrer le peuple bulgare comme le plus barbare des peuples barbares, sant

civilisation et sans culture et sans aucune aptitude pour l'acquérir. A les croire le Bulgare n'avait l'ombre d'une vertu humaine, c'était le perturbateur de la paix en Orient par ses visées à l'hégémonie dans les Balkans etc. etc. par conséquent il n'avait pas droit à l'existence mais devait être exterminé et ses terres partagées entre les peuples voisins seuls représentants de la véritable civilisation.

L'histoire de cette lutte inégale entre le peuple bulgare, le dernier né dans la grande famille européenne et ses nombreux et forts voisins, pendant la courte période s'écoulant depuis sa libération (40 ans à peine) est remplie de sang, de larmes, de souffrances d'un côté; d'intrigues, de mensonges, d'injures de l'autre. Qui veut se rendre compte de ces souffrances n'a qu'à parcourir l'histoire ainsi que les archives des grands Etats européens et celles des Etats voisins.

Des centaines de nobles philantropes, de savants, amis de la science et de la vérité, représentant tous les grands peuples ont dit à des époques et à des occasions différentes leur mot impartial et juste sur la véritable situation du volcan balkanique. Tous ces témoignages pris ensemble et chacun d'eux pris en particulier ne proclament qu'une chose: depuis 15 siècles et principalement pendant ces dernières années le peuple bulgare fut voué à une lutte inégale. Toujours il fut attaqué et forcé de se défendre, au dehors contre les mensonges, les calomnies, les injures; à l'intérieur, contre les trahisons, l'oppression de sa conscience nationale, contre le glaive, le feu, les potences, le poison, en un mot contre la destruction de son unité ethnique. De 1878 à 1912, le peuple bulgare fit appel plus d'une fois aux nations civilisées d'Europe pour l'amélioration du sort des provinces infortunées de Macédoine et de Thrace où il souffrait le martyre. En 1903 lors de l'insurrectiou macédonnienne, en 1912/13 et maintenant encore pendant la guerre mondiale des milliers de ses fils arrosèrent de leur sang la Thrace, la Macédoine et la Dobroudja, des milliers de tombeaux couvrent le sol de la Patrie éprouvée. Pendant ces différentes guerres, le peuple bulgare ne se leva que pour défendre les foyers de ses pères, jamais pour piller les terres étrangères, jamais pour s'emparer de ce qui ne faisait pas partie de son corps national. Le peuple bulgare ne déclara la guerre à aucune des Grandes Nations, le soldat bulgare ne mit pas le pied sur le sol étranger, il fut retenu et son désir de vengeance légitime fut maitrisé.

Durant les événements sanglants qui se déroulèrent en Europe ces quatre dernières années, de gré ou de force le frère fut obligé de combattre son frère: les Russes Galiciens combattirent contre leurs frères de Russie, les Polonais de Russie contre les Polonais d'Allemagne et d'Autriche, les Serbes de Bosnie, Herzégovine et du Banat contre des frères issus du même sang de la Serbie, les Roumains de la Transylvanie contre les Roumains de la Roumanie, les Alsaciens enfin furent obligés de marcher dans l'armée allemande et de combattre leurs frères de France et des Français de France combattre les Français d'Alsace Lorraine. Seul un petit peuple, faible et martyrisé depuis des siècles ne dépassa pas ses frontières ethniques et ne combattit que pour défendre ses maisons et ses champs pillés par les peuples voisins.

Pour tous les corps politiques et nationaux séparés, déchirés, opprimés par un joug étranger au cours des âges, luit maintenant l'aurore de

la délivrance et de la liberté; ils se réunissent à leur mère naturelle pour vivre et ce développer parmi des frères au foyer natal de la race. Se peut-il que cette aurore au lieu de répandre les rayons de lumière épaississe davantage encore les ténèbres sur un peuple unique, le peuple bulgare?

Plus d'une fois le peuple bulgare mit sa cause entre les mains de la justice et l'impartialité des nations civilisées d'Occident dont il admira toujours et la science et la haute culture. Entré dans la geurre sanglante malgré lui il ne combattit que pour se défendre. Aussitôt que le grand citoyen américain Wilson proposa à l'humanité ses 14 points qui devaient amener une paix durable et une vie fraternelle entre tous les peuples grands et petits, le petit peuple bulgare fut le premier a accepter d'une façon publique et sincère, sans égard pour la situation où il se trouvait, ne consultant que la droite raison et sa foi dans la justice.

Aujourd'hui à la conférence de la paix le sort du peuple bulgare est laissé à la conscience internationale et à la raison lucide de ceux qui construiront l'Europe de demain, affermiront la paix et constitueront la ligue des peuples. A eux de rendre à leurs possesseurs légitimes des provinces que des Etats voisins envieux mirent au pillage: la Thrace, la Macédoine, la Dobroudja et la région de la Morava. Le peuple bulgare n'a pas accès à la conférence de la paix ou s'il y assiste c'est assis sur le banc des accusés. Pourtant il ne déséspère pas car, il ne demande rien d'autre si ce n'est que les juges impartiaux pénètrent son passé de souffrances et son présent soumis à tant d'incertitudes, qu'ils prêtent une attention bienveillante à la justice de sa cause déclarée telle et enregistrée dans une foule d'actes internationaux, démontrée par de nombreux savants et hommes d'Etat; reconnue même dans des documents et des aveux officiels de ses voisins insatiables. Le peuple bulgare espère que son passé de martyre ne recommencera plus. Il a foi que les paroles de l'illustre Américain: „*Si vous contentez les peuples, non seulement vous gagnerez leur confiance mais encore vous introduirez la paix. Si vous ne les contentez pas, quoique vous fassiez, la paix ne sera pas affermie*" seront comprises et mises en pratique.

TABLE DES MATIÈRES:

VII. Autres facteurs étrangers au service des aspirations assimilatrices panhelléniques.

VIII. Le Panhellénisme en Macédoine et en Thrace après le traité de Berlin (1878).



Ouvrages

du même auteur sur l'ethnographie, l'histoire, la linguistique etc. des Rhodopes et de la Thrace méridionale:

1. **La vie des Bulgares des Rhodopes du centre,** Philippopoli, 1896, p. 90, ... Prix: 2 fr.

2. **Antiquités des Rhodopes.** Us et coutumes, superstitions, chansons, proverbes etc. des habitants des Rhodopes. Philippopoli 1888, p. 32, premier livre . . . . Prix: —·60

3. **Antiquités des Rhodopes,** II-ème livre 1888 . . „ 1·60

4. „ „ „ III-ème livre, 1890 . . „ 1·60

5. „ „ „ IV-ème livre 1892 . . „ 1·20

6. **Les monts de Slav** (Rhodopes) revue mensuelle, du livre I au livre VII 1894 . . . . „ 6 fr.

7. **Le progrès des Rhodopes.** Revue illustrée d'ethnographie, de science, d'études juridiques et d'œuvres populaires littéraires, 1903, I-re année, 12 livrets . . . . . . „ 6 fr.

II-ème année,	1904, 10 livr	„	6 fr.
III-ème „	1905, livr. 1—6 (№ doubles) . .	„	6 fr.
IV-ème „	1906, livr. 1—6 (№ doubles) . .	„	6 fr.
V-ème „	1907/8 livr. 1—6 (№ doubles) .	„	6 fr.
VI-ème „	1908/9, 10 livr.	„	6 fr.
VII-ème „	1909/10, 10 livr.	„	6 fr.
VIII-ème „	1910/11, 10 livr.	„	6 fr.
IX-ème „	1911/12, 10 livr.	„	6 fr.

8. **Dans la plaine de la Mer Egée.** Notes et impressions de voyage. Phillippopoli, 1907, p. 56 . . . . „ 1·20

9. **Les Pomaks dans les trois régions bulgares: la Thrace, la Macédoine et la Mésie.** Revue historico-géographique, 1914, Philippopoli, p. 68 . . . . „ 2 fr.

II. Ouvrages du même auteur en collaboration avec **M. Iordane Pope Guéorguief:**

1. **La Macédoine Orientale du Sud, I-re Partie, les Bulgares dans la plaine de Serrès.** Recherches et documents avec le texte grec, cinq fac-similés et une carte, Philippopoli, 1918, p. XVI—70 . . . . Prix: 7 fr.

2. **La Macédoine Orientale du Sud, II-ème Partie, les Bulgares dans les régions de Drama, Cavala, Zeukhna, Pravichta et Sareu-Chabane.** Recherches et documents avec le texte grec et 13 fac-similés. Philippopoli 1918, p. XVII—60. „ 10 fr.

3. **Une page de l'histoire de la propagande serbe dans les diocèses de Dibra et Vélès.** Recherches et documents avec texte grec et serbe, accompagnés de 5 fac-similés. Philippopoli, 1919, p. 36 . . . . „ 5 fr

---